

## **THE DAY I MET THAT GIRL.**

## *Prologue.*

Le jour où j'ai rencontré cette fille était un jour d'automne. Le ciel était gris, le vent détachait les feuilles mortes de leurs branches et les gens marchaient dans la rue à grands pas, le nez plongé dans le col de leur manteau. Pas elle. Elle, elle ne portait qu'une robe d'hôpital tâchée sur les cotés et ne semblait même pas avoir froid. Ce n'était pourtant pas sa tenue qui m'avait marquée la première fois que je l'avais vue, mais plutôt l'expression de son visage, son air totalement perdu. La façon dont elle se mordait la lèvre inférieure, ses petits poings serrés, le pli sur son front. Elle avait les yeux levés au ciel et de longs cheveux bruns foncés recouvraient ses épaules. Ce jour-là, j'étais déjà très en retard pour mon premier jour de travail à cause de plusieurs raisons : un réveil qui n'avait pas sonné, un t-shirt troué, un chat qui, coupable, avait tenté de s'enfuir de mon appartement et enfin, un bus qui n'était pas passé pour cause de grève. Étrangement, ce genre d'événement n'arrivait que quand ma voiture décidait de me lâcher. En résumé, j'étais d'assez mauvaise humeur pour commencer cette journée qui ne promettait que d'empirer. Malgré cela, je n'avais pas pu m'empêcher de rester planté devant cette fille. Elle qui me donnait la chair de poule à être là, en plein milieu de la rue, sans rien pour couvrir ses bras et ses jambes. Elle qui se faisait bousculer par les passants pressés sans même réagir. Elle qui ne portait pas de chaussure et dont les orteils avaient viré au violet avec le froid de l'automne. Ma conscience me disait de partir, elle me hurlait que si je n'avançais pas, j'allais finir par me faire virer avant même d'avoir pu travailler. Pourtant, mes pieds semblaient décidés à ne pas bouger. C'était comme si j'étais cloué au sol et qu'une force invisible écrasait mes tempes de ses mains pour que je ne détourne pas le regard de la fille en question. Après plusieurs secondes, elle avait dû se rendre compte que je la fixais car elle avait tourné la tête vers moi. Son visage était inexpressif et ses yeux étaient entourés de cernes, comme si elle venait à peine de sortir d'un sommeil trop profond. Elle s'était approchée de moi, avait posé une main sur ma joue et avait ensuite planté son regard dans le mien. J'étais assez mal à l'aise alors qu'elle, au contraire, semblait tout-à-fait calme. Ses yeux étaient immenses et bleus, tels deux perles. Elle n'était pas magnifique comme fille, mais son air enfantin la rendait attachante malgré la pâleur de son visage. Elle avait froncé les sourcils avant de faire retomber sa main le long de son corps et avant même de pouvoir prononcer quoi que ce soit, elle avait été prise d'une quinte de toux. Elle s'était pliée en deux, ses mains sur ses genoux et j'avais peur qu'elle ne se mette à vomir. Cette fille souffrait-elle d'un lendemain difficile ? Peut-être, mais cela n'expliquait pas la robe. D'un pas hésitant, je m'étais approché d'elle avant de m'agenouiller pour pouvoir voir son visage.

– Vous allez bien ?

Bête question, bien sûr que non elle n'allait pas bien, cela se voyait. Elle s'était relevée et avait ensuite secoué la tête. Elle avait tenté de parler mais aucun son n'avait voulu sortir de sa bouche. A nouveau, elle avait été prise d'une quinte de toux. Autour de nous, les passants commençaient à la regarder d'un air mi-inquiet, mi-intrigué. Je m'étais senti mal pour elle. Délaisant un peu le stress de mon retard, j'avais retiré mon manteau pour le poser sur les épaules de la fille.

– Vous devriez rentrer chez vous.

Elle m'avait regardé avec une telle détresse que j'en avais compris qu'elle n'avait pas envie de rentrer. Ou bien qu'elle n'avait simplement nul part où aller. Qui était cette fille ? Et que faisait-elle dehors ainsi vêtue ? Sans réfléchir plus, je l'avais aidée à se relever et lui avais ensuite proposé quelque chose à boire chez moi. Elle n'avait fait qu'acquiescer et m'avait suivi sans répondre. De toute façon, elle en semblait incapable. Visiblement, l'idée de suivre un parfait inconnu jusque chez lui ne lui faisait pas peur. Ce jour-là était peut-être un mauvais

jour pour moi, mais j'appris plus tard qu'il avait été encore pire pour elle. Seulement dix minutes après notre rencontre, la fille se retrouvait déjà assise sur mon canapé, sirotant une tasse de chocolat chaud fumant avec, sur ses genoux, ce vieux et gros chat assoupi qui n'avait jamais voulu me montrer le moindre signe d'affection. La tasse n'avait pas mis longtemps avant d'être vide et la fille, visiblement épuisée, s'était assoupie en aussi peu de temps.

## 1.

Je ne savais pas quoi faire d'elle. Plus je la regardais et plus j'avais l'impression d'avoir recueilli un petit chiot perdu dans la rue, sans collier pour l'identifier. Seulement, ce chiot était un être humain, et mettre une affiche d'elle sur les réseaux sociaux risquerait de me faire passer pour un fou. J'avais posé sur elle la couverture la plus chaude que j'avais et n'avais pas pu m'empêcher de remarquer qu'elle avait des hématomes sur ses avant bras et ses jambes, chose à laquelle je n'avais pas fait attention dans la rue. J'avais ensuite préféré la laisser seule dans le salon pour ne pas la réveiller, la pauvre semblait morte de fatigue.

– Ressaisis-toi Max, elle va rentrer chez elle et tout redeviendra comme avant.

J'appuyai mes mains sur le rebord de l'évier de la salle de bain et regardai mon reflet dans le miroir face à moi. J'avais l'air minable, épuisé, comme si je venais de sortir du lit. Ma barbe de quelques jours avait connu assez de jours pour me donner un air de naufragé et la tignasse qui me servait de cheveux ressemblait plus au pelage d'un chien mouillé qu'à la coiffure d'un mec de vingt-cinq ans diplômé et en bonne santé. Je fis couler un filet d'eau froide du robinet et en remplis mes mains avant de les porter jusqu'à mon visage. Je restai ainsi un moment, les yeux fermés, réfléchissant à cent à l'heure. Déjà que l'intérieur de ma tête était un grand bordel avant de croiser cette fille, c'était encore pire maintenant qu'une inconnue dormait dans mon canapé. J'avais l'impression que mon cœur avait migré vers mon cerveau et qu'il était prêt à exploser à tout moment.

– Il y a un chat qui vient de sauter par la fenêtre.

La voix rauque venant de derrière moi me fit sursauter. Je me tournai vers cette fille, le visage encore trempé et l'eau dégoulinant de ma barbe. Elle avait repris des couleurs par rapport à tout-à-l'heure, son visage ne ressemblait plus à celui d'un cadavre. Appuyé contre le lavabo, je la regardai et haussai simplement les épaules, essayant d'avoir l'air normal et non totalement en panique. Je n'étais pas du genre nerveux, mais cette situation ne me mettait pas particulièrement à l'aise. Je ne voulais cependant pas lui faire peur, même si sur le coup, c'était elle qui m'avait fichu la trouille.

– Il fait ça souvent, tentai-je d'articuler. Je crois qu'il ne m'aime pas beaucoup.

– Alors pourquoi l'avoir adopté ?

Elle posait déjà trop de questions auxquelles je n'avais pas de réponse. Peut-être parce que j'étais comme ces vieilles femmes qui cherchaient un peu d'affection auprès des animaux après avoir été seules pendant trop longtemps mais que, malheureusement, ce chat-là semblait tout sauf affectueux. Si je lui répondais ça, elle risquerait bien de partir en courant. Je me contentai donc de changer de sujet.

– Vous avez retrouvé votre voix.

– Visiblement. Je ne me sens pas encore... *Elle se racla la gorge.* ...Capable de vous chanter une sérénade pour vous... *Encore une fois.* ...Remercier pour le chocolat chaud qui, d'ailleurs, manquait un peu de sucre. *Elle marqua cette fois une courte pause.* Mais je sais aligner quelques phrases sans cracher mes poumons.

– Je vous invite chez moi sans même vous connaître et la seule chose que vous trouvez à dire est de critiquer mon chocolat chaud ? Vous êtes qui pour me dire ça, la princesse du Royaume-Uni ?

Elle sembla hésiter un moment puis finit par soupirer. Je profitai de son regard fuyant pour m'essuyer le visage et sortit ensuite de la salle de bain. La fille me suivit à la trace, comme mon ombre, comme un chiot. Je marchai dans le couloir menant au salon, passai par la cuisine, terminai par ma chambre puis, à bout de force, je finis par m'asseoir sur le lit deux places. Je faisais souvent les cents pas quand j'étais nerveux, cela faisait partie d'un des nombreux défauts que m'avaient reprochés mon ex avant de me laisser tomber. L'inconnue

resta debout à l'entrée de la pièce et hésita avant de venir s'asseoir à côté de moi. Cela se voyait que ni elle ni moi n'avions l'habitude de nous retrouver dans ce genre de situation. En même temps, qui l'était ?

- Vous m'expliquez ce que vous faisiez dans la rue dans cette tenue ? Demandai-je après un long silence gênant.
- J'aimerais bien.
- Mais ?
- Mais je ne m'en souviens pas.

Je fronçai les sourcils et me frottai la tempe droite. Encore un tic.

- Comment ça vous ne vous en souvenez pas ?

Elle ne me regardait pas. A la place, elle fixait ses pieds nus et semblait se concentrer sur quelque chose d'invisible. Un son, une odeur, un souvenir, je n'en avais aucune idée. Ses sourcils étaient froncés, ses lèvres pincés, et ses paupières à moitié fermées. Elle glissa une mèche de cheveux derrière son oreille et garda le silence pendant quelques secondes avant d'à nouveau lever les yeux vers moi, l'air perdu.

- Comment vous appelez-vous ? Me demanda-t-elle d'une petite voix timide.
- Maxim Lancaster, répondis-je de manière formelle, comme à un entretien d'embauche.
- Est-ce que l'on s'est déjà rencontrés quelque part ?
- Pas à mes souvenirs.
- Je vois.

Elle soupira. Je ne comprenais pas sa question. Je faillis me lever pour recommencer à faire le tour de mon appartement afin de réfléchir à tout ce qui était en train de se passer, mais restai finalement assis à côté d'elle. Elle se laissa tomber en arrière et se retrouva couchée sur mes couvertures défaits. Si j'avais su, j'aurais refait mon lit ce matin.

- En vous voyant tout-à-l'heure, j'ai cru que je vous connaissais. Ou plutôt, j'ai espéré vous connaître.
- Et vous touchez la joue de tous les passants qui vous disent quelque chose ?

Au moment où je tournai la tête vers elle, je la vis esquisser un sourire. Cependant, celui-ci s'effaça rapidement. Elle secoua négativement la tête.

- Désolée.
- Ce n'est pas grave. Mais ça ne me dit toujours pas qui vous êtes.
- À moi non plus.

Elle prit sa tête entre ses mains.

- Je ne m'en souviens pas, reprit-elle. Je me suis réveillée dans cet hôpital, j'avais cette tenue, ce sang dessus qui n'était pas encore sec. Mes souvenirs sont comme des bouteilles qui dérivent dans un océan infini.
- Maintenant, je sais que vous êtes poète.

Elle ne répondit pas et se tourna sur le côté. Ne sachant pas quoi faire, je me levai et marchai jusqu'à la fenêtre. Dehors, le soleil se couchait et donnait au ciel des couleurs orangées rappelant l'automne. Je pensais à mon patron qui devait déjà me haïr. Je n'avais même pas songé à le prévenir avec toute cette histoire et je sentais que si je le faisais maintenant, il allait m'annoncer que je pouvais dire adieu à mon poste d'assistant de direction. J'avais l'impression de devenir cinglé avec tout ce qui se bousculait à l'intérieur de ma tête. Il fallait que je me détende, que j'arrête de trop réfléchir. Le problème, c'était que la maîtrise de soi était loin de faire partie de mes qualités. À la place, je jetai un rapide coup d'œil à ma chambre. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point celle-ci était dans un pathétique état avant d'être obligé de la montrer à une parfaite inconnue. Des tiroirs à moitié ouverts qui laissaient entrevoir des vêtements roulés un boule, un tableau accroché au mur qui n'était même pas droit, un paquet de cigarettes presque vide qui traînait sur ma table de nuit, des murs blancs qui auraient bien mérité une bonne couche de peinture et pour couronner le tout,

la porte de ma chambre que j'avais cassée lors d'un accès de colère et qui, depuis, ne se fermait plus. Elle me faisait à présent penser aux petites portes dans les bars westerns qui s'ouvraient et se fermaient après l'entrée du cow-boy qui venait défier le méchant du film. Peut-être que je regardais trop la télé, ou peut-être que j'étais simplement trop entêté pour avouer que j'avais simplement la flemme de la réparer, cette porte. La flemme, ça je connaissais. L'inconnue ne me connaissait pas, mais elle devait certainement déjà me prendre pour un fou. Ou pire, un psychopathe.

– Est-ce que je peux utiliser votre salle de bain ? Finit-elle par demander

Elle me sortit de mes pensées. Je hochai bêtement la tête.

– Bien sûr. Vous devriez vous changer aussi.

Elle me regarda comme si j'étais le dernier des abrutis. Et je l'étais. Je l'avais trouvée seule dans la rue, sans valise pouvant contenir des vêtements de rechange. Elle n'avait rien à part ce bout de tissu sale qui la recouvrait à peine.

– Désolé. Je peux vous prêter un t-shirt si vous voulez, vous êtes tellement petite que ça vous servira de robe.

En effet, elle était vraiment minuscule comparée à moi. En même temps, je n'étais moi-même pas doté d'une taille normale du haut de mon mètre quatre-vingt-dix. Elle hocha brièvement la tête et se redressa afin de s'asseoir en tailleur sur mon lit. J'ouvris un de mes tiroirs et partis à la recherche d'un t-shirt propre, ce qui me sembla à première vue peine perdue. Je finis avec beaucoup de chance par en trouver un gris simple, avec une poche sur le côté gauche. Ce t-shirt m'avait été offert par mon ex, ce devait être la raison du pourquoi il semblait ne jamais avoir été mis. Je n'y pensai pas plus longtemps et me contentai de le lancer à la fille car c'était le plus grand que je possédais. Elle le regarda un moment et plongea son nez dedans avant de relever la tête. Elle m'offrit ensuite un petit sourire en coin.

– Merci.

Elle se leva et disparut ensuite dans la salle de bain pour un bon moment. Je profitai de son absence pour envoyer un message à mon patron et lui expliquer la situation en priant pour qu'il ne me prenne pas lui aussi pour un fou. Ou pour le plus mauvais des menteurs. Je jetai ensuite mon portable dans les couvertures et m'assis, la tête entre les mains. L'attente me rendant encore plus nerveux, j'allai à la cuisine me préparer un café et marchai ensuite jusqu'à la pièce suivante pour ouvrir la fenêtre du salon. J'avais besoin de prendre l'air, de m'aérer le cerveau. Adossé contre le dos du canapé, je tenais ma tasse brûlante entre mes mains et contemplai d'un air absent les routes de Londres où circulaient voitures et taxis. Cela faisait à peine quelques mois que j'avais emménagé dans cette ville, mais ces quelques mois avaient suffi pour que j'en tombe amoureux.

Londres était une ville surprenante. La nourriture, les habitants, les bâtiments, tout était très différent de Paris. Les rues étaient plus grandes, mais plus accueillantes. Les plats, bien que parfois étranges, étaient dignes des Anglais : hauts en couleurs et assez surprenants. Même si parfois mon pays me manquait, il suffisait que je contemple la ville du haut de mon appartement pour que mon mal du pays disparaisse instantanément. Les quartiers m'étaient devenus familiers, les cafés, des lieux que je fréquentais quotidiennement, et il n'y avait pas ici ce qu'il y avait en France et qui m'avait forcé à m'en aller. L'Angleterre était mon nouveau départ, une nouvelle histoire à écrire, même si pour le moment, je stagnais encore à l'introduction. Il fallait dire que ce n'était pas toujours facile d'être nouveau dans un pays où on ne parlait même pas la même langue que vous, et où on ne conduisait pas du même côté.

Je ne m'étais pas rendu compte que le temps passait si vite. J'étais perdu dans mes pensées et je m'étais en quelques sortes complètement déconnecté du monde réel, chose qui m'arrivait à peu près deux ou trois fois par jour. J'en avais même oublié mon café qui avait fini par refroidir entre mes doigts. J'étais toujours face à la fenêtre lorsque l'inconnue arriva dans le salon en frissonnant à cause des courants d'air, seulement vêtue du t-shirt que je lui avais

refilé. Je m'empressai de fermer la fenêtre avant qu'elle ne tombe malade et posai ma tasse à coté de moi.

– J'ai trouvé ça dans la poche de ma... robe, dit-elle en me tendant quelques chose.

C'était un morceau de papier. Je ne mis pas longtemps avant de comprendre que c'était son bracelet d'hôpital. Sur celui-ci était inscrit un nom. Son nom.

– Donc, vous vous appelez Elizabeth

– C'est ce que dit le bracelet.

– Ça fait très bourge comme prénom.

– Qui vous dit que je ne le suis pas ? Dit-elle d'un ton prétentieux.

– Peut-être l'état dans lequel je vous ai trouvée.

Elle se contenta de hausser les épaules. Elizabeth, c'était donc ça son nom. Elizabeth McAllister. Bourge et Irlandais. Je regardai à nouveau la fameuse Elizabeth.

– Vous n'avez pas plutôt un surnom ?

– Vous n'avez qu'à m'en donner un.

– Elly, El, Liz ?

– J'aime bien Liz.

Un grand sourire enfantin se dessina sur son visage.

– Va pour Liz.

Elle hocha la tête avant de tendre la main dans ma direction, paume ouverte. Je lui rendis son bracelet et elle le serra un moment dans son poing avant de le poser sur la table basse du salon. En se penchant, ses mèches brunes encore humides effleurèrent le verre du meuble et y déposèrent quelques gouttes d'eau. Ses cheveux étaient trempés étant donné que je n'avais pas de sèche-cheveux dans ma salle de bain. Quel intérêt pour un mec condamné à vivre seul jusqu'à la fin de sa vie ? Pas seul, avec un chat, encore mieux. Ses joues étaient devenues roses avec la chaleur ambiante de mon appartement et les cernes sous ses yeux s'étaient atténuées. Elizabeth s'assit sur le canapé et glissa la couverture qu'elle portait plus tôt sur ses épaules vers ses ses genoux. Je repris ma tasse et allai la vider dans l'évier de la cuisine. Mon appartement n'étant pas très grand mais assez moderne, la cuisine se trouvait dans la même pièce que le salon et n'était séparée que par un bar qui me servait de table à manger. Ou plutôt, qui était censé servir de table à manger puisque je prenais la plus grande partie de mes repas devant la télévision.

– Et que comptez-vous faire de moi, Max ?

– Vous jeter à la rue, cela me semble évident, répondis-je calmement en nettoyant ma tasse avant de la ranger dans l'armoire.

Visiblement, ma réponse ne l'amusa pas. Son visage se décomposa et je crus un instant qu'elle allait se mettre à pleurer. Je m'appuyai sur le bar sans pouvoir m'empêcher d'esquisser un sourire amusé, bien que culpabilisant un peu de l'avoir mise dans cet état.

– Je plaisante, j'ai quand même une conscience morale vous savez. Dites-moi où vous habitez et je vous ramènerai chez vous.

– Combien de fois devrai-je vous dire que je ne me souviens d'absolument rien ?

– Désolé de vouloir aider.

– Et bien ça ne m'aide pas beaucoup.

Je retournai dans le salon et m'assis dans le canapé, face à elle. Je coinçai un coussin dans mon dos puis appuyai ma tête dessus. Elle était dans la même position que moi avec, en plus, sa couverture qui m'empêchait de voir ses jambes dénudées et pleines de bleus.

– Alors je ne sais pas quoi faire pour vous. Vous ramener à l'hôpital ?

– Hors de question.

– Vous ne vous souvenez vraiment de rien ?

– Malheureusement non.

Liz se mit à jouer avec le bord de la couverture. Elle avait l'air nerveux, chose que je pouvais

comprendre. Je n'aurais pas été plus rassuré si je m'étais trouvé dans la même situation qu'elle.

- C'est comme si j'avais subi un lavage de cerveau, finit-elle par soupirer après quelques secondes.
- Alors je vous déposerai chez un ami à vous.

Elle leva vers moi un regard suppliant. Liz retroussa sa lèvre inférieure comme le faisaient les enfants pour demander un nouveau jouet à leurs parents et ses doigts s'entre-mêlèrent devant sa poitrine. Je haussai un sourcil, à moitié intrigué et amusé par son comportement.

- Quoi ? Demandai-je.
- Je peux rester chez vous ?
- Chez... moi ? Vous m'avez pris pour une baby-sitter ?
- Je me ferai toute petite ! S'il vous plaît, le temps que je retrouve ma mémoire.

Ce fut à mon tour de soupirer. Je ne pouvais pas lui dire non, cette pauvre fille était amnésique. Ou alors, elle mentait et faisait en sorte de pouvoir rester la nuit pour avoir l'opportunité de me tuer dans mon sommeil. En effet, je regardais bel et bien trop la télévision. Même si son visage d'enfant n'était en aucun cas ce qui allait me faire craquer, je déviai le regard et me frottai la tempe. Je sentais que j'allais regretter ma décision.

- Bon. Pas plus d'une semaine alors.

Elle hocha vivement la tête et se pencha vers moi comme si elle allait me sauter dans les bras, sauf qu'elle finit par se rasseoir.

- Vous ne le regretterez pas, je fais de très bons petits plats !
- Ah parce que vous vous souvenez de recettes mais pas de votre propre prénom ?

Liz sembla perplexe. Elle se pinça les lèvres puis esquissa un fin sourire en coin.

- Pizza ?



## 2.

L'odeur qui me réveilla ce matin fut celle d'un morceau de pizza froide posé sur mon torse. Je tentai d'ouvrir les yeux, mais la lumière du jour était trop aveuglante. Soudain, je me rendis compte qu'un bruit étrange résonnait à ma droite. Je posai la pizza dans son carton et me relevai en me frottant les yeux. Lorsque je pus enfin voir correctement, j'aperçus l'inconnue assoupie dans le canapé d'en face. Le bruit venait de Liz, le petit chiot que j'avais recueilli dans la rue la veille parce que je n'étais pas capable de dire non. Elle était toujours là, malheureusement toute cette histoire n'avait pas été qu'un rêve. Bon sang, elle ronflait. Je jetai un coup d'œil à la table basse séparant les deux canapés. Elle était dégoûtante. Sur le canapé d'à côté, Liz dormait profondément, la couverture remontée jusqu'à sous son menton. Elle avait l'air paisible, la réveiller me ferait presque mal au cœur. Je la regardai un instant et me demandai tout bas dans quoi je m'étais embarqué. Il avait fallu que cette fille me tombe dessus, pas sur un autre, que ce soit à moi de m'en occuper alors que je n'étais vraiment pas doué dans ce domaine. Je savais à peine m'occuper de moi-même, veiller sur une amnésique me paraissait simplement impossible. Je ne pouvais pas réfléchir à ça maintenant, il fallait absolument que je parte au travail et que, cette fois, j'évite d'être en retard. Je levai les yeux vers l'horloge murale et découvris qu'il ne me restait qu'une demie-heure pour être lavé, sentir bon, enlever ma barbe de sans-abri et arriver au boulot à l'heure. Je quittai le canapé et tâtai les poches de mon jean à la recherche de mon portable. Il n'y était pas. Un frisson me parcourut l'entièreté du dos et je me mis à retourner tout l'appartement sans réussir à mettre la main dessus. Sous la table, dans la cuisine, la salle de bain, il n'était nul part. Ce ne fut qu'une fois qu'il se mit à vibrer que je me rendis compte qu'il se trouvait sous la main de Liz. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Je le retirai délicatement et regardai l'écran. J'avais deux messages, tous les deux de mon patron.

*Premier message* : Ahh les femmes ! ;)

*Deuxième message* : Sois à l'heure aujourd'hui, on a du boulot !

Je poussai un soupir de soulagement. Heureusement pour moi, mon patron semblait être un type plutôt cool. Je pris ma douche à la vitesse de l'éclair avec dans une main ma brosse à dents et dans l'autre, un rasoir jetable qui traînait sur l'évier. Je me coupai à certains endroits mais je n'avais cependant plus le temps de jouer les médecins avec moi-même. Même si mon ventre criait famine, je n'avais pas non plus le temps de petit-déjeuner. De toute façon, tout ce qu'il me restait à manger était un morceau de pizza datant d'hier et ce n'était pas vraiment ce qui me donnait envie à huit heures du matin. Avant de quitter l'appartement, je jetai un dernier coup d'œil vers Liz, toujours endormie. Elle tournait à présent le dos au salon et ne faisait plus de bruit. Devais-je la prévenir que je partais ? Non, elle comprendrait. Je sortis dans le hall, fermai derrière moi et appuyai sur le bouton de l'ascenseur.

*Oh et puis zut.*

Je retournai dans l'appartement, cherchai après une feuille et un bic mais ne trouvai qu'un paquet de post-it en forme de voitures et un crayon Ikea. Je pris un des post-its et écrivis.

« *Je vais au boulot, je rentrerai à 17h. Merci de ne pas faire exploser mon appart.* »

Je collai ensuite le mot sur la table basse et m'en allai pour de bon cette fois-ci.

J'arrivai au boulot avec à peine cinq minutes de retard, un exploit pour quelqu'un d'aussi ponctuel que moi. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au premier étage et j'empruntai le couloir menant aux bureaux d'un pas rapide. Assis derrière des ordinateurs, des dizaines de visages que je ne connaissais pas encore levèrent les yeux vers moi. Je me sentis immédiatement dévisagé, jugé, comme si je venais d'entrer dans leur territoire et qu'ils étaient prêts à me le faire payer. Nerveux, je leur fis un rapide signe de la main auquel personne ne

répondit. La gêne. Je marchai donc tête baissée jusqu'au bureau du fond, celui du patron. Je poussai la lourde porte en verre et, en me voyant arriver, Mr. Clark se leva de sa chaise avec un grand sourire aux lèvres. Il n'était pas très grand, devait avoir la cinquantaine et ses fins cheveux gris foncés semblaient recouvrir un début de calvitie sur le haut de son crâne. Tout comme moi, il portait un costume, environ trente ans plus vieux que le mien.

- Te voilà enfin Lancaster ! Alors, cette journée en amoureux ?
- Ce n'était pas...
- Laisse tomber, me coupa-t-il. Toi et moi on a du pain sur la planche ! D'abord, il faut que je te présente à tout le monde.

Il se leva, se dirigea vers la porte et me fit signe de le suivre. Encore une fois, tous les regards se tournèrent vers moi. Ces pauvres gens n'avaient vraiment pas l'air d'apprécier d'être dérangés durant leur travail.

- Mesdames Messieurs, je vous présente Maxim Lancaster, notre nouvel assistant de direction. Soyez gentil avec lui, c'est sa première fois sur le marché de l'emploi.

Comme dans les réunions d'alcooliques anonymes, un « bonjour Maxim » général prononcé sans grand enthousiasme résonna dans la salle.

- Salut, répondis-je en souriant bêtement.

Ils devaient me prendre pour un crétin. Le petit nouveau qui ne savait rien faire et qui se retrouvait là totalement par hasard. Et dire que j'allais devoir diriger tous ces gens.

- Ne t'en fais pas Lancaster, ils sont sympas quand tu les connais, me souffla Clark.

Sympas, peut-être, mais encore fallait-il vérifier qu'ils étaient toujours vivants. Mon patron et moi retournâmes dans son bureau. Il se rassit dans sa chaise en cuir noir qui avait vraiment l'air plus confortable que la chaise qu'il me désignait. Je pris place face à lui, dans cette chaise qui grinça sous mon poids. Clark croisa les jambes sous son bureau avant de s'adosser sur le dos de sa chaise. Ne sachant pas quoi faire, je l'imitai.

- Je t'explique comment ça se passe ici, commença-t-il.

Il se lança dans un long et interminable monologue sur les fonctions qui m'étaient attribuées, sur ce que je devais faire, ne pas faire, les horaires de pause, l'utilisation de la machine à café et encore un tas d'autres informations parfois utiles mais parfois sans intérêt. Pendant qu'il parlait, j'en profitai pour regarder la décoration de son bureau, chose que je n'avais pas eu l'occasion de faire lors de notre entretien vu l'état de stress dans lequel je me trouvais. Clark devait être passionné par la culture chinoise. Sur un meuble dans le fond de la pièce était posé une sorte de jardin chinois miniature avec, à côté, une fontaine en pierre d'où s'écoulait de l'eau à l'infini. Sur les murs, des toiles sur lesquelles étaient peintes des symboles chinois étaient accrochées un peu partout.

- Vous comprenez ?

Ayant oublié de l'écouter, je tournai vivement la tête vers Clark et me contentai d'acquiescer bêtement. Il sourit et repartit dans son discours que je n'arrivai à nouveau pas à suivre. Mon attention se porta sur une figurine de panda posée sur le bureau. L'animal était assis sur le derrière et levait une de ses pattes en l'air. J'avais l'impression qu'il me regardait. Non, il ne me regardait pas seulement, il me fixait et me rendait encore plus nerveux. La fontaine qui continuait de s'écouler sans arrêt me donnait de plus en plus envie d'aller aux toilettes.

- Lancaster ?
- Oui ?
- Je pense que vous êtes prêt.

Il se leva, je fis de même. Il s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule avant de la serrer avec force. Je lui offris un magnifique sourire crispé en retour.

- Merci Monsieur Clark, je ferai de mon mieux.

Et j'y comptais, vraiment. Je n'avais pas fait des études de cinq ans – en doublant deux fois, mais oublions ce détail – pour finalement avoir peur d'une petite poignée de personnes en

chemise et cravate. Je quittai le bureau de mon patron et me dirigeai vers le mien, à l'autre bout du couloir. En presque six mois passés à Londres, c'était le premier vrai boulot que je dégotais. J'étais passé par les restaurants en tant que serveur, les fast-foods en tant que caissier, mais jamais mon diplôme ne m'avait été utile jusqu'à aujourd'hui. J'étais nerveux, mais aussi tout excité. J'avais l'impression qu'enfin, Londres me laissait une chance de faire partie de ses habitants actifs. En passant devant la machine à café, je me dis qu'un peu de caféine ne me ferait pas de mal. Je me préparai un café, pris le gobelet en plastique d'une main et, en voulant me retourner pour aller vers mon bureau, percutai quelqu'un.

– Vous ne pouvez pas faire gaffe ?! Bordel, c'est brûlant !

Une femme se tenait devant moi, complètement hystérique. Mon café venait de se renverser sur son chemisier blanc, laissant entrevoir ses sous-vêtements en dentelle. Ce premier jour de travail promettait d'être très long.

### 3.

J'étais bien heureux de pouvoir enfin rentrer chez moi sain et sauf. La journée m'avait semblé interminable et j'avais gagné en prime des courbatures dans tout le dos. Contrairement à ce que j'avais prévu vers la moitié de la journée, je n'étais pas mort d'une crise cardiaque ou assassiné par une des personnes travaillant pour moi. Ma très longue journée m'avait presque fait oublier la présence d'Elizabeth dans mon appartement, mais une odeur de brûlé ne tarda pas à me la rappeler dès que j'ouvris la porte d'entrée. J'entrai dans la cuisine et découvris sur une des plaques une poêle qui, visiblement, avait pris feu il y a peu de temps vu la fumée qui s'en dégageait. Sur le sol, des pop-corns brûlés étaient éparpillés un peu partout. Je fis demi-tour et vis Liz, appuyée contre la chambranle de la porte. Elle portait un pull à moi et un des trainings que j'utilisais autrefois quand j'avais encore le temps d'aller courir. Elle avait fouillé dans mes armoires, mais ce n'était pas ce qui me préoccupait le plus sur le moment même. Ses mains étaient jointes dans son dos et sa moue triste me confirmait qu'elle était bien l'auteur de ce carnage. Je soupirai.

- Vous êtes très charmant dans ce costume, souffla-t-elle en souriant de toutes ses dents.
- N'essayez pas de m'acheter au compliment.
- J'avais faim, et il n'y a rien à manger ici !
- Et je suppose que vous aimez vos pop corns bien caramélisés.
- J'ai voulu faire fondre du beurre mais ça n'a pas vraiment fonctionné comme je l'espérais, soupira-t-elle en évitant mon regard.
- Je vois ça.
- Mais j'ai fait le ménage !

Je tournai la tête vers le salon. Des affaires étaient sorties du meuble en bois sur lequel je rangeais tout un tas de trucs inutiles et des vêtements à moi traînaient sur le sol. Autour de mon lecteur CD, des dizaines de boîtiers étaient ouverts et éparpillés un peu partout.

- Vous appelez ça faire le ménage ?
- J'ai commencé, puis disons que mon attention a été attirée par autre chose. J'aime beaucoup vos goûts musicaux, d'ailleurs.
- Et les vêtements ? C'est pour un défilé ?
- Je rangerai, c'est promis. Regardez, je me suis débarrassé des cartons de pizzas, c'est un bon début non ?
- Vous avez aussi oublié comment on rangeait ?
- Vous pourriez être plus indulgent avec moi, n'oubliez pas que je suis amnésique. J'aurais pu voler votre télévision et votre collection de vinyles, et c'est comme ça que vous me remerciez ?

Elle avait raison, le boulot et la solitude m'avaient rendu ronchon. Pitié, je ne voulais pas terminer comme ces hommes de quarante ans qui rentraient chez eux et se tapaient devant un match de foot avec un verre de whisky à la main et un paquet de chips dans l'autre. Face à moi, Liz avait les bras croisés contre sa poitrine. Sa moue triste était devenue une moue boudeuse et ses cheveux retombaient devant ses yeux. Elle essayait de renverser les rôles, mais je n'étais pas d'humeur à jouer. Je la laissai gagner cette bataille.

- C'est bon, je vous aiderai à ranger, lui dis-je en levant les yeux au ciel.
- J'espère bien ! Et j'attends des excuses aussi.
- Pour avoir brûlé ma cuisine ?
- Hey ! C'est faux ! J'ai juste raté la cuisson de mes pop-corns, se justifia Liz en secouant négativement la tête. Ça arrive à tout le monde, je suis sûre que même vous l'avez déjà fait.
- Je ne rate jamais rien, mentis-je.

Cette journée en était un parfait exemple. Elle éclata de rire et passa devant moi avant de se laisser tomber dans le canapé. Au moins, la couverture était pliée et déposée soigneusement sur l'accoudoir.

- Au fait, j'ai déjà prévu le programme télé pour ce soir, dit-elle fièrement. Désolée, les absents ont toujours tort.

Cette fille était complètement dérangée. Au moins, elle semblait en meilleure forme qu'hier. Trop fatigué pour me battre avec elle, j'allai jusqu'à la salle de bain pour enfin pouvoir profiter d'une bonne douche bien chaude. Je me débarrassai de ma chemise et de ma cravate qui me donnaient l'impression d'étouffer et me glissai ensuite sous l'eau chaude pour un bon moment. J'en profitai pour me détendre, évacuer de ma tête tout ce qui s'était passé au bureau. Petit à petit, je sentis mes muscles se relâcher et la vapeur de la douche ne tarda pas à envahir toute la pièce. Je coupai l'eau et enfilai à la va vite un pantalon de training – le même que celui que portait Liz avec, en supplément, des trous ajoutés par mon imbécile de chat – accompagné d'un bête t-shirt. Je retournai vers la cuisine où le carnage était toujours présent et sortis une tasse. Depuis que j'en avais préparé un à Liz la veille, j'avais été pris d'une envie folle de chocolat chaud. Dans le salon, Elizabeth me regardait faire.

- Je ne vous en propose pas, dis-je sans lever les yeux vers elle.
- Vous avez du thé ?
- Bien sûr, j'ai aussi du champagne si vous préférez, avec peut-être un assortiment de différentes races de caviar.

Je la vis sourire.

- Quoi ? Demandai-je.
- Il n'existe pas différentes races de caviar.

Encore une fois, je passai pour un abruti, ça allait finir par devenir une habitude. Finalement, je préparai deux chocolats chauds. Dans le sien, je fis fondre un morceau de sucre et je les apportai dans le salon en faisant attention de ne pas les renverser, ce qui ne m'étonnerait même plus au point où j'en étais. Je posai sa tasse sur la table et m'assis avec la mienne dans le canapé libre. Liz prit la sienne et trempa ses lèvres dedans. Immédiatement, elle fit la grimace et reposa le récipient. Elle venait de se brûler. Je souris, amusé par la tête qu'elle venait de faire, et plongeai mes lèvres dans le lait chocolaté.

- C'est rare pour un anglais de ne pas avoir de thé chez lui, dit-elle en passant sa langue sur sa lèvre brûlée.
- Je croyais que ce n'était qu'un stéréotype.
- Bien sûr que non, le *tea time* est sacré ici.

L'écran de la télévision était allumé. Des publicités passaient l'une après l'autre et je me demandais ce que Liz allait m'obliger à regarder cette fois-ci.

- Ça se voit que vous n'êtes pas d'ici.
- Je pensais que mon accent me trahissait déjà assez.
- Français ? Au début, je pensais que vous étiez italien.

Je ne pus m'empêcher de rire puis me concentrai à nouveau sur l'écran.

- Oh, j'ai failli oublier !

Liz se leva et disparu dans la cuisine. Au même moment, le générique d'un vieux film d'amour des années 90 bien mielleux démarra. J'aurais du m'en douter. Je bus ma tasse d'une traite et Liz revint dans le salon en trotinant. Elle posa sur la table deux assiettes puis apporta des couverts et deux verres d'eau. Quant à moi, je la regardais courir dans tous les sens, intrigué. Elle finit par se rasseoir dans son divan et esquissa un sourire timide.

- Ce n'est pas grand chose, mais j'ai pensé que ce serait mieux que d'encore commander des pizzas. Je n'aime pas grossir vous comprenez. Un truc de filles.

Sur les assiettes, des petits morceaux de poulets étaient déposés sur des feuilles salades. Elle avait aussi coupé des tranches de tomates et deux olives qu'elle avait dispersées dans

l'assiette pour former un visage qui souriait. Je levai les yeux vers elle, touché par le geste.

- C'est gentil.
- Chut, le film commence.

J'esquissai un sourire. J'avais du mal à l'imaginer en train de cuisiner depuis que j'avais vu ce qu'elle avait fait avec quelques malheureux pop-corns. Il était vrai que, après tout, ce n'était qu'une salade, mais l'attention me faisait plaisir. Cela réussit presque à me convaincre de regarder son film guimauve sans le critiquer du début à la fin. Presque.

Au milieu du film, Liz posa son assiette vide sur la table et me regarda du coin de l'œil.

- C'était comment au boulot ? Me demanda-t-elle, toujours entrain de mâcher sa dernière bouchée.
- Interminable. Horrible. Fatigant, soupirai-je. Je crois que les personnes que je dois commander me prennent pour le dernier des nuls.
- Ça ne m'étonne pas.

Je la fusillai du regard et elle sourit avant de se remettre à regarder l'écran.

- Il faut que vous appreniez à vous affirmer.
- Plus facile à dire qu'à faire.
- C'est ça où vous allez finir par vous faire piétiner par ces personnes. Tapez le poing sur la table une bonne fois pour toute et faites leur comprendre qui est le patron !
- Je suis l'assistant du patron.
- Faites leur comprendre qui est l'assistant du patron !
- Mouais.

Je haussai les épaules et me concentraï à mon tour sur le film. Un gros navet selon moi. Liz avait l'air de beaucoup l'aimer vu qu'elle n'arrêtait pas de passer du rire aux larmes depuis qu'il avait commencé. Je ne la voyais pas pleurer, cependant je devinaï qu'elle ne se cachait pas derrière un coussin pour lui raconter sa journée.

- Ça va aller Max, ne perdez pas espoir. Au pire, si vous n'arrivez pas à jouer le patron, essayez au-moins de leur donner une image positive de vous.
- Vous essayez de vous rattraper pour le bordel que vous avez causé ?
- Si on ne peut plus même plus aider.

Elle s'appuya contre le dos du canapé et bailla à s'en décrocher la mâchoire. J'étais peut-être un peu trop dur avec elle, après tout, elle n'en pouvait rien si elle se trouvait dans cette situation. Moi-même, je ne savais pas ce que j'aurais fait à se place.

Dix minutes environ s'écoulèrent avant que Liz ne commence à flancher. Je la voyais se battre pour garder les yeux ouverts tandis que sa tête partait en avant, menaçant de se décrocher de son cou. En la voyant comme ça, j'avais l'impression d'être en compagnie d'une petite fille de cinq ans qui avait supplié son père d'aller au lit plus tard pour pouvoir regarder la télé. Liz était un peu comme une enfant au fond, et je n'avais pas mis longtemps avant de le remarquer. Elle faisait des bêtises, semblait avoir du mal à supporter la solitude, parlait beaucoup pour ne rien dire et surtout, elle avait l'air de chercher sa zone de confort, celle où elle se sentait en sécurité, comme les gamins avec leurs cabanes faites de couvertures. Elle, sa cabane, c'était mes vêtements et mes affaires. Peut-être était-ce normal chez les amnésiques, mais j'avais l'impression qu'en fouillant comme elle l'avait fait aujourd'hui, elle cherchait à se raccrocher à quelque chose de familier et qu'elle connaissait. Je n'étais cependant ni médecin ni psychologue, je ne savais pas décrypter chacun de ses gestes et je ne pouvais donc pas deviner si cela faisait partie de sa personnalité où si elle était comme ça pour essayer de ne pas craquer. Liz finit par s'endormir à la fin du film. J'éteignis la télévision, allai mettre la vaisselle dans l'évier de la cuisine puis retournai près d'elle. De plus en plus, je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qu'il lui était arrivé. Pourquoi était-elle partie de l'hôpital ?

Quelqu'un était-il en train de la chercher ? Et surtout, qu'est-ce que c'était que ces bleus sur son corps ? Vu le peu de souvenirs qu'il lui restait, je n'étais pas prêt d'avoir mes réponses. De toute façon, sa vie ne me concernait pas. Je n'étais qu'une sorte d'hôtel pour elle, une connaissance passagère qu'elle finirait bien vite par oublier. Je l'oublierai certainement aussi, et tout allait redevenir normal dans ma vie une fois qu'elle allait partir. Je fermai les lampes du salon et allai me coucher à mon tour dans mon lit cette fois, fatigué à cause de ma journée.

Je m'étais très rapidement endormi, et on m'avait également très rapidement réveillé. Ou plutôt, un bruit m'avait réveillé. Un cri. Paniqué, je sortis de mes couvertures, encore à moitié dans les vapes. Je marchai à tâtons dans le couloir et me dirigeai jusqu'au salon. J'avais peur de ce que j'allais découvrir. Et si jamais c'était un voleur ? Je n'étais pas armé, et mon portable était trop loin pour appeler la police. Assise sur le canapé, la silhouette de Liz était immobile. Je m'approchai d'elle d'un pas silencieux. J'avais du mal à bien la voir malgré la pénombre mais il me sembla qu'elle avait son visage plongé entre ses mains. Je l'entendais sangloter.

– Ça va ?

Elle ne me répondit pas. Lentement, elle releva la tête et regarda autour d'elle comme si elle n'avait jamais vu mon appartement auparavant. Elle avait l'air complètement perdue. Sans trop savoir quoi faire, je m'approchai du canapé et m'assis à côté d'elle. Ses joues étaient humides et ses yeux rouges.

– C'est fini, tentai-je de la rassurer sans même savoir ce qui se passait.

Je n'avais jamais été doué pour ce qui était de reconforter les gens.

– Je ne comprends rien, j'étais dans ma voiture, puis je suis ici...

– C'était un rêve, ça arrive à tout le monde.

– Mais il était si réel... Je... Je ne crois pas que c'était un rêve.

Elle tendit ses bras devant elle et regarda un instant ses bleus comme si elle venait à peine de se rendre compte qu'ils étaient là. Tout son corps tremblait. Pendant un instant, je n'entendis plus que sa respiration haletante. Je ne savais pas quoi faire, alors je restai sans bouger à l'écouter inspirer et expirer trop vite.

– Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Balbutia-t-elle.

– Je ne sais pas, soufflai-je.

– D'accord.

Liz prit à nouveau son visage entre ses mains. Je la vis grimacer.

– C'est un cauchemar ! S'exclama-t-elle.

– Liz, calmez-vous.

– Pourquoi, pourquoi ?!

– Liz...

Elle avait beaucoup de mal à respirer, j'avais même l'impression qu'elle suffoquait. Elle n'avait peut-être pas rêvé, peut-être que ces images étaient une sorte de flash-back de ce qu'il lui était arrivé. Peut-être, peut-être, trop d'hésitations pour trop peu de réponses. À côté de moi, Liz devenait hystérique. Ses poings s'étaient serrés et elle avait la bouche ouverte. J'hésitai à appeler les secours, j'avais peur qu'elle ne fasse une crise de panique et qu'elle ne se mette à convulser devant moi. Je posai ma main sur la sienne et serrai doucement son poing. Après quelques secondes, ses doigts se desserrèrent. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il pouvait être, peut-être dans les alentours de deux heures du matin, je n'avais pas l'impression d'avoir beaucoup dormi. J'avais beaucoup de questions à poser à Liz sur ce soit-disant rêve mais elle ne semblait pas vraiment disposée à y répondre. Sans que je ne m'y attende, elle laissa sa tête tomber sur mon épaule et sa joue toujours humide mouilla mon t-shirt. Cette proximité me mit légèrement mal à l'aise.

– Je suis désolée.

– Tu n'as pas à l'être, murmurai-je, oubliant de la vouvoyer.

- J'ai vraiment la trouille, si tu savais.
- Je sais.

Non, je ne savais pas. J'aurais aimé la comprendre mais j'en étais incapable, je n'avais jamais vécu ça. Cependant, même si je ne pouvais pas comprendre, je voulais être là pour elle. C'était la moindre des choses.

Ce ne fut que plus tard que j'appris que tout ce qu'elle avait vécu cette nuit là était normal. Les rêves, l'impression de tout oublier encore une fois, c'était typique chez les amnésiques. La seule chose qui différenciait Liz des autres, c'était qu'elle était seule. Personne pour solliciter sa mémoire, personne pour lui prendre la main lorsqu'elle se réveillait en sursaut en pleine nuit. Elle n'avait, pour le moment, que moi. À cause de ses cauchemars, Liz avait fini par avoir peur du noir. Je ne pouvais plus la laisser toute seule la nuit, elle paniquait. Cette nuit-là, j'avais donc attendu qu'elle se rendorme pour retourner me coucher, ce qui m'avait valu une nuit courte et, contrairement à la sienne, sans rêve. Ce fut à ce moment-là que je me rendis compte à quel point Liz était fragile et à quel point elle avait besoin qu'on s'occupe d'elle. Je n'étais pas le mieux placé pour le faire, on se connaissait à peine elle et moi, mais elle ne pouvait se tourner vers personne d'autre. Une part de moi lui en voulait de m'imposer ça, d'avoir débarqué dans ma vie où je n'avais que, comme seule responsabilité, un petit chat à moitié présent à nourrir. Avec elle, j'avais l'impression qu'on venait de me mettre un gosse dans les bras. Je ne pouvais cependant pas lui en vouloir totalement, elle n'était pas responsable de ce qu'il lui arrivait. Peut-être qu'au moins, Liz allait me permettre de faire quelque chose de bien pour une fois dans ma vie.



#### 4.

Depuis cette nuit, trois jours s'étaient écoulés. J'étais très peu présent à l'appartement mais heureusement, Liz avait abandonné l'idée de se préparer à manger toute seule. Souvent, elle m'attendait pour me regarder cuisiner les seuls plats que je savais faire, ou alors elle s'endormait avant que je ne rentre. Même si je ne la connaissais pas encore parfaitement, j'avais fini par apprendre quelques petits détails sur elle étant donné qu'elle n'avait que moi à qui parler. Par exemple, Liz adorait la musique ancienne, celle des années 70. Elle ne me l'avait pas dit explicitement, j'avais fini par m'en rendre à force de retrouver les cartons de mes vinyles et les boîtiers de mes CDs vides. Ce n'était bien sûr pas la seule chose que j'avais fini par apprendre, Liz était tellement surprenante que je découvrais chaque heure quelque chose de nouveau chez elle. Elle adorait lire, presque autant qu'elle aimait observer la ville. Des fois, elle faisait même les deux. Elle s'asseyait sur le rebord de la fenêtre avec un bouquin qu'elle avait du trouver dans un carton, et elle regardait les passants. Elle me disait que ça la calmait, que cela lui permettait de penser à autre chose. Aussi, elle passait beaucoup de temps à dormir, roulée en boule dans le canapé et parfois même dans mon lit, quand je n'étais pas là. Liz n'avait pas l'air d'un quelqu'un de paresseux, ce devait être ce qu'il lui était arrivé qui la fatiguait. Peut-être même qu'elle avait encore des séquelles, je n'en savais rien et elle non plus. Ce devait être ce qui m'effrayait le plus, ne pas savoir quoi penser et encore moins quoi faire. Quand elle ne dormait pas, Liz passait son temps à fouiller dans mes affaires, à regarder mes albums photos et à m'inventer une vie qu'elle me racontait ensuite quand je rentrais en donnant des noms fictifs en tous ceux présents sur les clichés. Voilà à quoi s'étaient résumées ses trois dernières journées passées chez moi, attendre que quelque chose se passe dans sa vie sans histoire.

Je rentrais du bureau plus tard ce soir à cause de travail supplémentaire que m'avait refilé mon boss et que je n'avais, évidemment, pas pu refuser. La journée m'avait paru non seulement plus longue, mais aussi plus fatigante et plus difficile. Je n'avais toujours pas réussi à trouver ma place parmi l'équipe, et je finissais par me demander si j'étais vraiment fait pour ce travail. Il fallait donner du temps au temps comme le disait ce vieux proverbe espagnol mais dans mon cas, le temps pouvait aller se faire voir.

– Salut Max.

J'étais de mauvais poil, fatigué et à bout de nerf. Si Liz m'annonçait qu'elle avait encore fait une bêtise, si je voyais que mon appartement était encore sans dessus dessous, j'aurais bien été capable de la mettre à la porte là, tout de suite. Je n'étais pas d'humeur à m'occuper de sa petite personne. Liz portait toujours mes vêtements, un t-shirt que m'avait offert ma mère pour mon dernier anniversaire et un autre de mes trainings qui avait fini par devenir son préféré. Évidemment, je ne pouvais pas lui reprocher de fouiller dans mes tiroirs. Elle n'allait pas se balader nue dans mon appartement.

– Alors, ta journée ?

– Comme d'habitude, mentis-je pour ne pas avoir à en parler pendant plus d'une heure avec elle. Et toi ?

– Et bien, j'ai lu.

Sa réponse ne m'étonna pas, elle faisait ça tous les jours. Je défis ma cravate et la jetai sur le canapé, ne trouvant même pas le courage pour aller la ranger dans ma chambre. De toute façon, elle finirait roulée en boule dans mon armoire. Comme un petit chien content de retrouver son maître, Liz ne me quittait pas d'une semelle. Elle semblait avoir de plus en plus d'énergie au fil des jours et ses bleus commençaient à disparaître petit à petit. Elle devait en avoir marre de passer ses journées seule, ce que je pouvais comprendre. De toute façon, elle

n'allait sûrement pas tarder à partir. J'allais enfin pouvoir passer mes soirées tranquille, sans avoir à regarder ses films à deux balles ou à écouter ses interminables histoires sur ce que faisaient les habitants de Londres qui passaient devant chez moi.

- Tu as trouvé quelque chose d'intéressant aujourd'hui ? Lui demandai-je en prenant un air faussement intéressé, presque certain qu'elle avait encore fouillé.
- Ah ça oui ! S'exclama-t-elle. Très intéressant.

Intrigué, je me tournai vers elle en fronçant les sourcils.

- Je suis tombée sur...

Elle se mit à frapper à toute vitesse le meuble de la cuisine de ses deux mains, mimant un roulement de tambour.

- Ton vieux journal intime !
- Super, t'as appris que j'étais amoureux d'une chanteuse de punk à quinze ans et alors ?
- J'ai trouvé bien mieux que ça. Il était dans un carton avec pleins d'autres affaires super intéressantes. Comme celle-ci.

Liz sortit de la poche centrale de son pull une photo qui était pliée en deux. Elle me la tendit et je dépliai la photo que je ne me souvenais absolument pas avoir gardée.

- C'est ta copine ? Demanda-t-elle en pointant la fille présente sur le cliché.
- C'était.

Sur la photo, je posais fièrement avec mon ex, une jolie brune aux yeux verts. Mon bras entourait ses épaules et le sien mes hanches. Cette photo remontait à plus de dix ans déjà, ça se voyait à ma tête d'adolescent au sourire forcé qui semblait supplié le photographe de se dépêcher. Je ne savais pas que cette photo était là, si j'avais su je l'aurais brûlée depuis un moment. Ce devait être un souvenir que ma mère avait glissé dans mes cartons pendant le déménagement en pensant que cela me ferait plaisir. Elle s'était encore une fois trompée.

- T'as changé, c'est fou. Regarde ça le duvet de poils que tu avais, c'est répugnant.

Elle se mit à glousser en pointant du doigt ma moustache de pré-pubère.

- Salut je m'appelle Maxim et j'essaie de ressembler à un homme avec ma mini-moustache, m'imita-t-elle d'une voix grave qui ne ressemblait absolument pas à la mienne.

Même si Liz était littéralement en train de se payer ma tête, sa stupide réflexion me fit sourire. Je lui repris la photo des mains et lui ébouriffai les cheveux pour me venger. Liz recula en poussant un cri aigu.

- Arrête, j'ai passé une heure à me brosser les cheveux avec ton peigne de Barbie !

Cette fois, je ne pus m'empêcher de rire aux bêtises qu'elle pouvait sortir. Pendant qu'elle se recoiffait en passant ses doigts dans sa tignasse brune, je sortis des casseroles des armoires et mis chauffer une sauce bolognaise achetée toute faite au magasin. Ce n'était pas du grand art, mais c'était bien assez pour nous deux. Liz se plaça à côté de moi et, sans rien dire, s'occupa de faire bouillir l'eau pour les pâtes. Elle m'avait déjà aidée hier, et je remarquais qu'elle mettait beaucoup du sien pour essayer de se souvenir. Même si elle hésitait sur pas mal de choses, quelques petits trucs lui revenaient par moments, des instincts comme elle disait. Liz glissa une de ses longues mèches de cheveux derrière son oreille et se concentra sur les premières bulles qui apparurent à la surface. Je sortis d'un des tiroirs une cuillère en bois et commençai à faire tourner la sauce dans la casserole pour éviter qu'elle ne brûle.

- Dis Max ?
- Oui ?

J'avais fini par apprendre les intonations de voix de Liz. Avec celle-là, elle était soit sur le point de me demander un service, soit de m'annoncer qu'elle avait fait une bêtise.

- Tu veux bien faire quelque chose pour moi ?

C'était la première option.

- Demande toujours, répondis-je sans quitter ma sauce des yeux.

- J'aime beaucoup tes vêtements, c'est pas ça le problème, ils sont très confortables. Mais j'aimerais bien porter quelque chose de plus... féminin, tu comprends ?
- Tu veux que je t'achète des fringues ?! M'exclamai-je en tournant la tête vers elle.
- Non pas du tout !

Ça me rassurait, je me voyais mal faire les magasins avec Liz alors que j'avais à peine de quoi payer mon loyer chaque mois. Elle prit le carton de pâtes, l'ouvrit et plongea les spaghettis crus dans l'eau bouillante.

- J'aimerais que tu récupères mes affaires à l'hôpital.
- Et puis quoi encore.

Liz se tourna vers moi, posa le carton et attrapa mon bras de ses deux mains.

- Max je t'en prie ! Ça fait cinq jours que je porte les mêmes sous-vêtements.
- Tu n'as qu'à les laver.
- Mais c'est dégoûtant.

Je poussai un soupir et secouai négativement la tête. Visiblement déçue, Liz retourna à ses pâtes et resta silencieuse. Qu'est-ce qu'elle croyait, que parce que je l'hébergeais j'allais dire oui amen à toutes ses requêtes ? Je n'étais pas son majordome non plus. Lorsqu'elle comprit que je ne comptais pas changer d'avis, Liz abandonna les pâtes et alla dans le salon. Je la vis s'asseoir violemment dans le canapé et croiser ses bras contre sa poitrine, les sourcils froncés. Elle râlait. Cette fille n'était pas une enfant, elle était encore bien pire.

Liz ne me parla plus de la soirée. Même si je n'avais pas changé d'avis, la culpabilité avait fini par s'emparer de moi. Elle avait réussi à me retourner la tête, à faire en sorte que je finisse par peser le pour et le contre pour en venir à la conclusion qu'au final, il était vrai que ça ne devait pas être très agréable pour elle de ne pas avoir ses affaires. Assise face à moi, dans l'autre canapé, Liz mangeait ses pâtes sans me jeter un regard. Agacé par son comportement immature et fatigué à cause de ma journée, je finis par poser mon assiette sur la table et la fixai du regard.

- Et pourquoi tu n'y vas pas toi, chercher tes affaires ?

Elle inspira profondément et posa à son tour son assiette, beaucoup plus calmement que moi.

- Tu oublies peut-être que je me suis enfuie.
- Et je me demande encore pourquoi. Tu avais peur qu'ils ne te gardent à vie ou quoi ?
- J'ai eu peur, c'est tout. Je n'ai pas à me justifier.
- Tu ne pouvais pas demander plus d'informations à un infirmier bien sûr.
- Ça va, je sais que j'ai agis un peu impulsivement. Mais toi, qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ? Tu te réveilles dans un endroit que tu ne connais pas, vêtu d'une robe de chambre tâchée de sang et tu n'as plus aucun souvenir sur ta vie ni même sur qui tu es. Tu aurais réagi comment, hein ?

Elle n'avait pas tort. Je me massai la tempe et réfléchis un instant avant de répondre. Il fallait que je me calme, de toute façon Liz semblait avoir une réponse à tout ce que je lui reprochais. Elle menait largement cette bataille.

- Tu crois franchement qu'ils laisseront un inconnu prendre les affaires d'une fille qu'il ne connaît pas sans poser de questions ?
- Tu me connais maintenant.
- Je sais très peu de choses sur toi.
- Plus que je n'en sais sur moi-même. Tu n'as qu'à leur dire que tu es mon frère.
- Et en ce qui concerne ta mystérieuse disparition ?

Elle inspira profondément et ramena ses jambes contres sa poitrine avant de les entourer de ses bras. Pendant un court instant, elle semblait perdue dans ses pensées. Ses sourcils étaient froncés et ses yeux fixaient le vide. Je ne savais pas si j'étais censé parler ou attendre qu'elle ne me sorte un plan digne d'un film d'espionnage. Même si j'avais envie de quitter cette conversation et d'aller me coucher, je me forçai à attendre et essayai de me calmer.

- Dis-leur que je suis avec toi et que je vais bien, finit-elle par dire.
- Tu as réfléchi tout ce temps pour ça ?

Je ne l'avais pas dit avec énervement, plutôt sur le ton de la rigolade. Quand elle comprit que je me moquais d'elle, Liz prit un coussin à côté d'elle et me le lança en plein visage. Par réflexe, je me protégeai à l'aide de mes avant-bras et lui renvoyai immédiatement l'objet qu'elle ne réussit pas à éviter. Immédiatement, je sentis mes muscles se détendre et mes nerfs se calmer. Voilà de quoi j'avais besoin, lui envoyer ce coussin en plein visage. Elle me fusilla du regard et je me mis à rire, laissant s'échapper toutes les tensions de la journée. Les cheveux bruns et bouclés de Liz étaient déjà semblables à la crinière d'un lion à la base, mais avec le coup que je venais de lui asséner, cela accentuait encore plus son côté sauvage et quelque peu négligé. Elle souffla sur une mèche qui était retombée devant ses yeux et je soupirai.

- Bon, t'as gagné. J'irai, déclarai-je en me laissant aller dans le fond du divan.

Un grand sourire étira les lèvres de Liz.

- T'es génial.
- Je sais.
- Voilà, tu viens de perdre en génialitude, dommage.

Je souris à mon tour.

## 5.

Je venais de récupérer ma voiture et, avec elle, ses odeurs de nourriture mexicaine qui s'étaient imprégnées dans le tissu des sièges au fil des années. J'aimais tellement cette voiture dans laquelle j'avais vécu bien trop de souvenirs pour oser songer à la revendre. Ou plutôt, à la mettre à la casse vu son état. Malgré ses sièges avec des bouts de tissu en moins, sa couleur délavée et son ses griffures au niveau des portières, je ne me voyais pas capable de me débarrasser d'elle. Après tout, elle avait été la seule à m'héberger lors de mes nombreuses fugues pendant ma période d'adolescent rebelle, je lui devais bien ça. Assise sur le siège passager, Liz se bouchait le nez alors que moi, j'avais l'impression de pouvoir à nouveau respirer. Cette atmosphère m'avait manquée.

– Est-ce que tu planques de la nourriture périmée sous tes sièges ? Me lança Liz.

Je ne répondis pas, n'appréciant pas que l'on critique mon bien le plus précieux et démarrai le contact dans un bruit de vieux moteur au bout de sa vie. Le CD qui se trouvait toujours dans le lecteur de la voiture se lança automatiquement et un air d'indie rock des années 90 résonna comme une berceuse à mes oreilles. Il était un peu plus de onze heures du matin et le ciel était gris. Dans les rues de Londres, les passants marchaient d'un pas rapide en sirotant du café dans un gobelet en carton, vêtus d'une veste épaisse, parfois d'un bonnet et d'une paire de gants en laine. Il faisait de plus en plus froid, les premiers flocons de neige n'allaient sûrement pas tarder à tomber sur la ville. Personnellement, je ne m'en réjouissais pas. Je n'aimais pas cette période de l'année. À l'intérieur de ma vieille Ford Corsair, il faisait presque aussi glaçant que dehors, ce que Liz ne manqua pas de me faire remarquer.

- Tu veux que je meure d'hypothermie ? S'impacienta-t-elle en approchant sa main du tableau de bord, cherchant visiblement comment amener de la chaleur.
- Si tu étais patiente, tu remarquerais que le chauffage met un peu de temps à démarrer. Elle date de 1964 cette caisse je te signale.
- À mon avis, elle date plutôt de la préhistoire.
- Ne critique pas Gigi s'il te plaît, elle possède une grande place dans mon cœur.
- Tu as vraiment donné un nom à ta voiture ?
- Qui ne le fait pas ?

Elle me regarda en plissant les paupières, l'air perplexe.

– Les gens normaux peut-être.

Liz avait les bras croisés contre sa poitrine. Ses mains ne dépassaient même pas de son pull – mon pull – et ses cheveux étaient encore plus volumineux que d'habitude. Comme ça, elle avait l'air d'une fille sauvage retrouvée dans la forêt et capturée tel un vulgaire animal.

- Tu devrais faire quelque chose pour tes cheveux, ça devient effrayant.
- Tu as une brosse dans ta salle de bain ? Un lisseur ? Non, alors tais-toi ou j'insulte Gigi. Je peux être très méchante quand je veux.

Nous étions toujours à l'arrêt, trop occupés à grelotter, impatients que le chauffage se déclenche enfin. Quand, après quelques minutes, l'air froid soufflé devint chaud, j'appuyai sur l'accélérateur et roulai en direction de l'hôpital. Je longeai la rue où j'avais croisé Liz et me rendis compte qu'elle avait quand même du en faire du chemin, ce jour-là. Cela m'étonnait qu'elle ne soit pas tombée malade. À côté de moi, celle-ci regardait par la fenêtre le paysage défiler sous ses yeux. Elle avait l'air complètement fascinée, comme si elle découvrait le monde extérieur pour la première fois. Ce ne fut que vers la moitié du trajet qu'elle sortit de ses rêveries en sursautant violemment. Je sursautai aussi, craignant qu'elle ne m'annonce qu'elle était sur le point de se vider de son sang sur le siège de ma voiture. Elle se redressa et augmenta simplement le son sur le tableau de bord de la Ford.

– Je reconnais cette chanson !

– En même temps, c'est difficile de ne pas reconnaître une chanson des Beatles. Elle ne prêta pas attention à ma remarque et se mit à chantonner.

– *Hey Jude, don't be afraid  
You were made to go out and get her  
The minute you let her under your skin  
Then you begin to make it better.*

Tout en fixant la route, j'écoutais Liz chanter. Elle n'avait pas une voix particulièrement jolie, et elle ne chantait pas très juste à part ce couplet qu'elle semblait connaître par cœur alors qu'elle ne se souvenait même pas de son nom quand je l'avais rencontrée, mais elle semblait comme emportée par la chanson. Elle se balançait de gauche à droite, les paupières à moitié fermées. Le fait qu'elle se mette à chanter avec tant de conviction, sans avoir peur de ce que je pouvais en penser, cela la rendait presque attendrissante. Quand vint le moment des nah nah nah, elle plaqua une main sur son cœur telle une patriote sur le point de faire un discours pour son pays et commença à faire de grands gestes avec l'autre. Je reculai légèrement, ne voulant pas qu'elle ne finisse par me donner un coup sans le faire exprès. Elle criait dans toute la voiture, et même si j'étais d'abord gêné qu'on puisse la voir, je finis par joindre ma voix à la sienne avec le même entrain.

– *Nah nah nah nah nah naaaaah, nah nah naaaaah, hey Juuuude !*

Elle me regarda avec un grand sourire. Liz était bien la première personne à me voir chanter, même si ce n'était que des nah nah nah. J'avais moi aussi commencé à me trémousser au rythme de la musique, ce qui me valut un éclat de rire de sa part. Lorsque la chanson se termina, elle se mit à applaudir de toutes ses forces.

– Mesdames et Messieurs, cette reprise interprétée par Maxim Lancaster m'a donné la chair de poule, j'en ai les larmes aux yeux !

Elle faisait semblant de tenir un micro tout en parlant à un public invisible.

– Alors Max, que voulez-vous dire à vos fans ?

Liz tendit son faux micro vers moi. Je ne savais pas quoi dire. Je restai bloqué ainsi, la bouche ouverte, trop pris au dépourvu pour jouer le jeu dans le spectacle de Liz. Je n'avais pas l'habitude de chanter devant quelqu'un, ni même seul d'ailleurs, et encore moins de faire semblant d'être une star pour amuser la galerie.

– On y est, finis-je par dire.

Elle sembla ne pas comprendre pendant un instant et resta immobile, sourcils froncés, avant de regarder par la vitre de la voiture. Quand elle découvrit l'hôpital, je vis son visage se décomposer. Elle enroula une de ses mèches de cheveux autour de son index et commença à jouer avec nerveusement. C'était à moi de jouer, je lui avais promis que j'irais et je n'étais pas du genre à faire des promesses en l'air, même lorsque je n'en avais vraiment pas envie.

– On y est, répéta-t-elle.

Je laissai le contact allumé pour ne pas que le chauffage se coupe et que Liz finisse par vraiment mourir de froid. Après avoir dû encaisser la fugue d'une patiente de cet hôpital, je ne voulais pas avoir en plus sur les bras son enterrement à organiser. Après une grande inspiration, j'ouvris la portière de la voiture et m'apprêtais à sortir, mais sa main se posa sur mon poignet. Ses doigts étaient gelés.

– Attends.

– Quoi ?

– Tu sais ce que tu vas dire ?

– J'improviserai.

Elle secoua négativement la tête.

– Si tu bégayes, ils vont te virer. Si tu as l'air suspect, ils vont appeler la sécurité.

- Tu veux tes affaires oui ou non ?

Liz me lâcha. Elle se redressa sur son siège et se pinça les lèvres. Voyant qu'elle n'avait plus rien à me dire, je sortis de la voiture et claquai la portière derrière moi. Je n'étais jamais allé à l'hôpital, sauf une fois pour rendre visite à un ami qui s'était cassé le bras en France. Je n'avais donc aucune idée de où j'étais censé me rendre, et encore moins de comment faire pour récupérer ces fichues affaires. Le bâtiment était grand, mais pas autant que l'immense tour qui se trouvait derrière lui et qui ressemblait étrangement à un cornet de glace en verre renversé. Pendant un instant, mon attention se porta sur cette tour dont je n'avais jamais cherché à connaître l'utilité. Londres me cachait encore bien des choses. Reprenant mes esprits, je me dirigeai vers la porte principale de l'hôpital et entrai à l'intérieur. Une fois dedans, il me suffit de faire quelques pas avant d'apercevoir un comptoir derrière lequel une dame tapotait sur le clavier de son ordinateur. Vu son air peu concentré, elle avait plus l'air de jouer à Tetris plutôt que de travailler. Tout en réfléchissant à ce que j'allais pouvoir lui dire, je fis mine de contempler le décor du hall d'entrée en faisant semblant de m'y intéresser. Les murs étaient blancs, sauf un qui avait été peint en orange foncé et qui donnait un peu de vie à cet endroit froid et pas du tout accueillant. À ma gauche comme à ma droite se trouvaient des couloirs sans fin, menant sûrement à des chambres. Tandis que mon regard balayait les environs, celui de la femme à l'accueil me fixa soudainement. Elle devait sûrement penser que j'étais perdu. Ou que j'étais en train d'organiser une attaque criminelle qui allait faire exploser tout l'hôpital.

- Je peux vous aider ?

Je hochai simplement la tête et m'avançai vers le comptoir avant de m'y accouder.

- Je cherche la chambre de M<sup>lle</sup> Elizabeth McAllister.

Elle tapota à nouveau sur son clavier avant de se tourner vers moi.

- Elle n'est pas dans nos services, désolée.
- Oui je sais, elle est partie il y a quelques jours. Malheureusement elle a oublié quelques-unes de ses affaires, je viens les récupérer.
- Vous êtes de la famille ?
- C'est ça.

J'étais nerveux, je n'aimais pas mentir. Ou plutôt, j'étais très mauvais à ça. Heureusement qu'elle ne me regardait plus, car je sentais mon front commencer à perler de sueur. Elle retourna sur son ordinateur en mastiquant son chewing-gum de manière exagérée. J'avais les mains moites, et les joues en feu, mais cette pauvre femme devait être trop fatiguée pour s'en rendre compte vu les cernes qui ornaient ses yeux foncés.

- Ses affaires ont sûrement été stockées dans les objets oubliés, il faut demander au médecin qui s'est occupé d'elle.
- Comment puis-je le trouver ?
- Comment vous voulez que je le sache ? Je m'occupe de l'accueil moi, j'suis pas secrétaire.

Je soupirai. Cette femme n'était certainement pas celle qui allait m'aider. Je m'éloignai du comptoir et empruntai un couloir au hasard. Même si je n'y étais allé que très rarement, je détestais l'ambiance qui régnait dans les hôpitaux. C'était limite si on ne pouvait pas sentir l'odeur de mort qui embaumait le bâtiment entier, ce qui suffisait à me donner froid dans le dos. En plus, je commençais à suer par tous les pores de ma peau. La chaleur qui se dégageait des chambres -ou plutôt celle de mes mensonges- me faisait tourner la tête. Sans trop savoir que faire mais ne voulant pas décevoir Liz, je continuai dans le même couloir et m'attardai sur chaque porte, espérant trouver l'indication d'« objets oubliés » sur l'une d'elle. J'avais l'impression de faire quelque chose de mal, d'entrer sans y être autorisé. Plus je cherchais, plus le couloir me paraissait sans fin. À travers plusieurs portes ouvertes, j'entendais des malades tousser, se plaindre, ou tout simplement écouter des émissions télé. Essayant de ne pas y

prêter plus attention, je marchai tête baissée jusqu'à la dernière porte au fond du couloir. J'arrivai ensuite à un carrefour. Je devais avoir l'air complètement perdu, car un homme vêtu d'une blouse blanche s'approcha de moi en me regardant par dessus ses lunettes.

- Je peux vous aider Monsieur ?
- Peut-être.

Je n'avais jamais vraiment été patient dans la vie, et ce n'était pas aujourd'hui que j'allais prendre le temps de fouiller une après une toutes les pièces de cet hôpital.

- Je cherche les affaires de quelqu'un.
- M<sup>lle</sup> McAllister je suppose.
- Comment le savez-vous ?
- Je suis médecin, je sais tout.

Face à mon air désesparé, il sourit et posa sa main sur mon épaule.

- La dame que vous avez vue à l'accueil m'a prévenu. Suivez-moi.

Cet homme était étrange et avait le don pour me mettre mal à l'aise. Je ne répondis rien et me contentai de le suivre, ne pouvant m'empêcher de contempler le haut de son crâne dégarni dans lequel se reflétait les lumières du hall. Il marchait mains dans les poches, l'air totalement serein. Je ne savais pas que les médecins avaient le temps de jouer les guides entre toutes leurs interventions. Enfin, de toute manière, je n'y connaissais rien en médecine. Je n'avais vu que quelques épisodes d'une série hospitalière qui ne m'avait finalement appris qu'une chose : les internes finissaient très souvent par coucher avec leur patron. Le médecin m'emmena au premier étage, dans un couloir plus étroit que les autres. C'était la troisième porte, et je me trouvais à présent juste devant. Je ne savais pas que cela serait si facile. Je posai ma main sur la poignée.

- Il est cependant de mon devoir de vous demander les papiers.
- Les papiers ?
- Ceux comme quoi vous êtes autorisé à reprendre les affaires de M<sup>lle</sup> McAllister.
- Bien sûr, ces papiers-là. Je les ai oubliés chez moi, inventai-je.

Le médecin me paraissait soudainement beaucoup moins sympathique. Il tenait dans sa main la carte électronique qui ouvrait la porte mais semblait déterminé à ne jamais la lâcher.

- Cela fait d'ailleurs plusieurs jours que nous n'avons plus eu de nouvelles d'elle, reprit-il d'un air on ne peut plus sérieux. Je n'ai même pas le souvenir de l'avoir autorisée à sortir.
- Elle est... morte.
- Oh, vraiment.

J'avais parlé sans réfléchir, c'était d'ailleurs venu si spontanément que j'en fus moi-même étonné. Bien évidemment, le médecin ne semblait pas convaincu du tout. Il savait qu'elle n'était pas morte, il aurait été le premier au courant si cela avait été le cas. Pourtant, je n'avais pas l'impression qu'il avait envie de débattre des heures avec moi sur le sujet.

- C'est regrettable.
- N'est-ce pas.

C'était tout ce que j'avais trouvé à lui répondre. Je me sentais ridicule, je n'étais décidément pas doué pour mentir et cela me rendait nerveux. Alors que mon front commençait à nouveau à perler, le médecin sortit de sa poche un petit appareil sur lequel une lumière rouge clignotait. Son bippeur, d'après ce que j'avais appris dans mes séries.

- Je dois y aller.

Il me tourna le dos et se dirigea vers une des chambres. Curieux, je le suivis et découvris un homme en train de convulser sur son lit. Le médecin posa le pass sur une table basse à côté de la porte et alla s'occuper du patient. Je savais que c'était mal de profiter d'un pauvre homme dont la vie était en jeu mais, malgré ça, je pris la carte. Je me dépêchai de retourner vers la pièce des objets oubliés, glissai la carte dans la fente et entrai à l'intérieur avant de fermer



derrière moi. Le souffle court, je m'appuyai contre la porte afin de retrouver une respiration normale. Cette fille allait finir par me tuer.

J'avais fini par retrouver ses affaires après vingt minutes de recherches intensives et plus d'une quinzaine de sacs retournés dans tous les sens. Je m'étais rendu compte au fil de mes recherches que, bien souvent, ces objets oubliés appartenaient à des personnes décédées et que personne n'était venu récupérer. Le sac était là, jeté sur un tas d'autres. Je savais que c'était le sien car une étiquette entourait une des lanières et son nom était écrit dessus en italique. Elizabeth McAllister. Je pris le sac et, au moment où je voulus sortir, j'entendis quelque chose tomber. Cela venait d'une des poches latérales du bagage qui s'était ouverte. L'objet en question brillait sur le sol, petit mais voyant. Je me penchai et le pris entre mes doigts. C'était une bague. L'anneau était en argent et le diamant était bleu, de la même couleur que les yeux de Liz. Je ne m'y connaissais pas en bijoux, tout comme je ne connaissais pas la vie de Liz. Je ne pouvais pas deviner si cette bague était un bijou qu'elle portait régulièrement ou si c'était une bague de fiançailles, de mariage, ou quelque chose dans le genre. J'entendis des bruits de pas de l'autre côté de la porte et fourrai la bague dans ma poche. Il fallait que je me dépêche, je ne voulais pas avoir fait tout ça pour rien. Je lui rendrai sa bague, peut-être que cela allait l'aider à enfin se rappeler quelque chose.

De retour dans la voiture, je jetai le sac à l'arrière et pris place derrière le volant. Liz était toujours là, assise sagement sur le siège passager, occupée à se trémousser sur toutes les chansons qui passaient à la radio. En voyant le sac, un sourire gigantesque avait illuminé son visage et elle m'avait remercié une bonne dizaine de fois d'affilées. Je démarrai le contact, prêt à partir avant qu'un type de la sécurité ne sorte en trombe de l'hôpital et se mette à courir après moi. Je ne savais pas si voler des affaires dans un hôpital ainsi qu'un patient était punissable par la loi, mais je n'avais pas spécialement envie de le vérifier.

- Je ne te remercierai jamais assez Max.
- Tant que tu ne me demandes pas de faire un truc pareil tous les jours.
- Je te revaudrai ça.

Je me demandais bien comment. Je quittai le parking de l'hôpital et pris le chemin du retour.

- J'ai faim, soupira Liz en se laissant glisser sur son siège.

Moi aussi, j'étais affamé, toute cette histoire m'avait ouvert l'appétit. Je jetai un coup d'œil rapide à ma montre. Il était déjà une heure de l'après-midi.

- Tu veux t'arrêter pour manger quelque chose ? Ou bien tu veux aller à la cafétéria de l'hôpital ? Il paraît qu'ils ont de très bons sandwiches en boîte !
- Très drôle, je suis pliée de rire !

Je m'arrêtai à un restaurant routier. Avant de sortir, Liz me demanda l'autorisation pour se changer à l'arrière de la voiture. Je m'appuyai donc contre le véhicule, vérifiant que personne ne regarde à l'intérieur tel le gardien d'une entrée de boîte de nuit. Une fois prête, elle sortit du véhicule, vêtue d'un pull rose pâle en laine, d'un jean délavé moulant et d'une paire de bottes en cuir brun. Je devais avouer qu'elle était plus jolie dans cette tenue que dans mes vieux survêtements de sport.

- Allez dépêche toi, j'ai mon ventre qui gargouille déjà !

Liz me tira par le poignet tout en se dirigeant vers le restaurant. Je la suivis sans broncher, mon ventre criant famine. Même si cette épreuve avait été une véritable torture, je ne regrettais pas de l'avoir fait. Liz méritait bien ça.

## 6.

– Tu as envie de te marier ?

Plus de deux semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Liz dans ma vie et pourtant, contrairement à ce qui était prévu au départ, elle était toujours là. Encore plus envahissante que jamais. À force d'être enfermée à l'intérieur, elle avait fini par avoir envie de sortir. Je l'avais donc emmenée au parc le plus poché de chez moi, un endroit magnifique rempli d'arbres, de bancs et d'enfants. Comme la plupart des parcs d'ailleurs. Elle s'était assise sur un des bancs en bois et j'étais installé à côté d'elle, ravi qu'elle ne me demande pas d'en faire tout le tour à pied. Ses jambes étaient trop courtes pour toucher le sol et se balançaient d'avant en arrière. Un bonnet gris recouvrait le haut de ses cheveux et une écharpe de la même couleur entourait sa nuque. Elle avait lâché cette question comme ça, sans contexte, ce qui avait fini par devenir habituel avec elle. Il y avait rarement une logique dans les paroles de Liz.

– Me marier ?

Je n'avais jamais compris pourquoi les filles avaient toujours des tonnes de questions à poser, pourquoi elles cherchaient à toujours tout savoir sur nos vies, nos pensées. Je ne savais pas quoi lui répondre à ce sujet puisque de toute façon, je n'avais jamais songé au mariage auparavant. Peut-être car je ne voyais absolument pas avec qui cela pourrait arriver.

– Tu sais ce que ça veut dire quand même ? Toi en smoking, elle en robe blanche. Des fleurs, des colombes,...

– Je t'arrête tout de suite, je ne compte pas me marier avec toi.

Liz esquissa un sourire amusé sans détacher son regard de l'horizon. Elle secoua négativement la tête avant de tirer la langue d'un air dégoûté. Par moments, je la voyais frissonner. L'hiver approchait et, avec lui, ses températures qui allaient descendre en dessous des cinq degrés. Ses mains étaient plongées dans les poches de son manteau et ses fines lèvres tremblaient légèrement, mais elle ne semblait pas avoir envie de partir.

– Je crois que quand j'étais petite, j'avais envie de tout ça.

– C'est normal, tu es une fille.

– Arrête de te la jouer macho Max, je suis certaine que tu as envie que je t'en dise plus.

– Pour être sincère, pas vraiment.

Elle m'asséna un coup d'épaule qui ne me fit pas mal mais qui me surprit assez pour que je recule instinctivement. Voilà que je découvrais que cette fille était violente ! Violente, bavarde, envahissante. Ce n'était plus un chiot, c'était une bête sauvage enragée que j'avais hébergée chez moi. Liz se redressa avant de fixer ses petits pieds.

– J'ai de vagues souvenirs de mon enfance. Petite, je mettais les robes de ma mère et je déambulais dans le jardin, le long de l'allée en pierre qui menait jusqu'à l'étang. Je tenais mon ours en peluche dans mes bras et je faisais semblant qu'il était mon futur époux. Après la cérémonie, nous dansions jusqu'à minuit, c'était magique.

– C'est mignon.

Je la trouvais mignonne. Ou plutôt attendrissante. Oui, attendrissante était le mot.

– Tu te moques de moi.

– Jamais. Je marquai un silence. Bon peut-être un petit peu.

Je contemplais moi aussi l'horizon en pensant à Emma, mon ex. L'ex du t-shirt, l'ex qui me reprochait toutes mes manies. Elle aussi avait envie de se marier, d'avoir des enfants. Deux, trois, elle comptait comme si l'accouchement n'existait pas et qu'ils allaient apparaître dans des fleurs. Je sortis mon paquet de cigarettes de ma poche et en allumai une. Depuis l'arrivée de Liz, je fumais beaucoup moins, mais ce soir je commençais à en ressentir le besoin.

– Tu sais ce que je pense de toi Maxim ? Tu es trop mystérieux.

– C'est ce que tu penses ? Moi qui croyais que tu allais dire que j'étais beau comme un dieu, je suis déçu.

Elle secoua négativement la tête tout en faisant aller sa main devant son visage pour dégager la fumée de cigarette. Encore un détail sur elle que je venais d'apprendre, elle était non fumeuse.

- J'ai l'impression de ne rien connaître sur toi. Sauf le fait que tu étais un ado boutonneux qui a quand même réussi à se trouver une copine et ça, je l'applaudis.
- Toi aussi tu te moques, plaisantais-je.
- Peut-être un petit peu.
- À quoi ça te servirait de me connaître ? Dans un mois, tu ne penserai certainement même plus à moi.
- Peut-être que je serai toujours là dans un mois.
- Oh que non. D'ailleurs on fixera ton départ demain. Je te jetterai dehors si il le faut.
- Tu n'en serais pas capable.
- C'est ce qu'on verra.

Devant nous, le soleil se couchait et les derniers passants rentraient chez eux en frottant leurs mains l'une contre l'autre. Le passage de l'automne à l'hiver était déjà assez rude ici à Londres, je n'osais même pas imaginer comment allait être l'hiver en lui-même.

- N'empêche, repris-je, c'est chouette que tu commences à te souvenir de certains moments de ta vie.
- Ça m'est venu ce matin, mais je crois que je ne les avais jamais oubliés. Je n'y pensais juste pas.

Je sentais à présent le regard de Liz qui me fixait. Je la regardai à mon tour et découvris dans ses yeux une lueur de désespoir, la même que lorsque je l'avais trouvée dans la rue.

- Tu crois qu'un jour je me souviendrai de tout ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Je n'étais pas un spécialiste dans ce domaine, je ne savais pas si l'amnésie était irréversible, ou si elle n'était que temporaire. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire, comment l'aider, quoi dire. Dont ce dont je me sentais capable, c'était de dire le plus de bêtises possible pour la faire rire un minimum et lui changer les idées. Je n'avais pas envie qu'elle se mette à éclater encore une fois en sanglots.

- Peut-être, dis-je, ou peut-être pas. Ça peut être parfois mieux de ne pas se souvenir.
- Comment ça ?
- Imagine si tu faisais partie de la mafia et que tu avais eu comme mission de tuer quelqu'un. Si ça se trouve, ton accident s'est déroulé quand un parrain italien a voulu ta mort après que tu te sois repentie, et qui te pourchassait en voiture. Peut-être qu'il est mort, ou peut-être qu'il est actuellement en train de te chercher. Mais maintenant, tu peux recommencer une nouvelle vie. *Adios* la mafia !

Liz éclata de rire, à tel point qu'elle en avait les larmes aux yeux.

- Quelle imagination, Max ! Tu n'as jamais pensé à écrire ?
- J'ai peur de faire de l'ombre à d'autres écrivains, je ne voudrais pas les frustrer.
- Tu es presque aussi dérangé que moi Lancaster.
- C'est à force de devoir te supporter j'imagine.

Elle sourit. Pendant de longues minutes, elle ne dit plus rien et regarda devant elle. Le vent soulevait les mèches de cheveux qui s'échappait de son bonnet autour de son visage, et ses lèvres avaient fini par s'arrêter de trembler. Je me mis moi aussi à regarder le parc, les arbres qui perdaient leurs feuilles et le ciel qui s'assombrissait à mesure que le temps s'écoulait.

- Tu sais ce que je veux aussi à mon mariage ? Finit-elle par me demander, rompant ainsi le silence. De la guitare !
- Tu aimes aussi la guitare ? Arrête, ça devient guimauve là.
- Peut-être que je pourrais apprendre à en jouer dans ma nouvelle vie. Ou alors, vu que je suis assez petite, de la mini-guitare. Comment ça s'appelle déjà ?
- Une guitare pour enfant.

- Un ukulélé !
- Sale hippie.
- Sale antipathique.

Elle me fusillait du regard, et moi, je m'amusais à me moquer d'elle en faisant semblant de jouer sur une guitare miniature. Liz se cacha les yeux à l'aide de ses mains. Un frisson la parcourut et elle se remit à trembler de plus en plus. Je voyais ses mâchoires claquer l'une contre l'autre. Sans rien dire, je me levai et attendis qu'elle fasse de même. Elle devait être fatiguée, et en temps que personne responsable, je ne pouvais pas la laisser dehors jusqu'à ce qu'elle finisse par s'évanouir. Nous retournâmes à pied à mon appartement, parlant de ses projets d'avenir, divaguant sur ses envies de ukulélé. Le programme de la soirée était déjà tout fait, regarder un film que cette J'avais choisi en mangeant un plat chinois commandé. Ce devait être le bureau de mon patron qui avait fini par me donner envie de poulet sauté.

Une fois à l'appart, dans mon salon plongé dans le noir avec, comme seule lumière, la télé qui éclairait nos cartons de nouilles, je pus faire découvrir *la guerre des étoiles* à Liz. Elle ne savait pas si elle ne l'avait jamais vu ou si elle ne s'en souvenait pas, mais dans les deux cas je ne pouvais pas la laisser partir sans qu'elle ne connaisse cette merveille. Assis dans l'autre canapé, je la regardais de temps à autres pour guetter ses réactions pendant qu'elle mangeait ses morceaux de poulet d'un air extrêmement concentré. Par moments, elle fronçait les sourcils devant les personnages du film qu'elle trouvait bizarres, ou alors elle riait des techniques de drague du personnage principal. Je posai mon carton vide sur la table et me calai dans le divan pour admirer ce film que j'avais déjà vu des centaines fois. J'étais fatigué, j'avais passé la journée dehors à aider Liz à se restituer les différents quartiers de Londres et peut-être son chez-elle, mais elle ne se souvenait toujours de rien. J'avais les paupières lourdes et je manquai de m'assoupir lorsque Liz sauta du canapé en s'exclamant :

- Je le savais !

J'ouvris les yeux en sursautant et regardai l'écran. C'était la scène la plus épique du film, celle où l'identité du méchant du film était révélée. Liz passa ses mains dans ses cheveux, l'air totalement sous le choc. Puis elle se mit à tousser. Inquiet, je me redressai.

- Ça va ?

Elle ne me répondit pas. Elle plaqua ses mains contre sa bouche, toussant de plus belle, et tomba à genoux sur le sol. Lorsqu'elle écarta les mains, un filet de sang coulait de son nez et elle en avait également sur les mains.

- Liz ? Tu veux qu'on aille à l'hôpital ?
- Non, ça va.

Sa toux semblait s'être calmée. Elle reprit son souffle avant de s'essuyer le nez du revers de la main. Tremblante, Liz s'assit sur le canapé, face à moi, et contempla la tâche de sang sur le parquet qui avait du s'échapper de son nez. Ses yeux étaient emplis de larmes qu'elle semblait contenir du mieux qu'elle le pouvait. Elle reprit sa respiration, expirant le plus lentement possible, ses mains toujours ouvertes devant son visage.

- Excuse-moi.

Je ne comprenais pas pourquoi elle s'excusait. Et avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, elle se leva et disparut dans la salle de bain.

En me réveillant ce matin, je n'avais aucune idée de l'heure qu'il pouvait être. Mon réveil n'avait encore une fois pas du sonner. Je poussai un soupir, certain d'être en retard au boulot. Pourtant, lorsque je me redressai pour regarder l'heure, je découvris que je m'étais simplement réveillé avant lui. Il était seulement six heures et demie. Ne trouvant plus le sommeil, je quittai mes couvertures et allai ouvrir les tentures, laissant entrer la lumière dans ma chambre, ce qui m'obligea à plisser les paupières afin d'habituer mes yeux. Seulement vêtu d'un boxer, j'enfilai un t-shirt qui traînait sur le sol et marchai d'un pas lent jusqu'au salon. Liz ne dormait pas non plus. Elle était assise sur le rebord de la fenêtre ouverte, les jambes croisées et les coudes sur la barrière qui l'empêchait de tomber dans le vide. Elle avait l'air pensive. Elle ne se retourna même pas lorsqu'elle entendit le parquet grincer sous mes pas.

– Je t'ai préparé un petit-déjeuner.

Je baissai les yeux jusqu'à la table et découvris en effet une assiette avec dedans des œufs, du bacon, et une tranche de pain.

– Tu n'étais pas obligée.

Elle se contenta de hausser les épaules.

– Ça ne va pas ?

– Si, ça va. J'ai juste eu du mal à dormir.

J'allai m'asseoir sur le canapé pour dévorer mon petit-déjeuner. Je mourrais de faim. Un frisson me parcouru l'entièreté du dos lorsque je pris ma fourchette en main.

– T'as pas envie de fermer cette fenêtre avant qu'on attrape tous les deux une pneumonie ? À moins que tu ne prévoies de sauter dans le vide.

J'étais conscient que mon humour était peut-être un peu noir, mais je n'avais jamais été du matin. Elle descendit du rebord de la fenêtre et la ferma. Elle dut se mettre sur la pointe des pieds pour atteindre la poignée à cause de sa toute petite taille, mais je ne le fis pas remarquer puisque, visiblement, elle s'était elle aussi levée du mauvais pied ce matin. Enfin, elle me fit face. Elle avait le visage bouffit et pâle.

– Tu vois, je suis sûr que tu as déjà attrapé quelque chose.

– Je vais me doucher.

Liz s'en alla dans le couloir, me laissant manger seul. Je la trouvais bizarre, peut-être était-ce à cause de l'incident d'hier. Je devais avouer que même moi je n'étais pas rassuré par ce qui s'était passé. Je commençais à me dire qu'elle aurait du rester à l'hôpital, non seulement pour son bien, mais aussi parce que je n'avais pas de quoi lui payer des frais de santé si elle devait y retourner. Si cela s'aggravait, elle allait devoir partir, et cela n'allait sûrement pas être ma responsabilité de m'occuper d'elle. J'avais même du mal à comprendre comment j'avais pu accepter qu'elle reste si longtemps. Je terminai mon plat et me dirigeai vers la salle de bain. Il fallait que je lui en parle. Je toquai à la porte.

– Je peux entrer ?

– Si tu veux, entendis-je à travers la porte.

J'ouvris et entrai dans la pièce. Elle était en plein brossage de dents, ses cheveux trempés dégoulinants sur son t-shirt gris. J'allai me mettre à côté d'elle et pris mon rasoir.

– J'ai pensé à ce qui s'est passé hier.

– T'es pas le seul, soupira-t-elle.

– Liz...

– Tu vas me virer, c'est ça ?

Elle se rinça la bouche avant d'aller s'asseoir sur le rebord de la baignoire.

– Tu as besoin de voir un médecin.

– Je ne veux pas y aller, répondit-elle sèchement.

Je tentai de garder mon calme afin de ne pas me couper encore une fois. Liz était une enfant. Pas seulement parce qu'elle riait et jouait comme eux, mais aussi parce qu'elle était capricieuse. Elle avait les joues rouges et les sourcils froncés. Ses bras étaient croisés contre sa poitrine et elle regardait ailleurs.

- C'est pour toi que je dis ça, pour ta santé.
- menteur, c'est parce que tu ne veux pas avoir un boulet à la cheville.
- Arrête de te comporter comme une gamine !

J'en avais lâché mon rasoir qui tomba lourdement dans l'évier. Liz me regarda, décroisa les bras et je vis sa lèvre se mettre à trembler. Elle allait pleurer. Pas ça, pas encore. Elle se leva et quitta la salle de bain avant d'aller s'enfermer dans ma chambre en claquant la porte. À nouveau, je soupirai. Je terminai de me raser et me rinçai le visage avant de me diriger vers ma chambre. Je ne savais pas pourquoi je perdais mon temps à essayer de ne pas me prendre la tête avec elle, je pourrais très bien l'envoyer balader et la jeter hors de chez moi. Cependant, elle avait eu raison hier. Je n'en étais pas capable.

- Liz, s'il te plaît.
- Va-t'en !
- Pas tant que tu seras là-dedans.

Aucune réponse.

- Tu sais, je pourrais très bien ouvrir cette porte. Elle ne se ferme pas.
- Je sais.

Sa réponse avait été précédée par un silence, ce qui m'avait laissé penser que je l'avais faite sourire. Cependant, je n'entrai quand même pas. Elle devait se montrer mature pour une fois, et ce n'était pas en rentrant dans son petit jeu que les choses allaient avancer. Je soupirai, agacé par son comportement.

- Comprends moi, je ne peux pas me permettre de te payer tes soins si jamais tu dois retourner à l'hôpital.

Elle ne me répondit pas à nouveau pas.

- De toute façon, je vais devoir rentrer là-dedans pour prendre des vêtements.

J'entendis du mouvement à l'intérieur. La porte s'ouvrit, je reculai. Liz me balança des vêtements en plein visage avant de rapidement fermer derrière elle.

- Très bien.

Si je continuais avec ces bêtises, j'allais vraiment être en retard au boulot. Je retournai donc dans la salle de bain pour finir de m'apprêter. J'étais énervé, je ne supportais pas ce comportement enfantin de la part de Liz et je n'avais qu'une envie, c'était de partir d'ici le plus rapidement possible. Une fois prêt, je ne m'arrêtai même pas devant la porte de la chambre et sortis de chez moi sans me retourner.

Elle m'agaçait. Je n'étais déjà pas très social à la base, et jamais personne n'avait vécu avec moi à part mon chat, alors pourquoi avais-je accepté qu'elle vienne envahir mon espace privé ? J'avais les doigts serrés autour de mon volant, le pied sur l'accélérateur et une folle envie de rouler sans m'arrêter. Je dus pourtant stopper mon véhicule devant le bureau. À l'intérieur, une fois passé les portes de l'ascenseur, je croisai mon patron qui portait une pile de dossiers presque plus grande que lui.

- Salut Lancaster ! T'as pas l'air en grande forme ce matin.

Je me contentai de hausser les épaules.

- C'est à cause de ta copine ? Ahh les femmes.

Je détestais quand il disait ça.

- Ce n'est pas ma copine bordel.

Clark ouvrit des yeux ronds. Je m'excusai rapidement, comment avais-je pu oser hausser le ton devant mon patron ? Cette histoire me montait vraiment à la tête. Je filai à mon bureau et

me laissai tomber sur mon siège avant de me prendre le visage entre les mains. Je devais me changer les idées, me sortir Liz de la tête. J'avais besoin d'un café. Je quittai mon fauteuil et marchai jusqu'à la machine à café où se trouvait déjà un groupe de trois personnes discutant. En me voyant arriver, ils se turent et m'offrirent un sourire forcé. L'un d'eux, cependant, me regarda d'un air hautain.

– Tu fais ta crise d'adolescence chef ?

Les deux autres se mirent à rire tandis que ses paroles me fouettèrent en pleine visage.

– Pas bien de crier sur Papa Clark, répliqua un autre.

Je ne pouvais pas laisser ces crétins empirer ma journée. Si Liz était là, elle me dirait que je ne devrais pas me laisser marcher sur les pieds. Je n'avais cependant pas envie de me battre avec eux aujourd'hui, et encore moins de suivre ses stupides conseils.

– Fermez-là, marmonnai-je en prenant mon café.

Ils se mirent à rire et je m'éloignai d'eux, les poings serrés. Une fois de retour dans mon bureau, je fermai la porte et bus mon café presque d'une traite avant de me mettre au travail.

Ma pause de midi se passa exactement comme je l'avais imaginée, en solitaire. Je n'avais pas envie de devoir faire face aux crétins de ce matin et je m'étais donc dépêché d'aller acheter un sandwich pour ensuite le manger dans mon bureau, en travaillant. À travers la porte en verre, je voyais les autres rire entre eux, se taper dans le dos ou s'échanger des potins. Même le boss semblait bien amusé de leurs bêtises. Je ne me sentais pas à ma place dans ce groupe. Peut-être parce que ce n'était que le début, ou peut-être parce que je n'avais rien à faire ici. Cela me rappelait mes premiers jours au lycée. J'étais le genre d'ado solitaire qui faisait de la musique dans son coin et que personne ne venait déranger. Alors que je mordais une nouvelle bouchée de mon sandwich, une jeune femme vêtue d'un tailleur ouvrit la porte de mon bureau. Son visage m'était familier, elle devait certainement travailler ici. Je déposai mon sandwich sur le côté, m'essuyai vite fait la bouche et levai ensuite à nouveau les yeux vers elle.

– Mr. Clark voudrait jeter un coup d'œil au dossier qu'il vous a déposé hier.

Elle se tortillait de gauche à droite, l'air mal à l'aise. Elle aussi devait être nouvelle, comme moi. Et comme tous ceux qui travaillaient dans ce bâtiment, je ne la connaissais même pas. Ses cheveux bruns étaient attachés en un chignon dont quelques mèches échappaient en entourant son visage rond. Je pris le dossier qui se trouvait toujours en haut d'une pile sur mon bureau et le tendis à l'inconnue.

– Le voilà.

J'accompagnai mes paroles d'un sourire voulu réconfortant. Je n'avais pas envie qu'elle soit mal à l'aise, je voulais lui faire comprendre qu'elle n'avait pas à avoir peur du vilain méchant patron. Ou plutôt du jeune imbécile sans répartie si elle avait assisté à la scène de ce matin. Elle me rendit mon sourire timidement et se pencha en avant pour prendre le dossier par dessus mon bureau.

– Merci Mr. Lancaster.

– Vous pouvez m'appeler Maxim, je ne me juge pas assez vieux pour être appelé par mon nom de famille.

– D'accord, Maxim.

Elle hocha vivement la tête avant de tourner les talons.

– Et vous ?

C'était la première fois que quelqu'un entraînait dans mon bureau, je ne pouvais pas laisser passer l'occasion de connaître au moins son nom.

– Grace, répondit-elle, un sourire étirant ses lèvres peintes en rouge.

Grace ne me laissa pas le temps d'en dire plus, elle s'en alla en tenant sous son bras le fameux dossier et ferma la porte derrière elle. Je m'appuyai contre le dos de mon siège, ravi d'avoir enfin pu faire la connaissance d'un membre de ma team. Peut-être que j'allais finir par y

arriver finalement. Je me sentis tout d'un coup beaucoup plus motivé et en forme qu'en arrivant. Il fallait que je raconte ça à Liz.

En rentrant, je découvris dans le salon qu'une des boîtes contenant mes vieilleries était une nouvelle fois ouverte. Je retirai ma veste, la jetai sur le canapé et jetai un coup d'oeil dans les alentours. Personne.

– Liz ?

Elle ne me répondit pas. La porte de ma chambre était toujours fermée. Je marchai jusque là et toquai deux coups.

– Je suis désolé pour ce matin Liz.

Toujours pas de réponse. J'appuyai mon front contre la porte mais au même moment, sa voix retentit à travers.

– Tu veux toujours m'envoyer à l'hôpital ?

Vu le ton de sa voix, je n'avais visiblement pas tant de possibilités de réponse.

– Non.

– Alors tu peux rentrer.

J'ouvris la porte. Et entrai dans un autre univers. Ma chambre était parfaitement rangée. Le lit était fait, aucun vêtement ne traînait sur le sol et rien ne débordait des armoires. D'ailleurs, sur celles-ci étaient posées de bougies parfumées qui diffusaient une odeur de vanille dans toute la pièce. Ça sentait bon, ça sentait... la fille. Liz était couchée sur le ventre avec, à ses pieds, le gros Theodore qui ronronnait à en perdre ses cordes vocales. Liz feuilletait un de mes albums photos. Elle avait relevé ses cheveux en une queue de cheval et jouait avec ses pointes en enroulant son index autour. Je m'assis sur le bord du lit et jetai un coup d'œil par dessus son épaule afin de voir comment j'étais encore en train de me ridiculiser.

– Tu vas à nouveau te moquer de mes boutons d'adolescence ?

– Tu étais adorable quand tu étais petit.

Pour une fois que Liz me disait quelque chose de gentil, j'avais presque envie de la remercier. Sur la première photo, je devais avoir cinq ans. J'étais assis sur une balançoire, vêtu d'un short et d'un t-shirt avec, dessus, des motifs de petits bateaux. Elle passa plusieurs pages, faisant défiler ma vie devant mes yeux. Elle s'arrêta sur une page remplie de photos de moi ado.

– Il y a beaucoup de photo de toi et cette fille, dit-elle en désignant mon ex petite-amie sur l'une des photos.

Effectivement, Emma était partout. Au bal de fin d'année, dans une piscine, sur un vélo. En même temps, elle avait quand même partagé cinq ans de ma vie.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Me demanda Liz et se tournant vers moi.

– Rien de spécial, ça s'est terminé c'est tout.

– C'est tout ?

– Oui, c'est tout. Arrête de regarder ces horreurs, dis-je en fermant l'album.

Liz ne montra aucune résistance. Elle se désintéressa vite de l'album et s'assit en tailleur en face de moi. Theodore ouvrit un œil, s'étira longuement puis vint se rouler en boule dans le creux formé par ses jambes avant de replonger dans un sommeil profond.

– Alors, ton travail ? Me questionna-t-elle en passant ses doigts dans le pelage du chat.

Je me redressai, retirai mes chaussures et m'assis comme elle. Même si, en rentrant, je ne comptais pas lui parler de cette journée désastreuse, je finis par lui expliquer en détails ce qui était arrivé au matin, comment deux types s'étaient amusés à se payer ma tête après que je n'ai manqué d'insulter mon patron. Je lui parlai ensuite vaguement de Grace. Il n'y avait pas grande chose à dire sur elle à part son prénom et le fait que cela m'avait fait plaisir qu'après trois semaines, quelqu'un se rende enfin compte de ma présence.

– Cette fille a l'air sympa.

– Comment tu peux le savoir, tu ne l'as jamais vue. Même moi je ne connais que son



prénom.

- Et bien, elle a un prénom sympa.

Elle esquissa un sourire puis haussa un sourcil.

- Elle est jolie ?
- Hum, je ne sais pas. Peut-être, c'est quoi cette question ?
- Elle t'intéresse ?
- Liz, je suis son patron.
- T'es un patron sexy, glissa Liz en faisant bouger ses sourcils de manière flippante.

Je levai les yeux au ciel mais ne pus m'empêcher de rire. Ce devait être les tensions de toute cette journée qui retombaient, de telles bêtises ne me feraient pas rire en règle générale.

- N'importe quoi.
- Tu as raison, tu es vraiment moche.

Elle continua de caresser Theo en faisant semblant de me défier du regard. Elle pouvait prendre son air de méchante autant qu'elle le voulait, je ne la trouvais absolument pas crédible. J'avais déjà découvert la Liz en colère, et elle n'avait clairement pas cette petite moue d'enfant en plein caprice.

- C'est ça, je te crois. Tu ne serais pas en train de tomber amoureuse de moi ?

Liz se cacha le visage à l'aide de ses petites mains de bébé.

- Mince, je suis découverte.

Je ne pus m'empêcher de sourire, ravi de voir qu'elle se prenait au jeu malgré l'accident de ce matin. Elle écarta deux doigts et, quand elle vit que je la regardais toujours, agrippa la couverture et glissa sa tête à l'intérieur.

- Ne me regarde pas, je suis trop mal à l'aise !

Je me levai du lit, jetai le reste de la couverture sur son corps puis marchai ensuite à reculons jusqu'à la porte tout en la regardant essayer de se sortir de là en poussant des cris aigus.

- Je vais faire à manger, dis-je avant de quitter la pièce, que la force soit avec toi.

## 8.

- Les gars ? Vous m'écoutez ?

J'étais pratiquement certain que j'étais sur le point de mourir. Mon cœur battait à toute allure, j'avais les mains moites, je transpirais de partout, et je sentais que mon visage commençait à virer au rouge. N'était-ce pas les symptômes qui précédaient une crise cardiaque ? J'avais cru lire ça un jour, sur internet. Devant moi, tous les membres de mon équipe discutaient entre eux sans me porter la moindre attention. Je me sentais ridicule, j'avais l'impression que je n'allais jamais réussir à parler devant eux. Ni même à attirer leur attention d'ailleurs, ce qui n'était, au fond, peut-être pas plus mal. Je poussai un cri qui me surpris moi-même et, comme si j'avais interrompu quelque chose d'important, tous tournèrent la tête vers moi. J'avais les mains non plus moites, mais carrément liquides. Je ne pouvais pas me défilier devant ces vingt paires d'yeux qui me fixaient à présent. Ils attendaient tous une raison d'avoir enfin un minimum d'estime pour moi, je n'avais pas intérêt à les décevoir.

- Cela fait maintenant trois semaines que j'ai rejoint votre équipe et...

J'étais trop nerveux. Je n'allais pas y arriver. Puis je repensai à Liz, à ce qu'elle m'avait dit de leur raconter pour qu'enfin ces personnes m'apprécient. *Ne baisse pas les bras, garde la tête haute et fais-leur comprendre que tu peux être un ami, comme un ennemi si jamais ils continuent à te manquer de respect. Dis-leur que tu leur feras vivre un enfer !* Non Liz, je ne comptais pas leur dire ça.

- Je sais que cette entreprise a connu des bas, et je sais également que ce n'est pas moi qui arriverai à résoudre tous les problèmes qu'elle a traversés ou traverse en ce moment, mais ce que je peux vous promettre, c'est un travail d'équipe. Je ne suis pas votre patron, je suis votre égal et mon but, c'est que nous devenions un groupe uni, comme une équipe de foot. Il y a des amateurs de foot ici ?

Je n'en étais même pas un. Pratiquement tous les hommes présents dans la pièce levèrent le poing en l'air et poussèrent un cri qui sonna comme un seul et unique son.

- Je ne suis pas votre coach les gars, je suis comme... le gardien ! Et vous Mr. Clark, vous êtes notre mascotte, continuai-je en pointant du doigt mon patron debout dans le fond de la salle.

Clark leva son poing à son tour, un grand sourire aux lèvres. Des rires s'élevèrent de droite à gauche, mais je sentais que j'arrivais de plus en plus à capter leur attention.

- Je veux vous voir motivés, je veux voir avec l'envie d'être les meilleurs. On va en marquer des buts, je vous le promets. Vous êtes avec moi ?

Personne ne répondit.

- J'ai dit « vous êtes avec moi ? » Si vous répondez, vous aurez une augmentation.

À nouveau, un cri général souleva l'assemblée qui se mit à applaudir. C'était assez court comme discours, mais visiblement il avait fait son effet. Ou alors c'était l'envie d'argent qui les avait réveillés. J'étais ravi du résultat parce que si je restais une minute de plus, j'allais vraiment finir par me liquéfier sur place. Parmi tous mes employés, je reconnus Grace qui me souriait en applaudissant elle aussi. Je glissai un doigt entre mon cou et ma cravate afin de la dé-serrer et fus rapidement assailli par deux hommes qui me tapèrent dans le dos.

- Vous savez comment remonter le moral des troupes, boss.
- Bien joué le coup de l'augmentation, glissa l'autre.

Je les remerciai d'un rapide hochement de tête. Grace s'approcha de moi, mais ce fut cette fois au tour de Clark de venir me féliciter.

- Je savais que j'avais bien fait de vous engager Lancaster, il faut fêter ça !

Il alla chercher une bouteille de champagne et l'ouvrit. À dix heures du matin.

- Par contre, on va faire l'impasse sur l'augmentation, me glissa-t-il discrètement.

Vers dix-huit heures, alors que tout le monde s'en allait, Grace s'arrêta devant mon

bureau et s'adossa contre la chambranle de la porte.

- Vous voulez venir boire un verre ?

J'ai d'abord cru qu'elle me proposait une sorte de rendez-vous, puis je me rendis compte qu'elle était avec les deux types qui m'avaient félicité après mon discours. Je hochai la tête, rangeai mes affaires, éteignis les lampes de mon bureau et me dirigeai vers eux.

- Allons fêter comme il se doit la prise en confiance de notre chef ! S'exclama un des gars, celui dont la cravate était défaits et la chemise à moitié ouverte.

Nous finîmes par nous rendre dans le bar qui se trouvait juste à coté de l'entreprise. J'appris que les deux hommes s'appelaient Scott et Darren, que Scott avait un chien et Darren une femme enceinte. De ce que j'avais pu comprendre, Scott était du genre à sortir beaucoup et à enchaîner les conquêtes. Du moins, c'était ce qu'il prétendait. J'avais eu du mal à le croire en voyant la réaction de Darren qui n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire. Contrairement à Scott, Darren semblait être un homme plus que respectable. Presque parfait même. Il était poli, charmant, drôle, cela ne m'étonnait même pas qu'il soit déjà marié. L'un comme l'autre étaient tous les deux très bavards et n'avaient pas arrêté de parler de moments qu'ils avaient vécus dans l'entreprise, parfois hilarants. Ils me racontèrent les potins, les blagues qu'ils se faisaient entre eux, ou à Clark. Contrairement à eux, Grace préférait écouter ce que racontaient les deux autres. Je pouvais la comprendre, elle aussi était nouvelle et elle n'avait probablement pas encore eu l'occasion de se créer beaucoup de souvenirs là-bas.

- Et toi Maxim ? Finit-elle par me demander.
- Moi ?
- Raconte-nous un peu ta vie.

Je bus une gorgée de ma bière avant de reposer le verre sur son carton. En règle générale, je n'aimais pas parler de moi. Je leur expliquai malgré tout d'où je venais, ce que j'avais fait comme jobs d'étudiants, comment s'était déroulé mon emménagement à Londres. J'évoquai même Theodore. En réalité, il n'y avait pas grand chose à dire sur moi. J'étais une personne normale, qui avait une vie banale et sans grand intérêt. Vint alors la question délicate.

- Et tu vis seul ? Me demanda Grace.
- Pas pour le moment, répondis-je sans la regarder.
- C'est chaud ça, glissa Scott en haussant un sourcil.
- Je dirais plutôt que c'est compliqué. Disons que j'accueille une fille le temps qu'elle puisse rentrer chez elle.
- Rassure-moi, elle est majeure ?

J'esquissai un sourire amusé et hochai simplement la tête. Oui, Liz était majeure, du moins physiquement. J'avais cependant quelques doutes concernant son état mental.

- Tu as dit une fille, remarqua Grace.
- Et ?
- Tu aurais pu dire une amie, une connaissance, une ex. Tu ne connais pas cette fille ?

Grace semblait être très à cheval sur les détails. Elle me fixait avec intérêt et avait l'air attendre ma réponse avec impatience.

- Je l'ai rencontrée dans la rue, il y a trois semaines. Elle est... amnésique.
- Sérieusement ? S'exclama Darren.
- C'est un truc de fou ! Ajouta Scott.

Grace se contenta de faire tourner son verre entre ses doigts. Elle avait l'air sceptique, mais finit par sourire en levant les yeux vers moi.

- C'est gentil de ta part. Au moins je sais que je peux compter sur toi si je finis à la rue.
- Chez Maxim, refuge pour personnes sans abri, dit Scott en faisant semblant de citer le titre d'un journal.

Ils me posèrent encore un tas de questions sur Liz, l'air fasciné par ce que je racontais. Cela faisait longtemps que je n'avais pas parlé à d'autres personnes qu'elle et, pour être sincère, cela

me faisait du bien. J'appréciais Liz, mais je n'avais pas l'habitude de vivre avec quelqu'un et d'être forcé de le voir tous les jours. Surtout pas une fille que je connaissais à peine. Ils finirent par se lasser de mes histoires et racontèrent l'un après l'autre leurs propres anecdotes. Scott parla de la fois où il avait recraché une bière par le nez, Darren de sa peur d'être père et Grace se contenta de mentionner qu'elle adorait la cuisine chinoise. Avant que je ne m'en rende compte, il était déjà vingt-deux heures passées. Liz était seule depuis longtemps, je ne pouvais pas me permettre par respect pour elle de rentrer trop tard.

- Il faut que j'y aille, dis-je en me levant de ma chaise.
- Déjà ? Soupira Grace.
- Il a un enfant à border, glissa Scott discrètement, mais assez fort pour que je puisse l'entendre.
- C'est ça, à demain.

Ils me firent tous les trois un signe de la main et je posai mon argent sur la table avant de quitter le bar.

Chez moi, toutes les lumières étaient éteintes, sauf une dans le salon. Pourtant, Liz n'était pas là. Je craignais qu'elle ne m'en veuille d'être revenu si tard et qu'elle se soit à nouveau enfermée dans ma chambre en se moquant de vieilles photos de moi. Je me dirigeai vers le fond du couloir et ouvris la porte. Déjà, elle n'était pas fermée, juste entre-ouverte. Là aussi, une seule lumière était allumée, celle sur la table de chevet. Liz était là, roulée en boule sous les couvertures et visiblement profondément endormie. Sa respiration lente était le seul bruit qui rompait le silence de la pièce. Je m'assis sur le bord du lit et la regardai un instant. Je ne savais pas pourquoi, mais je me sentais comme... attendri. Liz, cette fille qui avait débarqué chez moi et qui dormait actuellement dans mon lit, ne m'avait jamais parue aussi paisible. Je n'avais pas le cœur à la réveiller, elle semblait trop bien installée. Ses longues boucles retombaient sur l'oreiller et sa main serrait contre sa poitrine un bout de la couverture. Je me sentais presque coupable d'être rentré si tard sans l'avoir prévenue car, après tout, c'était en partie grâce à elle que j'avais eu le cran de parler devant tout ce monde au bureau. À côté d'elle, Theodore dormait lui aussi, couché sur le dos. J'allais finir par croire qu'il la préférait à moi vu que cela faisait déjà quatre jours qu'il ne s'était pas enfui. Un record. Je me levai et, machinalement, plongeai mes mains dans les poches de mon pantalon. Mes doigts rencontrèrent alors un petit objet rond que je sortis de ma poche gauche afin de l'examiner. La bague, je l'avais totalement oubliée. Elle était vraiment jolie, argentée avec toujours le même bijou bleu. Je la posai sur la table de nuit de sorte à ce que Liz puisse la voir à son réveil puis éteignis la lumière. Je me dirigeai ensuite vers la porte sans faire de bruit et la fermai le plus silencieusement possible. J'allais dormir sur le canapé, après tout je l'avais déjà fait de nombreuses fois.

## 9.

J'avais oublié à quel point dormir dans le canapé pouvait être inconfortable quand on était habitué à un immense lit aux couvertures moelleuses. En ouvrant les tentures du salon, je découvris Londres sous une pluie battante qui semblait déjà durer depuis un moment vu l'état des trottoirs et les grandes flaques d'eau qui s'étendaient à divers endroits. Le ciel était gris, et les voitures en bas éclaboussaient les piétons qui grelottaient déjà, le menton plongé dans le col de leur veste. Même en étant au chaud chez moi, ce temps me donnait des frissons dans le dos. En me tournant vers le salon, je vis Liz qui marchait dans ma direction en se frottant les yeux, l'air encore fatigué.

– Salut.

– Salut, répondit-elle avant de se mettre à bailler.

Elle portait un pantalon de pyjama et un gros pull en laine alors que moi, je n'avais qu'un t-shirt et mon caleçon. J'étais sur le point d'aller me préparer du café quand elle m'arrêta en agrippant mon bras.

– C'est quoi ça ?

Elle brandit son poing sous mon nez et ouvrit sa paume, laissant apparaître la bague que j'avais déposée hier sur ma table de nuit.

– Aucune idée, je l'ai trouvée dans tes affaires. Elle était dans une des poches de ton sac, je l'ai mise dans ma poche pour ne pas qu'elle s'abîme. Je l'avais oubliée, jusqu'à hier.

– Je vois.

Elle me lâcha le bras et contempla un moment le bijoux sous tous les angles. Liz n'avait pas particulièrement l'air fascinée par la bague sûrement incrustée de diamants, elle semblait plus intriguée.

– Elle est jolie, finit-elle par dire.

– Si tu le dis. Je vais faire du café.

Elle enfila rapidement la bague à son doigt avant de me suivre en trotinant jusqu'à la cuisine. Je ne m'en étais pas rendu compte avant de le voir sur elle, mais le bijou de l'anneau allait parfaitement avec ses grands yeux bleus. Liz me regarda appuyer sur le bouton de la machine à café sans rien dire, prit la première des tasses et se précipita ensuite vers le salon. Elle se laissa tomber dans un des canapés et alluma la télévision avant de lâcher la télécommande afin de pouvoir réchauffer ses mains autour de sa tasse.

– Au fait, me dit-elle pendant que je prenais place dans l'autre canapé, c'est gentil de m'avoir laissée dormir dans ton lit.

– Disons qu'à partir de maintenant, tu me dois quelque chose en retour.

– Quoi ? Mais... C'est pas juste ! S'exclama-t-elle en prenant sa mine de pauvre petit chiot malheureux.

– Je sais, mais c'est *mon* lit.

Quand elle comprit que je me moquais d'elle, elle se renfrogna dans le canapé et s'apprêta à boire une gorgée de son café sans me regarder. Je la vis examiner l'intérieur de la tasse d'un air dubitatif avant d'essayer de tremper ses lèvres dedans. Elle recula la tête après s'être brûlée. Décidément, Liz n'était vraiment pas très douée en tant qu'être humain.

– Je n'ai jamais bu de café, se justifia-t-elle.

– Tu ne t'en souviens pas, ou tu n'en as vraiment jamais bu ?

Je ne me moquais pas d'elle cette fois, j'étais curieux de savoir comment son petit cerveau travaillait. Je me demandais si elle se souvenait de certains goûts, de certaines odeurs, comme elle s'était souvenue de son enfance, de son grand jardin et de la chanson des Beatles.

– Je reconnais son odeur, mais je n'ai jamais su quel goût cela avait. Je pense que j'ai toujours été plus attirée par le thé.

Liz huma sa tasse, ses paupières fermées. Un sourire étira ses lèvres.

- Cette odeur, souffla-t-elle. Cela me rappelle quelqu'un. Mon père, je crois, ajouta-t-elle en souriant. Sa moustache qui trempait dans son café, son journal du matin posé à coté de l'emplacement de sa tasse.

Elle avait gardé les yeux fermés, comme si elle était en train de revivre ces souvenirs dans sa tête. Ses joues devenaient rouges à cause de la fumée chaude qui se dégageait de sa tasse.

- Il me lisait les petites annonces les plus drôles et, quand il partait travailler, je le regardais s'en aller par la fenêtre.

Elle se redressa soudainement, posa la tasse sur la table et alla fouiller dans mon armoire à souvenirs. Elle ouvrit un des albums, fit tourner frénétiquement les pages puis s'arrêta sur une photo avant de venir jeter l'album sur mes genoux. Liz s'assit à coté de moi, tellement près que nos genoux se collaient.

- C'était là.

Liz pointait du doigt une photo de ma mère et moi, petit enfant dans ses bras, prise lors d'un des rares voyages que nous avons faits en famille.

- Brighton ?
- C'était cet endroit que je voyais par la fenêtre.
- C'est une chouette ville, me contentai-je de répondre.
- Max, j'aimerais y retourner, rien qu'une fois. Revoir ce paysage, et peut-être ma maison. Cela pourrait m'aider, peut-être que mes parents y vivent encore.
- Peut-être.

Elle continua de regarder la photo pendant que je buvais mon café. Liz avait l'air tout excité, je ne l'avais jamais vue aussi enthousiaste. Elle souriait en observant avec attention chaque détail du cliché. J'étais impressionné par le fait que tous ces souvenirs lui soient revenus avec simplement une odeur de café. C'était complètement fou comme histoire.

- Je vais être en retard, dis-je en posant ma tasse, tu rangeras ?

Elle se contenta de hocher la tête sans même me regarder. Je me dépêchai de me préparer, pris des vêtements au hasard, une cravate, enfilai ma veste, pris mes clés à la volée et quittai l'appartement en à peine un quart d'heure. Sur le chemin, je ne pus m'empêcher de repenser à tous ces morceaux de la vie de Liz qui commençaient à se reconstituer. J'étais content pour elle, peut-être qu'elle allait finalement bientôt me quitter.

Scott et Darren m'interceptèrent pendant la pause de midi, pendant que je cherchais où j'allais m'asseoir à la cafétéria. Ils me firent signe de les rejoindre à leur table où ils n'étaient que tous les deux. Scott semblait en forme comme à son habitude, contrairement à Darren qui avait d'énormes cernes sous les yeux. On voyait lequel des deux passait des nuits complètes.

- Alors Max, comment se porte ta petite protégée ? Me demanda Scott alors que je venais à peine de m'installer.

J'allais finir par me demander si je ne les intéressais pas que grâce à Liz. Je jetai un rapide coup d'œil tout autour de moi mais ne vis aucune signe de Grace.

- Ça va pour le moment, elle commence à se souvenirs de certains détails.
- Dommage, soupira Scott, tu aurais pu lui faire croire qu'elle te devait de l'argent.
- Je peux encore, riais-je avant de prendre une bouchée du croque-Monsieur que je venais d'acheter.
- Tu n'as pas eu de mari furieux qui sonnait à ta porte pour te défigurer ? Questionna Darren avec un sourire amusé.
- Pas encore non, par contre elle a une bague qui a l'air de coûter bien cher, peut-être un cadeau de son petit copain.
- Ou de son ex, si cette fille est du genre à garder tous les trucs de ses anciens copains. Comme tes t-shirts, ton mixeur. Je connais ça, glissa Scott.

Darren lança un regard en coin à Scott qui se contenta de hausser les épaules.

- Elle ressemble à quoi cette bague ?
- Argentée, avec une perle bleue dessus pourquoi ? Tu es expert en bijoux ?
- Ça ressemblerait bien à une bague de fiançailles. J'en ai vu des pareilles lorsque je suis allé chercher celle d'Olivia. Ma femme, précisa-t-il même si j'avais très bien compris qu'il ne parlait pas de sa banquière.
- Sympa le fiancé qui abandonne sa dulcinée à l'hôpital, s'exclama Scott.
- Elle a un portable ?
- Aucune idée.

Je n'avais jamais vu Liz utiliser un téléphone jusqu'à présent.

- Je la comprends, à sa place j'aurais peur de voir défiler tous ces noms qui ne me disent rien et de relire des conversations que je ne me souviens pas avoir eues.

J'appréciais de plus en plus Darren. Il était beaucoup plus calme et sérieux que Scott, mais il m'aidait en quelques sortes à comprendre Liz. Ce devait être l'expérience d'un homme marié.

- Et toi Darren, demanda Scott, ça te fait quoi d'avoir une femme qui connaît le code de ton téléphone et qui a accès à tous tes messages ?
- Ce n'est pas si dérangement tu sais. Je comprends ce que tu ressens, j'étais comme toi quand j'étais encore puceau.

Scott ouvrit de grands yeux et donna un coup de poing dans l'épaule de Darren qui recula instinctivement en éclatant de rire.

- Hey calme, je ne passe pas mes soirées à la salle de musculation moi.

Je ne pus m'empêcher de rire face à ce spectacle, ces deux là étaient incorrigibles. Ils étaient totalement différents, et pourtant ils avaient l'air de très vieux amis. Scott ressemblait à un ado. Il avait des cheveux bruns roux relevés, un air de gamin et pas un poil sur le menton. Darren, quant-à lui, possédait une chevelure brune parfaitement entretenue, une barbe taillée au millimètre près et un regard beaucoup plus adulte.

- Qu'est-ce que ça fait d'être marié ? Demandais-je, curieux.
- Ça dépend. Quand tu vis avec une femme, tu n'as plus le droit de rentrer chez toi et de te poser devant la télévision en laissant traîner tes chaussures dans le hall. Tu dois lui demander comment s'est passée sa journée, si tu peux l'aider. Là, elle te répondra oui et, toujours vêtu de ta cravate, tu te retrouves à éplucher des pommes de terre.
- La belle vie, plaisanta Scott.
- J'aime cette vie là, j'aime ma femme. Olivia est merveilleuse, je pourrais éplucher des kilos de patates pour elle. Elle est drôle, intelligente, on partage énormément de passions communes et on fait tellement de choses ensemble. On est déjà allés jusqu'au Japon, et c'est d'ailleurs là-bas qu'on s'est mariés.

Darren avait un sourire niais. C'était donc ça d'être marié, parler de son couple comme si c'était la plus belle chose au monde. Il avait l'air heureux, une part de moi lui enviait ce bonheur.

- En plus, depuis qu'elle est enceinte, elle a envie de faire l'amour presque tous les soirs.
- Je crois que je vais me trouver une fille en cloque, lâcha le rouquin.
- C'est glauque, dis-je en riant.
- Ça vaut le coup, murmura Darren.
- Et toi Scott, tu n'as personne en vue ? Demandai-je, histoire de changer de sujet.
- Et non, Scott Quincy dévoue son corps au sport et aux jolies blondes.
- Ce n'est pas ce que tu disais pendant la période Grace, glissa Darren.
- La période Grace ?
- Il lui a tourné autour pendant presque un an, un véritable amoureux transi.
- Et qu'est-ce qu'il s'est passé ?
- Elle venait de rompre, elle disait qu'elle n'était pas prête. Attends mec, on ne fait pas attendre un corps pareil, dit Scott en désignant son torse.

De la façon dont Darren secouait la tête, je me dis que ce n'était pas vraiment la réaction qu'avait eu Scott ce jour-là.

- D'ailleurs, elle n'est pas là ?
- On ne l'a pas vue ce matin en tout cas, peut-être qu'elle a eu une panne de réveil.
- Ou peut-être qu'un gars lui a encore brisé le cœur et qu'elle mange de la glace devant un épisode de *Gossip Girl*.
- Tu es trop rancunier Scott.

L'interpellé haussa une nouvelle fois les épaules.

- Je vais retourner bosser, se contenta-t-il de répondre.

Scott se leva avec son plateau, le posa sur la poubelle à l'entrée et quitta la cafétéria. Vu la façon dont il était parti, j'eus l'impression que cette conversation l'avait légèrement froissé. Je lançai un regard interrogateur à Darren qui s'empressa de m'expliquer, comme si il venait de lire ma question par télépathie.

- Il avait vraiment craqué sur elle, m'expliqua-t-il, et ça dès qu'elle est arrivée dans la boîte. Je pense plutôt qu'il n'est pas le genre de Grace, c'est pour ça qu'elle n'a pas voulu de lui.
- C'est quoi son genre ?
- Plus sérieux, protecteur, du genre à la prendre dans ses bras les jours de pluie. Pourquoi, ça t'intéresse ?
- Non du tout ! Et toi, comment tu sais tout ça ?
- Un homme marié, c'est comme un meilleur ami gay. On peut lui parler sans avoir peur qu'il ne regarde notre décolleté. Ce qui est faux d'ailleurs, mais ça, ne lui dit pas.

J'esquissai un sourire et bus la fin de la bouteille d'eau que j'avais également achetée à la gentille dame de la cantine. Darren se leva à son tour, plateau en mains.

- Je vais y retourner aussi, à plus Max.

Je lui fis un bref hochement de tête avant de mettre à jouer avec ma bouteille vide. Et si Liz était vraiment fiancée ? Comment faire pour retrouver cet homme ? Aller voir à l'hôpital était bien trop risqué. Je n'avais plus qu'à attendre que sa mémoire lui revienne entièrement.



## 10.

Le jour suivant, Grace franchit les portes de l'ascenseur avec d'énormes cernes sous les yeux. Ce matin-là, je n'avais pas vu Liz qui dormait encore. Dans mon lit. Je craignais qu'elle ne finisse par en faire une habitude mais après tout, elle n'allait pas rester encore longtemps. Grace avait la tête baissée et semblait cacher son visage. Elle marcha jusqu'à son bureau, les bras croisés, tout en se mordant la lèvre d'un air anxieux. Peut-être que Scott avait vu juste. Je me levai de mon fauteuil et marchai jusqu'à son bureau.

- Bonjour Grace.
- Bonjour, répondit-elle sans me regarder.
- Tout va bien ?

Elle se contenta de hocher la tête, mais pourtant je voyais bien que ça n'allait pas. Je ne savais pas quoi lui dire, voir des personnes tristes me faisaient toujours perdre mes moyens. Et puis, de toute façon, ce n'était pas mes affaires. Je m'assis sur une chaise en face d'elle.

- Tu veux en parler ? Demandais-je plus par politesse que pour jouer les super-héros.

Grace haussa les épaules et regarda tout autour d'elle les autres qui jetaient des coups d'œil curieux dans sa direction. Même Scott semblait se demander quoi. Je me levai et lui fis signe de me suivre dans mon bureau qui était un endroit plus discret. Une fois dedans, elle s'assit sur le coin de la table et poussa un long soupir.

- Je suis allée rendre visite à ma mère hier, à l'hôpital.
- Désolé, je ne savais pas qu'elle y était.

Je comprenais son état. Même si je ne la voyais plus qu'à Noël et pendant les vacances, je ne pourrais supporter de voir ma mère souffrante sur un lit d'hôpital.

- Elle était malade, très malade.
- Elle va mieux ?

Les larmes emplirent ses yeux verts, ce qui leur donna une couleur encore plus vive. Quel abruti je pouvais être par moments. Si elle était comme ça, bien sûr que non sa mère n'allait pas bien. Grace n'arriva pas plus longtemps à s'empêcher de pleurer. Des larmes se mirent à couler le long de ses joues mais elle s'empressa de les effacer du revers de sa main. Elle avait l'air si fragile, encore plus que Liz le jour de notre rencontre.

- Elle est décédée pendant la nuit.
- Oh.

Qu'étions-nous censés dire face à quelqu'un qui venait de perdre un parent ? Toutes mes condoléances ? Tu as encore ton père ? Ou comment passer pour le pire des abrutis. Elle plongeait son visage entre ses mains et laissa tomber sa tête contre mon torse. Voilà que j'étais encore plus mal à l'aise qu'avant. D'une main hésitante, je lui frottai l'avant-bras, comme ils le faisaient dans les films pour réconcilier quelqu'un dans cet état. Je n'allais pas lui faire un câlin non plus, je restais son supérieur avant d'être son ami.

- Tu ne pourrais pas rester chez toi aujourd'hui ?

Grace s'écarta en reniflant et essuya une nouvelle fois ses joues d'une main.

- J'ai du travail en retard, je ne peux pas...
- Grace, c'est normal d'être triste après ça, c'est normal d'avoir envie de se rouler en boule dans son lit en écoutant le même CD déprimant en boucle. C'est normal d'avoir besoin de temps, de ne plus avoir envie de rien faire. La vie est une garce et il faut le temps de se remettre de ses mauvais coups mais une fois que c'est fait, c'est à toi de lui montrer ce que tu sais faire.

J'étais moi-même étonné par ce que je venais de déballer. Peut-être que, finalement, je n'étais pas un si mauvais coach que ça. Est-ce que j'étais en train de devenir son deuxième meilleur ami gay ? Un léger sourire apparut sur son visage et elle cessa de pleurer, même si ses mains tremblaient toujours.

- Tu voudrais passer chez moi un de ces jours ? Tu rencontrerais Liz et on commanderait des pizzas. Et si tu n'as pas envie de la voir, ce que je peux comprendre vu à quel point elle peut être agaçante, je peux essayer de te changer les idées en te proposant un bowling, un tour en montgolfière ?

Elle se mit à rire.

- Pourquoi pas les trois.
- Avec grand plaisir.

Je m'étonnais moi-même d'être si extraverti avec Grace. Peut-être que j'étais devenu à force d'être obligé de parler tous les jours à quelqu'un depuis que Liz était entrée dans ma vie. Je me demandais d'ailleurs comment réagirait cette dernière si je ramenais Grace à l'appartement. Elle allait sûrement l'apprécier, Grace n'était pas une fille méchante, au contraire.

- Merci Maxim.
- C'est la moindre des choses.

Je commençais à avoir l'habitude de jouer le grand frère. D'abord Liz, puis Grace, moi qui n'avais jamais été fort pour reconforter les autres, j'allais finir par pouvoir ouvrir mon cabinet de psychologue. Je pris la boîte de mouchoir qui se trouvait sur mon bureau et la tendit à Grace pour qu'elle puisse en prendre un. Cela me faisait mal au cœur de la voir comme ça, même si je ne la connaissais que depuis deux jours. Il fallait croire que je n'étais pas devenu qu'un bon psychologue, j'étais maintenant aussi trop sentimental.

En rentrant à l'appartement, sur le chemin, j'avais eu une folle envie de sushis. Ne sachant pas si cela plairait à Liz, j'avais également pris un plat de nouilles chinoises au restaurant le plus près de chez moi. Je commençais à devenir prévoyant. L'odeur qui émanait du sac plastique me faisait saliver et me fit accélérer le pas jusqu'à l'immeuble. Dehors, il pleuvait, encore et toujours. J'ouvris la porte menant à chez moi, franchis le hall, retirai ma veste trempée puis me dirigeai vers le salon.

- Liz ? Ça te dit de partir en Asie ce soir ?

Pas de réponse, elle devait encore se cacher avec des vieilleries à moi. Le salon était vide, la cuisine aussi. Je marchai jusqu'à ma chambre et ouvris la porte. Personne. Peut-être la salle de bain. Je toquai trois coups.

- Liz ?

J'entendis quelque chose tomber dans la cuisine. Le bruit m'avait fait sursauter, j'avais manqué de faire tomber notre dîner. En me tournant, je découvris Theodore qui marchait d'un pas nonchalant en faisant aller sa queue de gauche à droite, s'éloignant d'une fourchette sale sur le sol qui devait traîner là depuis la veille.

- Tu m'as fait peur, crétin d'animal.

Il se contenta de miauler avant de disparaître dans ma chambre. Je retournai dans le salon, au cas où Liz s'amuserait juste avec mes pieds en se cachant derrière un des canapés.

- C'est pas drôle, montre-toi.

Je ne l'entendais pas. Ni sa voix, ni son rire, pas même une explosion de nourriture ou un bordel dans mes affaires. Elle n'était pas là.

- Bon sang.

Je me laissai tomber sur son canapé. Celui sur lequel elle dormait, celui où elle regardait la télévision, celui où elle avait goûté mon chocolat chaud pour la première fois. Je ne m'attendais pas à ça, j'étais pris au dépourvu. Ma tête s'était mise à tourner et je sentais mon cœur battre à tout rompre dans ma poitrine. J'avais perdu mon chiot, il s'était enfui. Et je flippais. Je me levai d'un bond, commençai à faire les cents pas, me frottai la tempe. Où est-ce qu'elle pouvait être ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je me sentais stupide, tout ça était de ma faute. Si j'avais été là, elle ne serait jamais partie. Ou peut-être qu'on l'avait emmenée. Que

faire ? Partir à sa recherche ? Attendre ? Je m'assis. Me relevai. Allumai une cigarette sans même prendre la peine de la fumer. Je devais la retrouver, je ne pouvais pas rester sans rien faire si elle était danger. Je me sentirais trop coupable. Je pris mon manteau, mes clefs, et sortis de chez moi en descendant les marches de l'escalier deux à deux. La pluie était encore plus intense et me donnait l'impression d'être soit dans un film apocalyptique, soit dans un film romantique où le mec allait retrouver sa copine sous une pluie battante pour l'embrasser avant qu'elle ne prenne l'avion. Sauf que Liz n'était pas ma copine, c'était une petite chose fragile dont j'étais censé prendre soin. Tant pis pour la pluie, tant pis si mon costume allait être trempé, tant pis pour la cravate, elle avait sûrement besoin de moi. Je me mis à marcher d'un pas rapide le long de ma rue en regardant partout, que ce soit dans un buisson ou sous le parapluie de quelqu'un.

– Liz ? Criai-je en espérant qu'elle m'entende.

Elle pouvait être n'importe où, elle pouvait même être à des kilomètres. Elle pouvait être au chaud, avec sa famille, son chien, en train de boire du thé, et moi je me cassais la tête à essayer de la retrouver. La pluie m'empêchait de voir à plus de dix mètres. Je commençai à trotter à travers les rues, dans les endroits qu'elle avait déjà vus depuis son accident. Je fouillai le parc, les alentours de l'hôpital. Elle n'était nulle part. Et si je ne la retrouvais jamais ? Et si elle avait quitté ma vie définitivement ? Planté en plein milieu de la route, je me sentais totalement paumé. Il fallait au moins que je sache où elle était. Sans réfléchir, je sortis mon portable et appelai la police.

– Police de Londres, que pouvons-nous faire pour vous ?

– Je voudrais signaler une disparition.

Les voitures me klaxonnaient mais mes pieds ne voulaient plus bouger. Je n'avais jamais ressenti ça, j'étais totalement dépassé par les événements.

– Pouvez-vous nous décrire cette personne s'il vous plaît ?

– Elle est brune, elle a des yeux bleus.

Que dire de plus sur elle ?

– Elle est petite, très petite.

– Ses vêtements peut-être ?

Je n'en savais rien. Je finis par m'écarter de la route quand une voiture manqua de me renverser et marchai sans savoir par où aller. Mon regard fut alors attiré par quelque chose dans la ruelle derrière le restaurant chinois. Celui où j'étais allé.

– Monsieur ?

Pas quelque chose, mais quelqu'un.

– Monsieur, vous êtes toujours là ?

– Je l'ai retrouvée.

Je raccrochai au nez du pauvre type et rangeai mon portable dans ma poche. Liz était là, assise sur le sol, ses bras entourant ses jambes. Elle était complètement trempée, et du sang coulait de son nez ainsi que de ses oreilles. Je m'approchai d'elle et m'accroupis de sorte à ce qu'elle puisse me reconnaître. Elle ne releva même pas la tête, elle regardait le vide à travers moi. Elle tremblait, reniflait, ses yeux étaient rouges et gonflés.

– Tu m'as fait peur Liz.

Liz semblait frigorifiée, ce que je pouvais comprendre vu son état. Je remarquai qu'elle semblait avoir du mal à respirer. Il fallait l'emmener à l'hôpital, même si elle n'en avait pas envie. Même si je risquais de finir en prison pour détention de patient kidnappé et retenu en otage. Elle était bien trop pâle pour aller bien, je ne pouvais pas la ramener chez moi.

– Tu sais te lever ?

– Je... peux pas... tenta-t-elle d'articuler.

Je soupirai et pris Liz dans mes bras. Elle se laissa faire, et, d'ailleurs, elle ne bougea même pas. C'était comme si elle avait perdu le contrôle de son corps.

- Je voulais juste... faire quelque chose... toute seule, pleurnicha-t-elle.

Je l'emmenai jusqu'à ma voiture garée à quelques mètres de là et la plaçai sur le siège passager. Nous aurions pu y aller à pied, mais je n'avais pas envie que son état ne se mette à empirer. À peine eus-je démarré le contact qu'elle perdit connaissance, ce qui ne fut pas pour me rassurer. J'accélérai, quitte à griller un feu rouge. Tout ce que je voulais, c'était que Liz soit à l'abri dans ce fichu hôpital avec ce fichu Donovan.

À peine entré dans le bâtiment, Liz à nouveau dans mes bras, je n'eus le temps de rien dire qu'une horde d'infirmiers s'agglutinèrent autour de moi pour m'arracher ma protégée. Elle fut emmenée sur une civière et, bien vite, on plaça sur son visage ces masques étranges qui pendaient dans les avions pour pouvoir mieux respirer. Un homme s'approcha de moi et m'invita à m'asseoir sur une des chaises du hall d'entrée.

- Vous êtes son petit ami ?
- Non, je...
- Ne vous en faites pas, tout va bien se passer, on va s'occuper d'elle et on vous prévient quand il y aura du nouveau. Que s'est-il passé ? Comme s'appelle-t-elle ?
- Liz. Enfin, Elizabeth. Elizabeth McAllister. Et je ne sais pas vraiment...
- C'est normal Monsieur, vous êtes en état de choc.

Non, j'étais juste épuisé d'avoir couru jusqu'ici.

- Restez ici, je vais rejoindre les médecins et je vous prévient dans une heure ou deux, d'accord ?

Je n'avais visiblement pas le choix. On m'amena une couverture pour ne pas que je prenne froid et le type qui devait être un interne se leva avant de se diriger en courant vers l'endroit où se trouvait Liz. J'étais maintenant seul. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, j'avais froid et faim. La couverture ne me servait à rien puisque même mes sous-vêtements étaient trempés. Dans le hall, des gens rentraient presque toutes les minutes. Certains venaient rendre visite, d'autres souffraient d'un rhume, d'autres encore étaient en sang. Je me demandais bien comment les médecins faisaient pour vivre dans une atmosphère pareille tous les jours. Après quelques minutes à attendre, je me débarrassai de la couverture et me mis à la recherche de la cafétéria. Je ne pouvais pas partir de l'hôpital, l'homme allait arriver et je ne voulais pas laisser Liz toute seule. J'allais vite chercher à manger puis retourner sur cette chaise. Le nombre de patients était impressionnant, à déambuler dans les couloirs jusqu'à la cafétéria. Ils étaient tous en robe de chambre, avec ce truc en fer qui tenait le baxter relié à leur bras. J'achetai rapidement un sandwich et allai le manger dans le hall, sur ma chaise. Celle-ci aussi avait fini par être trempée.

Après presque deux heures et demi d'attente et un sandwich à moitié mangé, le type de tout à l'heure s'approcha de moi.

- Monsieur, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.
- Je vous écoute.
- La bonne, c'est que si vous l'aviez amenée plus tard, elle serait morte à l'heure qu'il est.
- Vous appelez ça une bonne nouvelle ?

Ces médecins étaient barges, je comprenais mieux comment ils supportaient cette ambiance macabre que possédaient tous les hôpitaux.

- Par contre, Elizabeth est en pleine opération et celle-ci risque de durer encore plusieurs heures. Vous devriez rentrer chez vous.
- Quelle opération ?! M'emportai-je en me levant de ma chaise.
- Et bien... Elle souffre d'une importante hémorragie interne qui s'est étendue presque dans l'entièreté de son cerveau. Cela semble avoir été causé par un choc brutal.
- L'accident...

- Quel accident ?
- Elle m'a parlé d'un accident de voiture.
- Vous n'étiez pas avec elle ?
- Non.

Il ne savait visiblement plus quoi me dire. L'interne posa sa main sur mon épaule en esquissant un sourire voulu réconfortant. Malheureusement pour lui, c'était peu convaincant.

- Vous devriez rentrer chez vous, répéta-t-il.
- Je ne veux pas la laisser seule.
- Elle n'est pas seule Monsieur. Elle est entre de bonnes mains.

J'avais la gorge nouée, comme si j'étais sur le point de lui vomir dessus. Même si ce type avait l'air d'un parfait crétin, il avait raison. Je devais rentrer et me reposer.

- Je reviendrai demain.

Comme si il en avait quelque chose à faire que je revienne ou non. Je tournai les talons et quittai l'hôpital, le cœur serré. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point Liz avait fini par être importante pour moi jusqu'à aujourd'hui.

L'appartement me semblait vide sans Liz. Il ne pleuvait plus, mais la nuit était déjà tombée et plongeait mon chez-moi dans l'obscurité la plus complète. Je ne pris pas la peine d'allumer la moindre lampe. Tel un mort-vivant, je traînai les pieds jusqu'à ma chambre et me laissai tomber sur le lit. J'étais épuisé, passer plus de trois heures dans cet hôpital avait vidé le peu de force qu'il me restait. Je savais que je n'avais pas été obligé de rester, tout comme je ne l'étais pas non plus de m'inquiéter pour elle. Pourtant, une part de moi se sentait responsable de ce qu'il lui était arrivé. À force d'occuper mon lit, l'odeur de Liz s'était imprégnée dans les couvertures. Un mélange de savon et de violette qui emplissait mes narines à chacune de mes respirations. Dans ma chambre, il n'y avait pas un bruit, le silence de mort qui régnait dans cet appartement me donnait froid dans le dos. Je ne savais pas non plus où était Theodore, lui aussi avait disparu. Ils étaient tous les deux partis, j'étais seul.

## 11.

Ce que je craignais avait finalement fini par arriver. Liz était à l'hôpital, et elle avait encore bel et bien besoin de quelqu'un à ses côtés. Je ne comptais pas la laisser seule, et c'était pour cette raison que je lui rendais visite chaque matin à l'hôpital avant de partir travailler. Les deux premiers jours, elle était endormie quand je venais. Selon les médecins, elle passait beaucoup de temps à dormir et ne se réveillait que pour grignoter la moitié de ce que les infirmières lui apportait. J'appris qu'elle avait cette hémorragie depuis un mois environ, c'est-à-dire le temps qu'elle avait passé chez moi. Selon eux, elle s'était déclenchée à son réveil, c'était répandue un peu partout dans sa tête, et je n'étais en aucun cas responsable de tout ça. Durant l'opération, son médecin avait du toucher quelques zones de son cerveau et il m'avait prévenu qu'il y avait des chances que cela engendre quelques dégâts comme des vomissements, des migraines fréquentes, ou encore la perte totale de la parole. Je ne restais cependant pas longtemps, juste le temps de vérifier qu'elle était toujours en vie. Liz était presque aussi pâle que le premier jour où je l'avais vue et des bandages blancs enroulaient son crâne maintenant chauve. Cela me faisait bizarre de ne plus voir ses longues boucles brunes, mais ce n'était pas pour autant qu'elle en devenait moche. La première fois que j'étais venu, ils m'avaient assuré que ses cheveux allaient repousser très rapidement. Comme si j'en avais quelque chose à faire. C'était elle qui allait vivre avec ce visage de malade, pas moi. Le troisième jour, elle m'attendait avec un bonnet en laine sur la tête qui recouvrait son crâne. Elle souriait à peine, comme si les muscles de son visage lui faisaient mal.

- Tu n'as pas chaud avec ça ? Lui demandai-je en déposant la boîte de biscuits que j'avais achetée dans un magasin de l'hôpital sur la table de chevet.
- Tu essaies de m'engraisser avec tous ces paquets de malbouffe que tu m'amènes ?
- Liz, tu es encore plus maigre que ton voisin de chambre. Et ce type est mort.

Elle leva les yeux au ciel et retira son bonnet avant de s'emparer de la boîte. Bien que Liz n'eût pas perdu sa voix, elle n'était cependant pas très bavarde. Elle ne parlait d'ailleurs presque jamais. Elle semblait sans cesse ailleurs, regardait par la fenêtre de sa chambre puis fermait les paupières quelques secondes avant de soupirer. Elle avait tout d'un coup l'air si... malheureuse. Je comprenais maintenant pourquoi elle était partie de l'hôpital.

Le quatrième jour, elle n'avait même pas touché à son petit-déjeuner.

- Comment va Grace ?
- Mieux je crois, elle revient demain.

Puisque Liz ne parlait pas beaucoup, je comblais les vides en lui parlant de ce qu'il se passait au bureau. La veille, je lui avais dit pour Grace, mais elle n'avait même pas semblé m'écouter.

- Max.
- Quoi ?

Elle marqua un silence. Liz était assise sur le rebord de la fenêtre, vêtue d'un pantalon de pyjama et d'un pull trop large pour elle. Un nouveau bonnet recouvrait ses cheveux et plusieurs aiguilles étaient plantées dans un de ses bras. Vu qu'elle ne mangeait pas beaucoup, ses joues étaient creusées et elle semblait épuisée, à bout de force.

- Pourquoi tu continues à venir ici ?

Je fronçai les sourcils sans comprendre pourquoi elle me demandait ça. Bien qu'elle avait la tête tournée vers le parking de l'hôpital, je pouvais voir ses lèvres trembler. Cette Liz était tellement différente de celle que j'avais fini par apprendre à connaître. Elle avait peur, elle était totalement sans défense et la lueur dans son regard semblait s'être éteinte.

- Tu pourrais me laisser ici, vivre enfin ta vie tranquillement.
- Et te laisser seule ? Sans personne pour veiller à ce que tu ne fasses pas de bêtise ? Jamais de la vie.

Vu qu'elle n'allait pas la manger, j'en profitai pour voler sur son plateau la mousse en chocolat qui était censée lui servir de dessert. Un petit sourire en coin apparut sur son visage. C'était la première fois en quatre jours que je la voyais sourire, et cela suffit à me réchauffer un peu le cœur. Cependant, ce sourire s'effaça rapidement. Elle tourna la tête vers moi.

- Je ne suis plus un bébé.
- Oh que si tu en es encore un. Tu es même pire que ça, tu es une tempête qui ravage tout sur son passage. Et moi, je suis là pour t'empêcher de tout casser.
- Tu ne sais même pas tout ce que ça implique.
- Je t'écoute, répondis-je en dévorant la mousse.
- Imagine si je deviens un légume. Tu devras me nourrir tous les jours à la petite cuillère, essuyer mon double-menton rempli de purée de carotte.
- Tu deviendras une vieille, en résumé. J'ai eu des grands-parents, je suis préparé.

Elle soupira, quitta son appui de fenêtre et vint s'asseoir en face de moi sur le lit.

- J'ai croisé un des docteurs qui a retrouvé mon dossier.
- Tu sais ce qu'il t'est arrivé ?

Liz hochait lentement la tête. J'allais enfin le savoir. Cette question qui me trottait dans la tête depuis la première minute, depuis ce jour d'automne où je l'ai vue debout en plein milieu du trottoir, seulement vêtue de sa robe de chambre. Une pareille à celle qu'elle était censée porter aujourd'hui, mais qui traînait sur une chaise dans la chambre, pas encore déballée. Alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir la bouche, elle se coupa net et porta une main à sa tête. Son visage se crispa juste avant qu'elle ne pousse un cri de douleur. Immédiatement, des infirmiers qui passaient dans le couloir se précipitèrent dans sa chambre et sortirent de leurs poches des flacons de médicaments qu'ils injectèrent dans le baxter de Liz.

- Elle va s'endormir monsieur, vous devriez partir.

Je me contentai de hocher la tête. Ce n'était finalement pas aujourd'hui que j'allais avoir mes réponses. Alors que Liz s'endormait, je pris ma veste et sortis de la chambre. Dans le couloir, je croisai le docteur Donovan et baissai la tête pour ne pas qu'il me reconnaisse. Je plongeai mes mains dans mes poches et quittai l'hôpital pour me rendre à mon bureau.

Grace était arrivée à la pause de midi. Elle nous avait rejoint tous les trois à notre table sans dire un mot et avait retiré le plastique du plat de salade qu'elle avait apportée. Darren la regardait faire alors que Scott dévorait son sandwich juste à côté sans lui porter le moindre intérêt. On voyait le quel des deux s'était pris un vent par la jolie collègue.

- Comment tu te sens ? Demandai-je.
- Je vais bien.

Elle esquissa un sourire, mais je voyais bien qu'elle mentait. J'avais cependant l'esprit trop encombré par l'état actuel de Liz pour jouer le psychologue avec Grace.

- Vous avez regardé le match hier ? Hyper serré, glissa Scott.

Darren lui lança un regard noir avant d'à nouveau porter son attention sur Grace. Je comprenais maintenant pourquoi c'était lui le meilleur ami gay. Contrairement à la plupart des hommes, il semblait bien plus impliqué dans la compréhension des messages cachés des femmes. Moi qui étais le pire des nuls dans ce domaine, je le laissai faire.

- Tu es sûre ? L'interrogea-t-il.
- Mais oui je suis sûre. Arrêtons de parler de moi les gars, comment vous allez, vous ?
- J'ai passé une super soirée, dit Scott avec un clin d'œil.
- Et bien, ma femme râle pour une histoire de prénom, soupira Darren.
- Et toi Max ? Demanda Grace en me regardant.
- Je vais bien.

Tous les regards étaient à présent braqués sur moi, mais je n'avais vraiment rien à dire. Je n'avais pas envie de parler de Liz, je ne voulais pas étaler sa vie et ses problèmes devant tout

le monde et encore moins devoir supporter des tonnes de questions sur ce que je comptais faire. Parce que je n'en avais aucune idée.

- Tu as l'air fatigué, souligna Grace.
- Toi aussi.
- J'ai perdu ma mère.
- J'ai perdu mon chat.

J'avais lâché ça sans réfléchir. Malheureusement, je ne me rendis compte que trop tard que ma réflexion était peut-être déplacée, mais cela la fit rire. La conversation poursuivit son cours comme si tout était parfaitement normal, sauf que je ne pouvais m'empêcher de penser à Liz, seul dans cet endroit qu'elle ne supportait pas. J'avais de la peine pour elle, j'aurais préféré la savoir près d'un feu de cheminé, en train de tricoter une paire de gants pour l'enfant qu'elle attendait avec son mari parfait.

- Je retourne bosser, dis-je en me levant.

J'avais besoin de penser à autre chose, de me plonger dans le travail et de m'occuper avant de commencer à avoir des remords. Je passai par la machine à café pour me prendre un remontant et me dirigeai ensuite vers mon bureau. Une tonne de paperasse à classer m'attendait gentiment sur mon bureau, parfait pour ranger Liz dans un petit coin de ma tête pour quelques heures.

Les heures passaient, et je regardais de temps en temps le soleil se coucher derrière les immeubles d'en face à travers les baies vitrées de mon bureau. Le temps s'était écoulé lentement, et mon cerveau semblait actuellement trop encombré pour s'occuper des dossiers de Clark. Je me levai, prêt à partir et, au même moment, Grace apparut à l'entrebâillement de la porte. Elle portait déjà son manteau, un long avec une capuche à fourrure, ainsi qu'une paire de gants noirs. Les premiers flocons menaçaient de tomber cette nuit.

- Tu t'en vas ?

Je regardai ma montre. Il était déjà six heures et demie.

- Tu veux aller boire un verre ? Ajouta-t-elle avant même que je n'aie le temps de répondre à sa première question.

Je ne voyais pas pourquoi refuser. J'étais seul, Liz n'était pas à l'appartement, et cela faisait des années qu'une fille ne m'avait pas proposé d'aller boire un verre.

- Darren et Scott sont déjà partis, dis-je.
- Je sais.

Elle esquissa un petit sourire avant de quitter mon bureau. J'enfilai ma veste et la suivis. Grace m'emmena dans un café que je ne connaissais pas, un endroit souvent apprécié pour la bonne musique qui passait, m'avait-elle dit sur le chemin. Effectivement, du vieux rock se fit entendre à peine la lourde porte en bois poussée. À l'intérieur, des affiches de groupes ainsi que des néons recouvraient les murs, et il y avait une scène où jouait une bande d'amateurs de rock classique au fond de la salle. Grace commanda deux bières au bar et me rejoignis ensuite à la table que j'avais choisie. Il n'y avait pas beaucoup de monde aux autres tables mais j'avais choisi une près de la scène. J'avais envie de me changer les idées en écoutant de la musique.

- J'aime beaucoup venir ici.
- Je comprends pourquoi, dis-je en désignant le chanteur du groupe.

Grace se mit à rire et secoua négativement la tête avant de boire une gorgée de sa bière.

- J'aime le rock, pas toi ?
- Le vieux rock, celui des années soixante.
- Et tu portais des vestes en cuir et avais une banane dans les cheveux quand tu étais plus jeune ? Demanda-t-elle en se mordant la lèvre.
- J'étais un bad boy, plaisantai-je. Pourquoi, ce genre de garçon t'attirait ?
- Peut-être.



- Et toi ? Plutôt robe à fleurs ou pantalon à patte d'éléphant ?
- Plutôt coiffure affro.

J'esquissai un sourire et bus à mon tour une longue gorgée. Grace souriait, son regard fixé sur le sous-verre en carton avec lequel elle jouait. J'étais content de pouvoir la faire sourire malgré ce qu'il lui était arrivé. Contrairement à moi, elle avait besoin de quelqu'un, elle ne supportait pas d'être seule. Comme Liz. Et à peu près toutes les femmes. Cependant, elle n'avait pas vraiment l'air d'avoir envie de parler de ce qu'elle traversait en ce moment, ce que je pouvais tout à fait comprendre. Je ne savais cependant pas ce qu'elle cherchait à faire en venant ici avec moi, si c'était d'un ami dont elle avait besoin ou bien juste d'un prétexte pour se changer les idées. J'étais vraiment nul dans le domaine « fille ».

- J'aime bien cette chanson.

Grace avait relevé les yeux vers la scène. Le groupe reprenait une vieille chanson des Ramones, *My Brain is Hanging Upside Down*. Elle dansait discrètement sur sa chaise en marmonnant les paroles de la chanson entre ses dents. Je ne savais pas ce qu'elle voulait mais je savais ce que moi je voulais, nous changer les idées à tous les deux. Je me levai de ma chaise et tendis une main dans sa direction.

- M'accorderiez-vous cette danse ?
- Quoi ? Mais...

Ses joues virèrent au rouge.

- Ici ?

Elle prit ma main d'un air hésitant et se leva en regardant tout autour d'elle. Je me mis à danser, ou plutôt à bouger dans tous les sens en essayant de faire quelque chose de pas trop ridicule. Grace éclata de rire, me faisant comprendre que je m'y prenais très mal.

- Tu es complètement fou ! S'exclama-t-elle avant de se mettre elle aussi à sautiller sur place, un immense sourire aux lèvres.

Visiblement, le groupe était content de voir que quelqu'un s'intéressait à sa musique. Les musiciens jouèrent avec encore plus d'entrain et le chanteur commença à bouger sur sa scène. Grace dansait comme si elle avait fait ça toute sa vie alors que moi, je me contentais de bouger une jambe puis un bras sans trop réfléchir. Je finis même par faire une danse du robot totalement ridicule. Grace avait lâché ses cheveux qui retombaient en jolies boucles sur ses épaules et virevoltaient dans tous les sens à chacun de ses mouvements. Elle avait l'air heureuse. En nous voyant danser, d'autres clients du café nous rejoignirent sur la scène pour le plus grand plaisir de Grace qui se lâchait de plus en plus. Je ne m'étais plus amusé comme ça depuis un moment. Lorsque la chanson se termina, tout le monde se mit à applaudir, dont Grace qui me regardait avec un sourire gigantesque qui dessinait des fossettes sur ses joues. Je me penchai pour lui faire une révérence mais, alors que je pensais en avoir fini avec la danse pour ce soir, elle m'entraîna pour la chanson suivante en attrapant mes poignets et me fit bouger à son rythme.

Après plusieurs chansons, je me laissai tomber sur ma chaise, le front perlant de sueur.

- Tu abandonnes ?
- Tu veux me tuer ?
- Ils viennent de dire qu'il ne restait qu'une chanson, me supplia-t-elle.

J'avais l'impression d'être de retour au bal de promo. Moi ne sachant pas danser, ma copine Emma qui n'avait que ça en tête. Et bien sûr, un slow en dernière danse. Même si je n'étais pas spécialement tenté par l'idée, son air implorant me força à bouger mes fesses pour une dernière danse. Elle me tira entre plusieurs couples et s'arrêta juste devant la scène. Son front brillait, ses yeux aussi. Je plaçai une main sur sa hanche et une autre dans la sienne. Je ne savais pas comment on dansait la valse, le slow, ou toutes ces danses lentes, je me contentai donc de ce que j'avais vu dans les films. Je savais qu'être cinéphile allait pouvoir m'être utile.

- Je suis contente d'être ici, avec toi.
- Je n'ai pas trop eu le choix, plaisantai-je.

Grace rit doucement. Elle semblait fatiguée à force de sauter partout, mais sincère dans ce qu'elle venait de dire.

- Et bien, je suis contente de t'avoir forcé.
- Je le suis aussi.

Je ne savais pas si c'était bizarre de danser avec une collègue de travail, mais je m'en fichais totalement. Ce n'était qu'une soirée, et je ne la voyais plus comme une employée parmi vingt autres, mais comme une amie. Puis, de toute façon, ce n'était pas comme si je comptais l'embrasser à la fin de la soirée.

- Tu as l'air ailleurs.
- Ça te fait quoi de danser avec ton patron ?
- Tu n'es pas mon patron, tu l'as dit toi-même lors de ton discours.
- Et qu'est-ce que je suis ?
- Un ami.
- Un meilleur ami gay ?

Elle sourit, visiblement amusée par ma question.

- Non, ce serait navrant.

Une chose que je savais avec les femmes, c'était qu'elles n'arrêtaient pas de faire des sous-entendus. Je sentais que cette phrase en était un, mais je n'arrivais pas à le comprendre. J'étais fatigué, pas apte à déchiffrer ce langage trop compliqué. Le slow se termina, la soirée aussi.

Je venais de ramener Grace chez elle. Mon appartement était, comme hier soir, totalement vide et plongé dans le noir. Je retirai ma veste et me dirigeai vers ma chambre avant d'allumer la lampe de chevet. Il n'y avait plus aucune trace de Liz. Ses affaires n'étaient plus là, son odeur s'était estompée, et le vacarme qu'elle faisait me manquait presque. J'avais vécu des années sans personne, et pourtant je ne m'étais jamais senti aussi seul. Il s'était mis à neiger durant la soirée, seulement quelques flocons qui avaient rapidement fondus. Les rues de Londres étaient calmes, froides et vides. Il n'y avait personne dehors, pas de voiture sur les routes, pas même un chien, juste un grand silence. Je me couchai pendant un instant sur mon lit et contemplai le plafond. La musique du slow résonnait encore dans ma tête et le sourire de Grace avait fini par s'encre dans mes pensées. J'avais passé une bonne soirée, une soirée qui m'avait enfin permis de ne plus penser à Liz pendant quelques heures. J'espérais qu'elle allait bien, qu'elle dormait dans son lit d'hôpital et qu'il ne lui était rien arrivé depuis ce matin. Sentant que je commençais à redevenir nerveux, je me rendis compte que j'avais besoin de fumer. J'allai chercher une cigarette dans ma veste, ouvris les fenêtres de salon et m'appuyai contre le rebord. J'allumai ma cigarette et ajoutai au ciel étoilé une bouffée de nicotine.

## 12.

– Toi ? Tu as dansé ?

Liz jouait avec un jeu de cartes trouvé dans sa table de nuit. Elle posait chacune d'elles sur ses couvertures défaits et en faisait des assemblages que j'avais du mal à comprendre. Pour être sincère, je n'avais jamais été très doué dans ce domaine-là. Les jeux de cartes, de société, cela n'avait jamais été une passion pour moi puisque, de toute façon, je n'avais jamais réussi à assimiler les dizaines de règles de ces jeux. Même si elle semblait à peine m'écouter, je lui avais tout de même raconté ma soirée avec Grace dans l'espoir de la faire au moins sourire, rien qu'une fois. Elle n'avait cependant pas bronché. Liz focalisait son attention sur son jeu, assise en tailleur sur son lit. Ses petits doigts maniaient lentement les cartes, les déplaçant d'une colonne à l'autre jusqu'à assembler plusieurs lignes de rouge ou de noir. Son regard semblait rempli d'ennui, pourtant cela faisait déjà bien une heure qu'elle faisait cela.

– Difficile à croire, je sais.

– Mmh.

À nouveau, elle ne m'écoutait plus. Je me levai de la chaise sur la quelle je m'étais installé et allai regarder par la fenêtre. Sur le parking de l'hôpital, plusieurs voitures de riches devant appartenir aux médecins de l'hôpital étaient fièrement garées. Ma vieille Ford ne faisait vraiment pas le poids à côté de ces merveilles. Je retournai vers Liz et tentai de croiser son regard, mais elle ne leva pas une fois les yeux vers moi. Je ne savais pas si c'était parce que son jeu était à ce point passionnant, ou parce que j'avais quelque chose à me reprocher. Elle avait en tout cas l'air en colère.

– Tu es fâchée ? Demandai-je de but en blanc.

– Non.

– Comment tu te sens ?

Enfin, Liz quitta son jeu des yeux. Elle planta son regard froid dans le mien et poussa un soupir avant de me répondre d'un air cynique.

– Comme quelqu'un qui passe sa vie à avoir des migraines et qui n'a plus que trois poils sur le crâne.

– Et c'est de ma faute peut-être ?

Liz ne répondit pas. Je voyais bien qu'elle était malheureuse dans cette chambre, cependant elle savait aussi bien que moi que tant que son état ne s'était pas amélioré, les médecins ne la laisseraient pas sortir. Je n'étais pas responsable de ce qu'il lui arrivait, et son petit air méprisant commençait à sérieusement me taper sur le système. Pendant une fraction de seconde, je pris la peine de la regarder attentivement. Son visage était pâle, ses joues de plus en plus creusées, ses yeux de plus en plus vides. Quelques mèches de cheveux très courtes dépassaient de son bandage. Malgré son état presque pitoyable, j'avais pourtant de plus en plus de mal à avoir de la peine pour elle. Liz était devenue distante, elle se refermait sur elle-même, quitte à être méchante. Une part de moi s'en voulait même d'être là, à ses côtés.

– Tu veux aller faire un tour ? Tentai-je pour me calmer.

– Non, merci.

– Liz.

– Je suis fatiguée Max.

– Comme tu veux, soupirai-je.

Ces derniers jours, le temps passé auprès d'elle n'avaient jamais été aussi court. Je me dirigeai vers la porte de sa chambre puis me tournai une dernière fois vers Liz. Elle continuait de jouer avec ses cartes sans me regarder. Elle semblait absente, comme si elle n'avait plus rien à faire de ce qui était en train de se passer autour d'elle. Je ne comprenais pas pourquoi elle en voulait au monde entier, pourquoi elle m'en voulait à moi. Sauf qu'au final, j'avais fini par n'en avoir plus rien à faire. J'étais là pour elle, j'étais tout ce qu'elle avait. Puisque j'étais incapable

d'agir comme il fallait, je décidai finalement de ne plus rien faire du tout. Le jour suivant, elle agit exactement de la même façon. Le jour d'après aussi. Nous ne nous parlions même plus. Elle me faisait comprendre que je n'étais plus le bienvenu, à tel point que je décidai de ne plus aller la voir pendant plusieurs jours.

Une semaine, pour être exact. Ce fut le temps qui s'écoula entre ce jour fatidique et l'annonce de son opération. Ce fut une des infirmières avec qui j'avais fini par sympathiser que j'appris pour Liz et sa rechute. Évidemment, je n'avais pas pu m'empêcher d'aller la voir, après une semaine d'absence totale. Elle était faible, je ne suis même pas certain qu'elle se soit aperçue de ma présence. Lorsqu'elle avait fini par s'endormir à cause de tous ces anti-douleurs, elle semblait déjà morte. Je ne pouvais pas être en colère contre elle, tout comme je ne pouvais pas la laisser seule comme je venais de le faire ces derniers jours. Je n'arrivais pas à croire qu'une fille aussi pleine de vie pouvait être dans cet état. Il fallait que je fasse quelque chose.

Même si il était encore tôt, la nuit était déjà presque tombée lorsque je quittai mon bureau. J'avais conduit trop vite jusqu'à l'hôpital avec une boule au ventre qui me broyait l'estomac depuis une bonne heure. Je me garai devant l'hôpital et entrai à l'intérieur du bâtiment comme un voleur. Les heures de visite étaient déjà terminées, sauf que je ne venais pas pour ça. Je me faufilai jusqu'à la chambre de Liz qui dormait déjà, enveloppée dans une tonne de couvertures qui recouvraient son petit corps maigre et fragile. J'agrippai la lanière de son sac qui traînait au pied du lit avant de me diriger vers Liz. Elle bougeait à peine, sa poitrine se soulevait très lentement. J'entourai ses épaules d'un bras, passai l'autre sous ses jambes au niveau de ses genoux, et la portai jusqu'à une chaise roulante trouvée dans le hall. Liz ne se réveilla même pas. À cause de la couleur de sa peau, j'avais l'impression de kidnapper un cadavre à la morgue. Je la poussai jusqu'à ma voiture en essayant de ne pas me faire repérer, l'assis du côté passager, posai ma veste sur elle pour ne pas qu'elle ait froid, rangeai la chaise dans mon coffre puis démarrai. Elle se réveilla avec le bruit du moteur.

– Qu'est-ce qui se passe ? Demanda-t-elle en se redressant légèrement. Maxim ?

Il n'était que dix-sept heures, mais les premières étoiles apparaissaient déjà dans le ciel. Les dernières lueurs du soleil éclairaient son visage aux joues creuses.

– Qu'est-ce que tu fiches ?

– Je t'enlève.

– Ramène-moi. Tout de suite.

– Écoute, je suis désolé. Je sais que tu m'en veux pour ce qu'il t'arrive, même si ce n'est pas de ma faute. Je me doute aussi que tu dois être en colère que je ne sois pas venu pendant une semaine et c'est normal, j'ai été stupide de t'abandonner. J'étais énervé, t'as vraiment été imbuvable Liz. Mais c'est pas pour autant que tu mérites d'être seule.

Elle croisa les bras contre sa poitrine et regarda par la fenêtre.

– Tu m'emmènes où ? Grommela-t-elle.

– Tu verras.

Je n'avais pas prévu mon plan à l'avance, je n'avais pas pris en compte un tas de détails comme l'état peut-être trop grave de Liz pour pouvoir quitter l'hôpital, ou si elle ne risquait pas d'appeler la police pour cause d'enlèvement. Même si elle ne semblait pas ravie, elle ne hurla cependant pas pour que je fasse demi-tour. Je me disais qu'une part d'elle devait être heureuse de me voir, à force d'avoir pour seule compagnie le personnel de l'hôpital. Ou du moins, je l'espérais. Un silence de plomb s'était rapidement installé dans la voiture. Liz continuait de regarder défiler le paysage à travers la vitre sans dire un mot.

– Tu peux dormir, tu sais.

– Je ne suis pas fatiguée.

Elle s'endormit pourtant après un quart d'heure de trajet. Ce dernier devait durer deux heures. Je ne l'avais jamais fait seul, mais je le connaissais. Merci Internet. Maintenant que

l'adrénaline retombait, je n'arrivais pas à croire ce que j'avais fait. M'introduire dans un hôpital, voler un patient, je n'aurais jamais fait ça avant. Quand je ne connaissais pas Liz. Qu'est-ce qui m'avait pris ? C'était insensé, mais je ne m'arrêtais pas pour autant. Les lampadaires commençaient à s'allumer sur les bords de la route et Liz dormait paisiblement à côté de moi. J'allais la ramener au matin, je ne voulais pas la fatiguer encore plus. Personne ne se rendrait compte qu'elle n'était plus dans son lit.

Une fois arrivés, je me garai sur un grand parking totalement désert. Je sortis du véhicule et allai dans le coffre pour poser au sol la chaise roulante du coffre ainsi qu'une couverture épaisse que j'avais emmenée avec moi. J'aidai Liz à s'installer puis posai la couverture sur ses genoux. Elle venait à peine de se réveiller et semblait complètement déboussolée. Son regard allait de droite à gauche, ce qui ne sembla pourtant pas l'aider à savoir où elle était.

- Tiens, prends ça toi, dis-je en lui tendant un sac rempli de trucs à grignoter et à boire.
- Où est-ce qu'on est ?
- Tu vas voir, répétais-je encore une fois. Sois un peu patiente.

Je poussai sa chaise jusqu'à un chemin constitué de planches en bois. Au loin, on pouvait entendre le bruit des vagues. La plage ne devait plus être qu'à quelques mètres.

- Prête ?
- Pour quoi ?
- Tiens-toi bien.

Je me mis à courir tout en poussant la chaise et Liz, surprise, s'agrippa à son fauteuil. Elle poussa un cri mais je ne m'arrêtais pas, j'écoutai mes chaussures taper sur le bois ainsi que le bruit des roues qui s'affolaient devant moi. Le vent soufflait sur mon visage, il ne neigeait pas, heureusement, mais il faisait froid. Le cri de Liz laissa alors place à des éclats de rire qui suffirent à me réchauffer le cœur. Je ne l'avais plus entendue rire depuis son entrée à l'hôpital.

- Tu es taré ! S'exclama-t-elle avant de lever les mains en l'air. Wouhouuuu !

Je finis par ralentir, à bout de souffle, et arrêtais le fauteuil roulant juste à côté d'une ligne de cabines de toutes les couleurs. La plage s'étendait sur plusieurs mètres. Au loin, les vagues venaient s'écraser sur les pierres avant de repartir lentement vers l'océan.

- Tu sais où on est maintenant ?
- Brighton, souffla-t-elle.

Liz avait les larmes aux yeux. Elle prit appui sur sa chaise pour essayer de se relever et je me précipitai vers elle pour l'aider. Une fois debout, elle se tourna vers moi, dut lever les yeux pour me regarder et esquissa un sourire. Elle était sur le point de se mettre à pleurer, sauf qu'elle détourna le regard pour ne pas que je le remarque.

- Merci Max, vraiment.
- Viens.

Liz ne portait pas de chaussure, juste sa robe d'hôpital que les médecins avaient finalement réussi à lui faire mettre ainsi que ma veste qu'elle avait enfilée durant le trajet car elle tremblait. Elle avait toujours sur la tête son petit bonnet en laine qui recouvrait ses nouveaux bandages et empêchait de voir qu'on lui avait totalement rasé la tête. Même si elle était dans un état encore pire que la dernière fois, son sourire la rendait attendrissante. Je lui tendis mon bras pour qu'elle puisse prendre appui dessus et elle posa un pied sur les cailloux, puis le deuxième. Je voyais dans ses yeux qu'elle était hésitante et qu'elle avait peur de tomber.

- C'est froid.
- En même temps, on est bientôt en hiver.
- Quelle idée de m'emmener à la mer en hiver ? Abruti.

Je retrouvais Liz. Un nouveau sourire se dessina sur son visage et je sentis sa main se serrer autour de mon avant-bras. Elle marchait pas à pas en direction de la mer, accéléra ensuite la cadence puis finit par totalement me lâcher comme un enfant qui apprenait à marcher. Son

sourire grandissait de seconde en seconde et lorsque ses pieds entrèrent en contact avec l'eau, elle éclata de rire.

– C'est gelé !

Elle donna un coup de pied dans la vague qui venait chatouiller ses cheveux et m'éclaboussa au passage.

– Hey !

Je me penchai, pris de l'eau dans mes mains et l'envoyai dans sa direction. Liz protégea son visage à l'aide de ses avant-bras avant de se mettre à rire à nouveau. Elle couru du mieux qu'elle le put dans ma direction et me coinça les bras avant d'essayer de me faire tomber dans l'eau. Je manquai de basculer en arrière mais réussis à me rattraper à temps.

– Tu veux vraiment me couler ? Espèce de monstre !

– À-l'eau ! À-l'eau ! Chantonnait-elle.

Je réussis à me défaire de son emprise, vu le peu de force qu'elle avait, et l'attrapai au niveau du bassin avant de la porter sur mon épaule.

– C'est pas juste ! S'exclama-t-elle en commençant à frapper mon dos de ses mains.

Je m'éloignai de l'eau et posai Liz sur le sol avant de m'asseoir face à elle. Elle remonta la tirette du manteau jusqu'à son menton et glissa ensuite ses mains dans les poches.

– Tu as faim ?

– Toute cette aventure m'a ouvert l'appétit.

– Dis celle qui a dormi tout le trajet, plaisantai-je.

Elle me tira la langue et enleva le sac que je lui avais confié plus tôt et qu'elle avait finalement mis à ses épaules. Elle me le tendit ensuite et je l'ouvris pour en sortir deux crèmes au chocolat et deux cuillères que j'avais volées dans la cafétéria de l'hôpital. Liz le remarqua, mais ne dit rien. Je savais qu'avec elle, mon secret était bien gardé.

– Si je n'étais pas en colère contre toi, je dirais que tu es adorable.

– Ne t'en fais pas, ça n'arrivera pas deux fois.

Je plongeai une des cuillères dans sa crème et lui tendis ensuite le pot. Liz l'attrapa de ses deux mains et le dévora comme si c'était la première fois qu'elle mangeait depuis des années.

– C'est charmant Liz. Une vraie dame.

– Essaie de manger de la nourriture d'hôpital pendant deux semaines, on verra qui sera charmant après.

Peut-être qu'elle n'avait finalement pas remarqué qu'en réalité, c'était effectivement de la nourriture de l'hôpital. Je commençai à mon tour mon repas peu consistant. Derrière nous, la fameuse grande roue de Brighton était à l'arrêt. Elle restait cependant impressionnante, j'avais oublié à quel point elle était immense. Liz aussi visiblement vu qu'elle n'arrêtait pas de la regarder derrière son épaule. Lorsqu'elle eu terminé, elle rangea le pot vide dans le sac et but une gorgée dans une des bouteilles d'eau avant de se laisser tomber sur le dos. Je fis pareil qu'elle et m'allongeai de tout mon long à ses côtés. Le ciel était parsemé d'étoiles qui brillaient comme des perles sur un fond noir.

– Je ne pensais pas que tu ferais ça.

– Apporter à manger ?

– Revenir. Je pensais que tu étais parti, qu'on ne se reverrait plus jamais.

– Tu l'as dit toi-même, j'en suis incapable.

– Je ne te comprends vraiment pas, soupira-t-elle.

Moi non plus je ne me comprenais pas. J'agissais sans réfléchir, cela semblait être devenu mon mode de fonctionnement depuis quelques temps. D'un coup, je me redressai. Elle fit pareil et me regarda d'un air intrigué.

– Je m'appelle Maxim Lancaster, mais ça tu le sais. J'ai vingt-cinq ans, j'habite à Londres depuis maintenant un an, je vois très rarement ma famille à part lors des fêtes et Theodore, mon chat qui était autrefois celui de mon ex, est un vrai con qui va et vient

quand il n'a pas à manger autre part. En gros, je pense qu'il se sert de moi.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- J'ai eu une copine quand j'étais adolescent et je l'ai gardée cinq ans, puis elle m'a quitté en ne me laissant que ce monstre poilu. Je suis bordélique, maladroit, je fais souvent des bêtises sans le vouloir. J'aime les super-héros, la vieille musique, prendre des bains et souvent, je m'endors dedans. Je suis tellement tête en l'air qu'un jour, je suis allé à mon job d'étudiant avec un pantalon de pyjama.
- Vraiment ? Demanda-t-elle en riant.
- Je suis allergique aux courgettes, quand j'en mange, je deviens tout boursoufflé et je peux te dire que ce n'est pas très beau à voir. J'ai déjà essayé de faire du sport mais j'ai cru un jour que je faisais une crise cardiaque alors que mon cœur n'arrivait juste pas à se remettre d'une course de quatre minutes.
- Pourquoi tu me dis tout ça ?
- Tu te souviens quand tu as dit que tu ne me connaissais pas ? Lui demandai-je en la regardant droit dans les yeux. Maintenant tu sais encore plus de choses sur moi que ma propre mère.

Liz sourit et baissa timidement les yeux.

- Tu sais bien que je suis sensible.
- Je le sais oui. Et ?
- Tu veux me faire pleurer c'est ça ?
- Quoi ? Mais...

Elle vint se blottir contre moi et enroula mon torse de ses bras. Alors que je pensais qu'elle venait sérieusement de se mettre à pleurer, je l'entendis rire. Je posai délicatement mes mains dans son dos avec, toute fois, la peur de lui faire mal. Je trouvais déjà qu'à la base Liz était une petite chose fragile mais après tout ça, j'avais peur de la casser rien qu'en la touchant. Son rire laissa place à un silence, mais elle ne se dégagea pas pour autant. Je n'entendais que sa respiration ainsi que les vagues, au loin. Elle resta ainsi un moment, sans bouger, puis s'écarta un peu en s'essuyant le visage du revers de sa main. Elle avait vraiment pleuré, au final.

- Ça fait du bien de ne plus être seule, murmura-t-elle.
- Tu n'as jamais été seule Liz.

Elle soupira et regarda au loin. Elle se mit à frissonner.

- Tu veux marcher un peu ? Proposai-je.

Liz hochait la tête. Elle se leva avec difficulté et je voyais bien que marcher la fatiguait. Je l'amenai donc à sa chaise roulante et la poussai le long des cabines. Je n'avais aucune idée de l'heure, je savais juste que la nuit était tombée depuis déjà un moment. Au loin, la lune éclairait une partie de la mer et la moitié du visage de Liz.

- Que s'est-il passé pendant cette semaine ?

Ma question n'eut d'abord aucune réponse. Liz ne bougeait pas, et je crus même un moment qu'elle s'était endormie. Elle se mit cependant à remuer sur sa chaise et tira sur son bonnet pour l'enfoncer un peu plus sur ses cheveux inexistantes. Je ne pouvais pas voir son visage, mais je l'imaginai crispé ou triste.

- Beaucoup de choses, souffla-t-elle.
- Comme ?
- Je t'avais dit que je savais ce qu'il m'était arrivé, tu te souviens ?

Bien sûr que je m'en souvenais. Je me souvenais de chaque mot, et de la façon dont ses traits s'étaient transformés de seconde en seconde à cause de la douleur.

- J'ai eu un traumatisme crânien. Selon les médecins, j'ai passé un mois dans le coma avec une hémorragie interne qui a empiré dès que j'ai quitté l'hôpital.
- C'est tout ce qu'ils ont dit ? Parce que désolé de casser l'ambiance mais ça, je le savais

déjà.

- La bague.

Liz tendit sa main de sorte à ce que je puisse la voir. Je ne l'avais pas remarqué jusqu'à présent, mais elle portait la bague que j'avais trouvée dans ses affaires.

- Elle était dans ma poche quand je suis arrivée la première fois.
- Et alors ?
- Si j'avais un fiancé, elle aurait été à mon doigt, non ?
- Logique.
- Et j'étais seule.
- Accident de voiture ?

Je venais soudainement de repenser à la nuit où Liz s'était réveillée en criant qu'elle avait fait un accident. Elle hocha lentement la tête.

- Accident de voiture.
- Tu t'en souviens ?
- J'ai juste l'impression d'avoir été plongée dans un horrible cauchemar. Et d'y être coincée encore maintenant.

Ne sachant pas quoi lui répondre, la suite de la balade fut beaucoup plus silencieuse. Liz devait être fatiguée, épuisée même, mais elle ne me demanda pas de faire demi-tour pour rentrer. Soudain, je la vis se redresser dans sa chaise. Elle pointa du doigt une petite maison au loin qui semblait abandonnée.

- C'est là ! S'exclama-t-elle.

Je la poussai jusqu'à la bâtisse, un petit bâtiment en bois peint en bleu. Sur le porche, il y avait une vieille balançoire rouillée ainsi que des pots de fleur fanées. Liz se leva et je l'aidai à monter les quelques marches qui se mirent à grincer sous nos pas. Elle poussa la porte blanche délavée avec le temps d'une main tremblante. Celle-ci s'ouvra sans montrer de résistance. Le visage enthousiaste de Liz se décomposa au fur et à mesure qu'elle regardait sa maison. L'intérieur était totalement vide et une odeur de brûlé laissait penser qu'elle avait pris feu. Liz regarda autour d'elle puis s'immobilisa devant ce qui devait être, autrefois, une cuisine. Elle prit ma main et la serra de toutes ses forces. Je ne savais pas quoi dire, encore moins quoi faire, alors je me contentai d'être à ses côtés pendant qu'elle observait son chez-elle qui n'existait maintenant plus. À mon tour, je contemplai les alentours. Il y avait une cheminée sur la gauche ainsi qu'une grosse tâche noire tout autour, l'odeur devait venir de là. Dans le fond du salon, des escaliers menaient à l'étage mais ne semblaient plus assez solides pour être gravis. La pièce était totalement vide, il n'y avait aucun meuble, juste des traces sur les murs dues à des toiles qui avaient du être enlevées.

- Il est temps de rentrer, souffla Liz.

Elle lâcha ma main et retourna à sa chaise sans même prendre le bras que je lui tendais. Je la poussai jusqu'à la voiture et l'aidai à monter avant de m'installer derrière le volant. Elle avait l'air triste, mais je n'avais pas envie que cette virée se termine sur une note négative. Je voulais qu'elle garde son sourire, qu'elle s'endorme paisiblement, heureuse.

- Au fait, dis-je avant de démarrer, j'adore ta nouvelle coiffure.
- Ferme-la, répondit-elle en esquissant un faible sourire.

Liz était le genre de fille qui avait besoin d'être entourée, mais qui refusait de l'admettre. Elle n'aimait pas être seule tout comme elle n'aimait pas qu'on la prenne pour une enfant. Pourtant, c'était comme ça que je la voyais depuis que je la connaissais. Une gosse. Une gosse encore trop innocente pour comprendre le monde qui l'entourait. Je démarrai la voiture. Il était temps de recoucher l'enfant dans son lit, à l'abri des souvenirs hantés perdus dans la nuit.



### 13.

Vendredi soir, un soir de fête où tous les employés se plaisaient à aller boire un verre pour honorer le dernier jour de travail. Un soir où les bars et cafés étaient remplis, un soir où on m'avait forcé à monter sur la scène d'un bar à karaoké. Je n'avais pas beaucoup dormi la nuit passée à cause de l'escapade à Brighton et j'étais, de fait, épuisé. Malheureusement pour moi, mes cernes n'avaient pas réussi à empêché mes nouveaux amis de me traîner contre mon gré dans cet endroit où je n'avais encore jamais mis les pieds. Je ne me souvenais plus très bien de comment j'avais terminé derrière ce micro, mais j'y étais. La moitié de mes collègues étaient plantés devant moi et m'encourageaient en applaudissant et en hurlant mon nom. J'avais l'impression d'être une rock star devant une foule de fans hystériques. Darren était devant, accompagné de Scott. Grace sirotait son verre de coca avec une autre employée dont je ne me souvenais pas du prénom. Qu'est-ce que je faisais là ? Je ne savais pas chanter, pas même faire semblant. La chanson se lança. Je ne me souvenais pas d'en avoir demandé une. C'était *Hey Jude*.

– Allez Max !

Je n'arrivai même pas à reconnaître la voix qui venait de m'encourager. Devant moi, sur un petit écran, les paroles de la chanson commencèrent à défiler et moi je restais là, planté comme un abruti, ne sachant pas quoi faire. Je pris le micro entre mes mains et levai les yeux vers mon public. J'ouvris la bouche et des mots qui me parurent dénués de sens en sortirent. Pourquoi cette chanson ? Ma voix tremblait, mais personne ne semblait s'en apercevoir. Ils souriaient tous comme des idiots, prêts à rire. Alors que j'allais abandonner, une voix se joignit à la mienne sur le deuxième couplet. Darren chantait, à genoux sur une table, ses bras levés en l'air. Scott le suivit, puis un autre type, et encore un.

– *Hey Jude, don't be afraid*  
*You were made to go out and get her*  
*The minute you let her under your skin*  
*Then you begin to make it better !*

Je nous revoyais Liz et moi, assis dans la voiture en train de crier les nah nah nah sur le chemin de l'hôpital, la musique à fond. Ce devait être à cause d'elle que j'avais choisi cette chanson sans même m'en rendre compte vu mon état pitoyable. Devant moi, toute la salle s'était levée pour chanter en chœur et leurs voix recouvraient la mienne, pour mon plus grand soulagement. Des vingtaines de bras étaient levés et bougeaient de gauche à droite alors que les nah nah nah répétitifs remplissaient la salle. Quand enfin on me laissa descendre, Grace s'approcha de moi en me tendant une bière. Je la pris et en bus longue une gorgée. Je mourrais de soif, chanter m'avait totalement asséché la gorge.

– Tu aimes les Beatles ? Me cria-t-elle par dessus la musique.  
– Comme tout le monde, non ?

Une main vint me frapper violemment le dos et je manquai de renverser mon verre sur Grace. Scott apparut en face de moi avec un verre d'une boisson différente dans chaque main.

– T'as enflammé la scène mec, je vais t'appeler McCartney pour le restant de tes jours !  
– Est-ce que ça veut dire que je dois t'appeler Britney ?  
– Ferme-la, grommela-t-il, visiblement honteux de s'être vu imposé la chanson qu'il avait du chanter plus tôt dans la soirée.

Nous nous installâmes tous les quatre à une table pour écouter les talents suivants. Je n'avais pas l'habitude de ce genre de sortie, c'était ma première fois. Visiblement, ce bar à karaoké était le préféré de mes employés vu le nombre de verres gratuits que nous offraient le barman. D'ailleurs, à part Grace, l'alcool s'était emparé de nous tous ce soir.

– Les gars, dit Scott en se penchant sur la table. Vous croyez que j'ai mes chances ?  
Il pointa du doigt une fille à la table d'à côté. Blonde, mince, lèvres pulpeuses, aucune chance.

- Bien sûr que t'as ta chance ! Répondis-je.
- File jeune poulain, rajouta Darren.

Scott se leva de sa chaise en la faisant tomber au passage et se dirigea vers la table d'à côté. Il marchait à peine droit et manqua même de tomber avant d'arriver à la table suivante qui n'était qu'à quelques mètres. Darren se tourna ensuite vers moi et posa une main sur mon épaule.

- Et quoi, tu héberges toujours ta petite protégée ?

Décidément, même quand j'essayais de me changer les idées, Liz était toujours là d'une manière où d'une autre. Je ne pouvais pas lui parler de l'hôpital, lâcher qu'elle avait déjà subi deux opérations en une semaine suffirait à plomber définitivement l'ambiance.

- Pas pour le moment, elle teste d'autres chambres, plaisantai-je.

Même si ce que je venais de dire n'avait rien de vraiment drôle, Darren éclata de rire.

- Attention, qu'elle ne revienne pas avec un ventre aussi rond que la mienne !
- T'en fais pas, si ça arrive je l'envoie chez toi.

Il secoua négativement la tête et posa son index sur ma bouche puis regarda Grace du coin de l'œil. Celle-ci était silencieuse, comme à son habitude.

- Tu vas lui faire peur, murmura Darren en continuant de remuer son doigt sur mes lèvres.

Une part de moi se sentait mal à l'aise de cette proximité avec Darren, mais une autre s'en fichait totalement. À côté de nous, Scott venait de se prendre un râteau par la blonde qui versa son verre sur la chemise du pauvre garçon avant de partir en riant avec ses amies. Darren éclata à nouveau de rire et se leva pour aller le prendre dans ses bras, nous laissant seuls Grace et moi. Celle-ci vint s'asseoir à côté de moi.

- Elle n'est plus chez toi ? Demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

Plutôt que d'entrer dans les détails, je me contentai de hausser les épaules. Elle porta la paille de son verre jusqu'à ses lèvres et je bus une nouvelle gorgée de ma bière.

- Tu penses que tu réussiras à rentrer chez toi ?
- Ne t'en fais pas, balbutiai-je, je suis un super-héros.

Sur le coup, je ne me rendais pas à quel point ce que je racontais n'avait aucun sens.

- Du genre à mettre ses sous-vêtements par dessus son pantalon ?
- Du genre à sauver les vieilles dames.

Je bus encore une gorgée. À force de boire, le goût de la bière finit presque par me dégoûter. Je repoussai mon verre plus loin avant de m'affaler sur ma chaise.

- Écoute, dit-elle en posant sa main aux doigts soigneusement vernis sur la mienne.

Je tendis l'oreille. Sur la scène, un type chantait une chanson d'un groupe grunge connu, mais dont je n'arrivais pas à me souvenir du nom. Je ne savais pas si c'était ça que je devais écouter ou les techniques de drague foireuses derrière nous de Scott qui avait fini par s'entraîner sur Darren. Lorsqu'il se pencha pour l'embrasser, le futur papa s'écarta et Scott manqua de tomber à terre. J'éclatai de rire à mon tour. Ils revinrent tous les deux et Darren passa un bras autour de mes épaules, un autre autour de celles de Grace.

- Les gars, j'ai une annonce à faire. Ou plutôt un message à faire passer. Je voudrais juste vous dire que vous me faites bien marrer. Et que je vous aime.

Scott poussa un cri de joie. Je me penchai discrètement vers Grace.

- Il est souvent comment ça ? Murmurai-je.
- Quand il boit, oui, me répondit-elle en riant.

Je regardai à nouveau Darren. Même si je m'éclatais, même si j'adorais cette ambiance festive des ruelles cachées de Londres, une part de moi continuais à se sentir coupable. Bon sang, Liz commençait à devenir vraiment trop envahissante. Je n'arrivais même plus à sortir sans penser à elle, seule, dans sa chambre, sûrement en train de manger du bout des lèvres ces plateaux repas qui n'avaient pas l'air aussi bon que mes petits plats. Il fallait que je la sorte de ma tête une bonne fois pour toute. Je tentai de me concentrer sur Scott, Darren et Grace. J'avais

besoin de faire le vide, de penser à moi pour une fois. J'avais réussi jusqu'à présent, je ne m'étais pas encore tracassé de l'état de « ma protégée » jusqu'à ce que Darren ne fasse sa déclaration au groupe. Je me sentais tout d'un coup fatigué, j'avais envie de rentrer. Au même moment, Darren se leva, une main contre sa tempe, et nous fit un signe de la main.

– Je rentre moi, lâcha-t-il, faites pas de bêtises. Parce que moi ce soir, j'en ferai plein !

Il partit dans un nouvel éclat de rire. Lorsque je me retournai vers Scott pour voir si lui aussi comptais s'en aller, je me rendis compte qu'il avait disparu. Je le repérai quelques mètres plus loin, avec une autre blonde qui, cette fois, semblait plus sensible à ses charmes que la dernière. La fatigue commençait de plus en plus à s'emparer de moi, et ma tête supportait de moins en moins le vacarme crée par les cris et la musique.

– Je devrais rentrer aussi, dis-je à Grace.

– Tu ne vas pas conduire dans cet état, soupira-t-elle.

– Je gère, je te dis.

Je marchai jusqu'à la sortie, mais Grace me suivait à la trace. En arrivant à ma voiture, quand j'ouvris la portière pour m'asseoir à la place du conducteur, elle me poussa et s'installa derrière le volant. Je la regardai sans comprendre.

– Va à côté.

En général, je n'aimais pas qu'on conduise ma voiture. Ni même qu'on me donne des ordres d'ailleurs, mais j'obéis sans trop réfléchir. Je contournai mon véhicule, pris place sur le siège passager et écoutai le moteur démarrer sans pouvoir sentir la clé entre mes doigts.

– Où habites-tu ?

– Je te guide. Sauf si je m'endors, là tu te débrouilles.

Je ne m'endormis heureusement pas. Je guidai Grace jusqu'à mon appartement, et elle semblait ravie de pouvoir conduire. Ses fins doigts entouraient le volant en cuir et ses grands yeux verts fixaient la route sans jamais s'en détacher. Je profitai d'une longue rue sans tournant pour regarder le paysage défiler et tenter de ne pas vomir sur mon siège. J'avais besoin d'air. J'ouvris la fenêtre et pris une grande inspiration pendant qu'à côté, Grace se moquait silencieusement de moi. Elle s'arrêta près du trottoir, devant la porte d'entrée. Pendant un instant, elle resta les mains sur le volant, comme si elle hésitait entre sortir ou rester à l'intérieur. Pendant des secondes qui me parurent interminables, Grace me fixa avec un faible sourire aux lèvres. Je ne savais pas ce que j'étais censé faire, alors je sortis. Elle finit par faire pareil et fit le tour de la voiture pour me rejoindre. Le vent était froid, et le sol recouvert de verglas.

– Monsieur, dit-elle en me tendant son bras pour que je m'y appuie.

– Ce n'est pas censé être l'homme qui doit être galant avec la femme ?

– Dans ce cas-ci, c'est toi le sexe faible.

– Hey ! M'exclamai-je, vexé par sa remarque.

Je pris finalement son bras. J'avais l'impression d'être une vieille personne qu'on emmenait au home, trop âgée pour pouvoir marcher seule. Le vent, ajouté à la fatigue, me faisait frissonner. Nous arrivâmes devant la porte d'entrée de mon immeuble et Grace me lâcha.

– Et maintenant ? Demandai-je. Tu comptes voler ma voiture pour rentrer ?

– Ça dépend.

Elle secoua mes clés devant mon nez et, juste quand je voulus les prendre, leva le bras.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Ce que tu me proposes, souffla-t-elle.

– À boire ? À manger ?

– Un endroit où dormir, peut-être.

Les lampadaires faisaient briller ses yeux qui me fixaient intensément. Je me sentais soudainement mal à l'aise, je ne savais pas quoi répondre à cette jeune femme, debout devant mon appartement, attendant que je lui ouvre la porte de mon appartement. Et de mon lit,

certainement. Un homme normal aurait foncé sur l'occasion. D'ailleurs, l'homme normal qui était en moi me criait que j'étais un crétin d'oser hésiter. Cependant, quelque chose me bloquait. Ce n'était pas Grace, elle avait tout pour plaire. C'était moi. Mais quoi chez moi ? Aucune idée. Voyant que je n'arrivais pas à me décider, Grace prit la paume de ma main et y déposa mes clés. Elle referma ensuite mes doigts dessus et poussa un soupir.

- Ce n'est pas grave. Prend bien soin d'elle.
- De qui ça ?
- Liz.

Sa réflexion me fit l'effet d'un choc qui suffit à éliminer tous les effets de l'alcool instantanément. Je m'appuyai contre le mur du bâtiment et plongeai mes mains dans les poches de mon manteau. Grace, quant-à elle, fixait le sol en remuant la neige du bout de sa chaussure. Elle finit par esquiver un faible sourire avant de lever les yeux au ciel.

- Désolé, ça ne me regarde pas, se rattrapa-t-elle.
- Je ne suis pas amoureux de Liz, dis-je, comme pour clarifier une chose qui n'avait même pas été dite.

Et ça ne risquait pas d'arriver. Je l'appréciais comme on s'attache à un petit enfant, c'était tout. Mes paroles semblèrent rassurer Grace qui se rapprocha de moi en se balançant d'un pied sur l'autre. Après la perte de sa mère, elle avait besoin de réconfort, et visiblement c'était chez moi qu'elle venait le chercher. Je n'avais jamais été du genre affectueux, j'étais trop maladroit avec les femmes et j'avais toujours tout fait de travers, ce qui avait d'ailleurs causé ma dernière rupture. Même si je comprenais très rarement le langage des femmes, j'avais bien saisi ce que voulait Grace. Elle voulait que je la prenne dans mes bras, elle voulait un endroit réconfortant où elle pourrait se laisser aller. Je ne m'en sentais cependant pas capable. Elle venait de lever les yeux vers moi d'un air intrigué quand mon portable se mit à sonner dans la poche de mon jean. Grace recula instantanément et je sortis l'appareil sans prendre la peine de regarder l'écran avant de le porter à mon oreille.

- Allô ?
- T'es occupé ?

La voix de Liz était cassée. Une semaine plus tôt, elle avait retrouvé son portable en fouillant dans son sac. Quand je n'étais pas là, elle jouait avec et s'amusait à lire et relire sa liste de contacts en imaginant une vie à chacun des différents prénoms. Cependant, elle n'avait jamais appelé personne. Pas même moi. J'avais rentré mon numéro dans le cellulaire au cas où elle aurait besoin de quelque chose et visiblement, c'était le cas ce soir. Elle avait besoin de moi. Je vis le visage de Grace s'assombrir et me sentis immédiatement coupable.

- Tu sais quelle heure il est ? M'énervai-je.
- Je sais, répondit sa petite voix de l'autre côté du combiné.

Après un long silence, je raccrochai. J'aurais pu rentrer avec Grace, mais je savais que je m'en voudrais le lendemain. Je pourrais laisser toute seule, lui dire d'attendre demain, et pourtant je ne m'en sentais pas capable. Je n'arrivais vraiment à rien ce soir. Grace avait les bras croisés contre sa poitrine, sauf qu'elle n'avait pas l'air en colère. Plutôt déçue. Je rangeai mon portable là où il se trouvait et m'approchai d'elle qui, instinctivement, recula d'un pas.

- Désolé, vraiment.
- Ce n'est rien, répondit-elle en souriant à nouveau de manière forcée.
- Je dois y aller.
- Alors vas-y.

Je retournai seul vers ma voiture et pris place derrière le volant. Grace attendit que je parte, elle n'avait pas décroisé ses bras. Elle souriait toujours et me fit un signe discret de la main. J'espérais pour elle qu'elle n'allait pas rester dehors plus longtemps. Même si je l'avais indirectement repoussée, je n'avais pas non plus envie qu'elle tombe malade par ma faute. C'était le ton de la voix de Liz qui me poussait à aller la voir, pas elle. Peut-être que c'était

grave, peut-être qu'elle était sur le point de dire ses derniers mots et que j'étais celui chargé d'écrire son testament. J'aurais voulu l'expliquer à Grace, mais je ne savais pas combien de temps j'avais devant moi.

Le personnel de l'hôpital était devenu vraiment sympa avec moi. Peut-être était-ce parce que je leur faisais pitié, à venir voir une patiente tous les jours alors que je n'étais même pas un de ses proches. Ils me laissaient maintenant rentrer quand je le voulais, en journée comme pendant la nuit. Ils me saluaient, me demandaient comment s'était passée ma journée, m'offraient même à boire. Un infirmier m'avait un jour demandé quand Liz et moi allions nous marier. Il avait du voir sa bague. La chambre de Liz était plongée dans le noir. Elle était là, sur son lit, ses bras entourant ses jambes ramenées contre sa poitrine. Je ne pouvais pas la voir distinctement, mais je reconnaissais sa silhouette.

– Liz ? Tout va bien ? Demandai-je en m'approchant.

J'allai m'asseoir au bord du lit, à côté d'elle. Lorsque mes yeux réussirent à s'habituer à la pénombre, je pus voir sur son visage quelques larmes dégouliner le long de ses joues. En guise de réponse, elle se contenta de hausser les épaules. Elle tourna à peine la tête, ne me regarda pas, mais dé-serra ses poings. Sa respiration était bruyante, presque autant que lorsqu'elle s'était réveillée en pleine nuit chez moi.

– J'ai fait un cauchemar, murmura-t-elle.

– Et tu m'appelles pour ça ?

Elle mordit sa lèvre à sang pour s'empêcher de pleurer à nouveau et enfouit son visage dans ses genoux. J'avais fini par connaître Liz, je savais qu'elle était sensible à certaines choses, dont ses cauchemars qui étaient souvent des souvenirs de son accident. J'avais fini par apprendre à la connaître, et je savais à présent quoi faire dans ces moments-là.

– Tu aurais pu demander qu'un infirmier t'amène un ours en peluche.

– Je te déteste, grommela-t-elle en relevant légèrement la tête.

– Viens par là.

Je tendis un bras dans sa direction et elle vint se blottir contre moi, s'agrippant à mon manteau comme à un dernier espoir. Ses jambes étaient dénudées, et elle ne portait pas son bonnet. Il n'y avait que de très courts cheveux pour recouvrir le haut de son crâne rempli de cicatrices et de désinfectant. Étrangement, je ne me sentais plus aussi fatigué. Ce devait être la route qui m'avait éveillé, ou la peur de la retrouver gisant sans vie sur ce lit aux draps défaits.

## 14.

Liz avait cessé de pleurer, mais son visage était devenu rouge et tout bouffi. Sa tête était toujours appuyée contre mon torse, et le rythme de sa respiration était plus calme qu'à mon arrivée. Moi qui n'appréciais que rarement le contact humain, la tenir ainsi dans mes bras ne me dérangeait pas. Au contraire, j'avais l'impression d'être utile pour une fois, de pouvoir aider quelqu'un qui avait besoin de moi, en particulier. Je me sentais presque... important.

– Alors, tu m'expliques ? Finis-je par demander.

Elle sembla hésiter. Son regard dévia vers la fenêtre. Il faisait nuit, et il est impossible de voir à travers. Même les lampadaires éclairant le parking n'étaient pas visibles à cette hauteur.

– Tous les jours c'est la même chose. Je vois les proches des autres patients venir, ils se et ils se prennent tous dans les bras. Tout le monde à des gens sur qui compter, tout le monde à une famille.

– Toi aussi tu as une famille Liz.

– Alors dis-moi où est-ce qu'elle se trouve ! S'exclama-t-elle en s'écartant de moi.

– Je n'en sais rien.

– J'en ai marre d'être toute seule.

Elle marqua un silence pendant un court instant puis finit par se redresser avant de s'asseoir contre son oreiller. Liz avait raison, elle était pour le moment. Je ne savais pas où se trouvait sa famille, ni même si elle en avait une d'ailleurs. La voir dans cet état me faisait mal au cœur. Ses Personne ne devrait se sentir aussi seul, surtout pas Liz. Elle ne le méritait pas. Ses doigts se mirent à avec le pan de la couverture et je remarquai qu'elle avait verni ses ongles en violet.

– Je veux rentrer, souffla-t-elle d'une voix à peine audible.

– À l'appartement ?

– Chez moi.

Je ne savais pas expliquer pourquoi, mais sa réponse me laissa un léger pincement au cœur. Liz ne pouvait pas être heureuse tant qu'elle était loin de tout ce qui lui était familier. Le problème était qu'elle ne savait pas d'où elle venait, elle ne connaissait plus personne à part moi et que toutes les attaches qui rendaient autrefois sa vie plus ou moins stables avaient brisées lors de son accident.

– Tu sais, j'ai abandonné une fille super pour venir te voir, lui dis-je dans l'espoir dans la faire au moins sourire. Tu m'es presque redevable pour ça.

– Justement.

– Quoi justement ?

– Tu ne devrais plus venir. Tu devrais profiter de ta vie, et ne plus t'embêter avec une pauvre amnésique trouvée dans la rue comme un vulgaire chien abandonné.

– Les chiens ne méritent pas d'être abandonnés.

– Max, je suis sérieuse.

– Moi aussi.

– Max...

Sa façon de dire mon prénom dans un énième soupir m'exaspérait. Elle parlait comme si elle était sur le point de me faire ses adieux, et qu'elle voulait avoir la conscience tranquille avant de fuguer à nouveau. Liz baissa les yeux, et aucun son ne franchit le seuil de ses lèvres.

– Tu dis ça parce que tu es sous le choc. Ou parce que tu as mal digéré quelque chose peut-être, je n'en sais rien. Liz, arrête de dire toutes ces choses sans aucun sens.

– Pourquoi tu t'accroches comme ça à moi ?

Encore une question qui me prenait totalement au dépourvu, c'était déjà la deuxième fois en à peine quelques minutes. Pourtant, je ne mis pas longtemps avant de répondre. Ou plutôt, les mots ni mirent pas longtemps avant de sortir de ma bouche sans que je ne m'en rende compte.

– Parce que je ne veux pas que tu me laisses.

Je vis un sourire éclairer son visage. Je m'assis en tailleur face à elle, ce qui la fit relever la tête. Ses grands yeux bleus étaient devenus brillants à cause de toutes ces larmes qui avaient humidifiées ses joues rouges. Son nez aussi avait prit une couleur de cerise écrasée, ce qui donnait l'impression qu'elle était enrhumée. Visiblement, croiser mon regard l'amusa car elle se mit à rire nerveusement.

- Liz, tu es mon petit chiot, c'est moi qui t'ai recueilli. Je ne veux pas que tu sois seule tant que tu n'as pas trouvé d'endroit fixe ou vivre. Et aussi tant que tu ne t'es pas retrouvée toi-même.
- Et si je ne me retrouve jamais ?
- Tu te reconstruiras. Et je t'aiderai.
- Qu'est-ce que tu as en ce moment ? Tu deviens vraiment gentil, limite guimauve, t'es tombé amoureux ou quoi ?
- Mais arrêtez avec ça, vous vous êtes tous passés le mot ? C'est bon, je vais devenir imbuvable. Je vais attendre que tu t'endormes et je t'étoufferai dans ton sommeil avec un coussin qui ne sera même pas le tien, mais celui du gars dans la chambre d'en face. Celui avec une maladie de la peau très contagieuse.
- Tu es taré, dit-elle en souriant.

Je souris fièrement et allai m'installer à coté d'elle en me dandinant de gauche à droite pour qu'elle me laisse de la place. De ce point de vue, je me rendis compte qu'il n'y avait vraiment rien à faire dans cette chambre. Elle était vide, si on ne regardait toutes ses affaires éparpillées un peu partout sur le sol. Je ne mis cependant pas longtemps à remarquer la présence de son portable sur la table de nuit. Je le pris d'un geste furtif et vis du coin de l'œil Liz froncer les sourcils en me voyant déverrouiller l'appareil. J'ouvris la galerie de photos.

- Tu n'oserais pas.
- Oh que si, je vais oser.

Enfin, j'allais découvrir un bout de sa vie. La dernière photo était une d'elle et moi que j'avais prise le jour où elle avait retrouvé son portable. Cette photo était vraiment horrible, on grimaçait tous les deux. Et pourtant, Liz l'avait gardée. Je remontai vers les plus anciennes et découvris une Liz aux cheveux longs beaucoup plus clairs que ceux qu'elle avait maintenant. Sur plusieurs photos, elle posait avec d'autres filles et, souvent, un homme apparaissait à ses côtés. Il avait l'air riche, riche et hautain.

- Tu te souviens de lui ?
- Toujours pas.

Je remontai encore. Sur une photo, elle faisait du jet ski, sur une autre elle était dans l'eau avec un dauphin. Presque toutes les photos étaient complètement délirantes.

- Décidément, tu as une vie bien remplie.
- Avais.
- Je suis sûr que je suis plus amusant que ce type.
- Qu'est-ce que tu en sais ? Tu es jaloux ?

J'éclatai de rire.

- Moi, jaloux de lui ? C'est lui qui devrait être jaloux de moi.

Liz secoua négativement la tête puis reprit son portable de mes mains. Pendant quelques minutes, ni elle ni moi ne parla. Le silence s'installa dans ma chambre et je pouvais entendre sa respiration qui avait finit par se calmer. Au final, ce dont avait besoin Liz, c'était juste quelqu'un à qui parler. Quelqu'un sur qui se défouler, et qui l'aiderait à penser à autre chose. Sans prévenir, Liz se releva et s'assit sur le bord de son lit. Elle glissa ses petits pieds nus dans une paire de pantoufles, quitta son lit puis s'étira. Sa robe de chambre retomba jusque sous ses genoux. Je la regardai sans comprendre.

- On va faire un tour ? Me demanda-t-elle en se tournant vers moi.
- Dans l'hôpital ?

Elle hocha vivement la tête et me tendit ses deux mains pour que je me lève à mon tour. Je les pris, tirai, et manquai de la faire tomber sur moi. J'oubliais parfois à quel point la force de Liz était précaire, comparée à la mienne. Je finis debout sans son aide, face à elle, dans une pièce toujours plongée dans le noir. Liz semblait tout d'un coup sur-excitée.

– Tu devrais te reposer.

Elle secoua négativement la tête et m'entraîna en dehors de la chambre.

– Ne fais pas trop de bruit, murmura-t-elle.

Je hochai la tête. Le couloir dans lequel elle m'emmena était éclairé par de faibles lumières tous les trois mètres environ, certainement pour que les infirmiers et médecins de nuit qui passaient puissent y voir quelque chose. Liz se glissait silencieusement dans la pénombre en évitant les lampes et en se plaquant contre les murs à chaque fois que des bruits de pas se faisaient entendre. Lorsque que je la suivais de trop loin, elle me faisait un signe de la main pour que je la rejoigne et je devais trotter, à moitié accroupi, ce qui me donnait vraiment l'air d'un abruti. Cette fille était vraiment capable de me faire faire n'importe quoi.

– Tu es dingue, murmurai-je.

– Ne fais pas de bruit je t'ai dit.

Elle s'accroupit encore plus, je fis pareil. Je ne savais pas où elle m'emmenait, mais je commençais à sentir mon cœur palpiter dans ma poitrine. Ce devait être l'adrénaline, la peur qu'on nous surprenne. J'avais l'impression d'avoir à nouveau seize ans. À chaque fois que nous passions devant une chambre, Liz vérifiait si le patient était endormi, puis passait en silence en faisant de grandes enjambées. Elle s'arrêta devant le second couloir et se cacha derrière une plante, me faisant ensuite de grands signes.

– Planque toi ! Me souffla-t-elle.

Ce que je fis. Je me glissai derrière elle et observai. La porte d'un ascenseur s'ouvrit, illuminant le couloir d'une lumière bien plus importante que les petites accrochées aux murs. L'homme qui en sortit devait être un médecin. Il feuilletait un dossier sans même regarder où il allait. Il devait connaître ces couloirs sur le bout des doigts. Lorsqu'il disparut de notre champ de vision, Liz se leva.

– Dépêche toi.

Elle trotta jusqu'à l'ascenseur et entra dedans. Je me glissai à l'intérieur juste à temps. Encore un peu et les portes se refermaient sur mon bras.

– Bien joué partenaire, me dit-elle en me tendant sa main pour que je frappe dedans.

– Et on va où comme ça ?

– Tu verras.

Liz appuya sur un bouton et l'ascenseur démarra dans un grondement. Pendant la montée, ni elle ni moi ne prononçâmes un mot. Elle semblait calme comparée à moi, comme si elle avait l'habitude de faire ça. Quelques mèches de ses cheveux, qui n'avaient pas mis longtemps à repousser, retombaient déjà devant ses yeux. Après quelques secondes, l'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent, laissant entrer dans la cabine une bouffée d'air froid et quelques flocons de neige. Il faisait encore trop noir pour que je puisse voir où nous étions.

– Suis-moi.

Liz sortit de l'élévateur et je la suivis en regardant tout autour de moi, attendant que mes yeux s'habituent à la pénombre. Elle fit quelques pas puis s'appuya sur une barre en fer. Lorsque je me plaçai à côté d'elle, je découvris devant moi les rues de Londres illuminées par les lampadaires et les phares des voitures. Nous étions donc sur le toit.

– Tu m'as fait une surprise la nuit dernière, j'ai eu envie de t'en faire une aussi.

– C'est pas mal, répondis-je en faisant semblant de ne pas être intéressé.

Je n'avais jamais vu Londres sous un autre angle que par la fenêtre de mon appartement. La neige était bien plus abondante à cette époque de l'année, et plusieurs flocons étaient venus se poser sur la joue de Liz avant de fondre immédiatement. Elle avait l'air fascinée, pourtant je



devinais qu'elle était déjà venue ici pas mal de fois. Elle souriait, comme si elle découvrait l'extérieur pour la première fois.

- Je me demande si j'avais un chien, lâcha-t-elle.
- Tu aimes les chiens ?
- Je crois, oui. Parfois, je me surprends à m'imaginer en promener un.
- Puis il se roule dans une flaque de boue et tu finis avec des traces de pattes et une odeur de chien mouillé partout chez toi. Je préfère les chats.
- Les chiens sont plus affectueux.
- Les chats aussi je te signale, ils sont très câlins.
- Theodore aussi ?
- Non, mais Theodore est un chat démoniaque.

Elle se tourna vers moi et s'appuya contre la barre en fer.

- Je me réjouis de le revoir celui-la.
- Merci, ça fait plaisir.
- Toi je te vois tous les jours, abruti.

Liz me fit une petite tape sur l'épaule et je fis semblant d'avoir mal, mais elle se contenta de rire en levant les yeux au ciel. Nous nous tournâmes à nouveau vers l'horizon. Au-dessus de nos tête, il était impossible de voir les étoiles à cause de la neige.

- Tu sais, ça me touche énormément que tu viennes me voir si souvent.
- Je n'avais rien d'autre à faire de toute façon.
- Arrête de faire comme si tu t'en fichais, je te manquais n'est-ce pas ?

Un peu.

- Pas du tout.

Un grand sourire étira les lèvres de Liz qui leva le menton, laissant de nouveaux flocons venir s'écraser sur son visage. Elle en ramassa même plusieurs sur sa langue. Alors qu'elle faisait l'enfant comme à son habitude, je ne pouvais m'empêcher de la regarder. J'étais partagé entre l'envie de glisser de la neige dans sa nuque, ou de faire comme elle et me perdre moi aussi dans l'innocence de l'enfance. Je ne fis finalement rien, et Liz reprit son sérieux.

- Tu disais tout-à-l'heure que tu as abandonné une fille super pour moi. Rencard ?

Je n'avais vraiment pas envie de parler de ce qu'il s'était passé avec Grace. Du moins, pas maintenant. Même si l'air frais soulageait mon mal de crâne, les souvenirs de cette soirée ressemblaient plus dans ma tête à un énorme bordel plutôt qu'à une histoire censée.

- C'était pour rire, mentis-je.

Ce n'était pas vraiment un mensonge, je n'avais pas prévu cette tournure de soirée et je ne la considérais donc pas comme étant un rencard. Liz se contenta de hausser les épaules sans chercher plus loin, ce qui m'étonnait venant d'elle. Avec la fatigue et le froid, je ne sentais presque plus mes jambes. Je frissonnais, j'avais un début de gueule de bois, et j'avais très envie d'une aspirine et de mes couvertures. En me voyant peiner à garder les yeux ouverts, Liz recula en silence et me fit signe de la suivre. Nous quittâmes le toit, marchâmes le long des couloirs vides puis regagnâmes sa chambre. Je me laissai tomber sur son lit et elle s'assit sur le bord. Mon avant-bras recouvrait mes yeux, je ne pouvais donc pas voir qu'elle m'observait.

- Ce n'était pas pour rire, n'est-ce pas ?
- De quoi tu parles ? Demandai-je en gémissant un peu.
- Ton rencard.
- Mêle-toi de ce qui te regarde Liz.
- Je m'en fais pour toi.
- Pourquoi, j'ai l'air bizarre ?
- Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Pourquoi tenait-elle tant à le savoir ? Je ne bougeai pas, j'étais bien sur ce matelas un peu dur, la tête plongée dans un oreiller qui avait l'odeur de Liz. Je me sentais prêt à tomber dans les

bras de Morphée à tout moment. Sauf qu'il fallait que je réponde à ses fichues questions.

- Je ne suis pas prêt, c'est tout.
- Ça fait des années que tu es seul Max.
- Une de plus ne me fera pas de mal. Et puis, t'es là toi. Je ne suis pas si seul que ça.
- Pas pour toujours.

Je m'en fiche. Laisse-moi tranquille avec ça. Je n'ai pas envie d'en parler. Voilà tout ce que je pensais lui avoir dit, sauf qu'aucun de ces mots n'avait franchi le seuil de mes lèvres. À la place, je m'étais lâchement endormi.

## 15.

Je m'étais réveillé tôt, le soleil était seulement en train de se lever et n'éclairait pas encore la chambre. Liz était toujours endormie dans un fauteuil à côté du lit, roulée en boule. Je l'avais glissée dans ses couvertures en essayant de ne pas la réveiller, puis j'étais parti sur la pointe des pieds. J'avais ensuite roulé jusque chez moi sans mettre la radio, profitant du calme de ce matin. C'était comme si la ville entière était encore endormie. J'avais mal au crâne et, à peine rentré, je m'étais affalé sur mon propre lit, bien plus confortable que celui de l'hôpital. J'avais vite fini par me rendormir.

Je me réveillai une seconde fois vers midi. Mon mal de crâne avait enfin disparu. La lumière filtrait entre les rideaux que je n'avais pas fermés et éclairait la pièce, m'obligeant à plisser les yeux avant que je ne sois enfin totalement réveillé. Après avoir pris une bonne douche bien revigorante, je quittai mon appartement pour aller chercher à manger. Je m'arrêtai à la boulangerie, pris un croissant et un café, et les dégustai en chemin. Dans les rues, les magasins commençaient à sortir leurs décorations de Noël. Un Père Noël devant la bijouterie, un bonhomme de neige devant le fast-food, un sapin décoré de cannes à sucre en plein milieu de la grand place, tout pour être sûr que personne n'oublie cette fête. Je ne savais même pas si j'allais célébrer Noël cette année, après tout je me voyais mal m'offrir un cadeau à moi-même. Ou pire encore, à Theodore, si il décidait d'à nouveau pointer le bout de son nez. Peut-être que j'allais en profiter pour passer voir ma mère, même si cette idée me paraissait trop improbable. En attendant, j'allais devoir me taper les pubs de cadeaux pour enfants riches et les pauvres types déguisés en Pères Noël qui sonnaient leur cloche à tous les coins de rue pendant encore au moins une semaine. Je me dirigeais vers une poubelle afin de jeter mon gobelet vide en carton quand une voix dans mon dos me fit sursauter.

– Une pièce m'sieur ?

L'homme qui se tenait derrière moi, un gobelet en plastique similaire au mien à la main, avait beau porter un costume de Père Noël, je doutais qu'il ait été employé par la ville pour animer les rues. Sa fausse barbe ne m'avait pas l'air si fausse que ça, et elle était brune. Puisqu'il m'était moralement impossible de remballer un pauvre gars à la rue à une semaine de Noël, je fouillai donc dans la poche de mon jean après un peu de monnaie et déposai les quelques pièces qu'il me restait dans son verre. L'homme me sourit.

– Je vous souhaite un bon réveillon, dit-il en s'éloignant vers quelqu'un d'autre.

Je me sentais tout d'un coup d'humeur charitable, et ma bonne action me donnait envie d'en faire d'autres. Je pris mon portable, composai le numéro de ma mère et attendis. Cela faisait des mois que je ne l'avais plus appelée, je craignais qu'elle ne se mette à me hurler dessus dans le combiné comme si j'étais encore un enfant qui avait fait une bêtise.

– Allô ? Entendis-je directement, comme si elle avait déjà son téléphone en main, ce qui ne m'étonnerait même pas. Comment vas-tu ? Cela fait un moment déjà que je n'ai plus eu de nouvelle de toi !

Bon, j'avais peut-être poussé l'élan de charité un peu trop loin.

– Bonjour maman, je vais bien et toi ?

– Je suis en pleine préparation du repas de Noël, tu ne m'as d'ailleurs toujours pas dit si tu venais. J'espère que tu pourras cette année, cela ferait tellement plaisir à Jonathan.

Je me retins de lui rire au nez. Jonathan était son compagnon depuis la mort de mon père. Cela faisait cinq ans qu'ils étaient ensemble, cinq ans déjà que je n'arrivais pas à supporter cet homme. Peut-être qu'une part de moi lui en voulait encore d'avoir pris la place de mon père dans la famille. Ou peut-être était-ce simplement parce que Jonathan était un crétin.

– Je viendrai. Peut-être.

Pourquoi pas ?

– Et si je viens, poursuivis-je, ce sera accompagné.

Je n'avais pas réfléchi avant de parler.

- Vraiment ? Tu as trouvé quelqu'un ? C'est génial mon chéri, je suis ravie pour toi et je me réjouis que tu me la présentes ! On vous attendra vendredi prochain vers dix-huit heures, ne soyez pas trop en retard.
- Ne t'en fais pas maman, je... on sera là.
- Je t'aime.

Je raccrochai. Pourquoi l'idée que je vienne accompagné m'avait-elle parue si évidente sur le coup ? Même si je me voyais mal le lui proposer, il n'y avait qu'à Liz que je pouvais demander de m'accompagner. Je ne savais même pas si elle allait accepter, ni même si c'était une bonne idée qu'elle vienne, même elle préférerait sûrement un peu de compagnie le jour de Noël plutôt que de passer le réveillon seule, à l'hôpital, entourée de médecins et de demi-cadavres. Comment pourrais-je la présenter à ma famille ? Maman, Jonathan, voici la fille qui dort dans mon lit mais qui n'est en aucun cas ma petite-amie. D'un côté, je savais que cela faisait plaisir à ma mère que je vienne, cela arrivait très rarement depuis que j'avais déménagé à cause de l'ambiance plombante qui régnait à chaque fois que je franchissais le pas de la porte. Ambiance que je plombais. J'étais aussi presque certain que ma mère allait adorer Liz, elles avaient toutes les deux la même joie de vivre agaçante. Je glissai mon portable dans ma poche et déambulai dans les rues, laissant mon regard se perdre de temps à autres sur les jouets, bijoux, et autres idées cadeaux qui se trouvaient à presque toutes les vitrines. Mon attention fut alors attirée par un magasin de musique, un des seuls qui ne semblait pas rempli de sapins miniatures et de rubans rouges. Je poussai la lourde porte en bois, déclenchant une petite cloche qui se mit à tinter jusqu'à ce que la porte se referme derrière moi. Au centre de la pièce se trouvaient deux rangées d'anciens vinyles. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans le magasin, juste un homme portant des petites lunettes rondes et une femme qui semblait tout droit sortie d'une série des années 80. Je parcourus chaque catégorie des vinyles, glissai mes doigts entre les albums, tenté de m'en offrir un. Lorsque je tombai sur celui des Beatles, j'hésitai à l'acheter pour Liz. Je le pris entre mes mains, le regardai dans tous les sens. Je savais que cela lui ferait plaisir, et je me voyais mal l'obliger à supporter un dîner chez moi sans quelque chose en échange. J'étais presque décidé quand quelque chose accroché au mur me fit reposer l'album. Lorsqu'il remarqua que je fixais l'instrument, le vendeur s'approcha de moi d'un pas précipité.

- Combien pour celui-là ? Demandai-je sans détacher mon regard de l'objet.
- Celui-là ? Il est tout neuf, gravé à la main, cinquante.

C'était presque tout ce qu'il me restait pour finir le mois, mais je ne pouvais pas passer à côté.

Je sonnai à Liz sur le chemin du retour, mon cadeau sous le bras. Elle ne mit pas longtemps avant de décrocher.

- C'est grave si j'ai dit à ma mère que tu serais là à son souper de Noël ?
- Tu veux déjà me présenter tes parents ? Chéri, tout va si vite entre nous, je ne sais pas si je suis prête ! S'exclama-t-elle dans le combiné.
- Je peux encore annuler.
- Ça me fait super plaisir Max. Je pourrais l'aider en cuisine tiens !
- Je ne crois pas non, ris-je.
- Hey ! Je me suis améliorée depuis la dernière fois !

J'arrivai devant mon immeuble et m'arrêtai net. Grace était là, assise devant la porte. Elle portait un béret en laine rose et un épais manteau noir. Elle avait l'air d'avoir froid.

- Je dois te laisser, dis-je à Liz avant de raccrocher sans la laisser répondre.

Je rangeai mon téléphone et elle se leva d'un bond lorsqu'elle me vit, faisant sautiller ses boucles sur ses épaules.

- Oh, Max, salut. Je... je voulais m'excuser.

Elle avait les joues et le nez rouge. Son regard allait de moi à ses pieds, aux passants, puis à nouveau à moi. Je voyais bien qu'elle était mal à l'aise et, vu les rougeurs sur son visage, ce devait faire un moment qu'elle était là à attendre, sûrement à s'exercer sur ce qu'elle allait me dire. Je ne pouvais pas la laisser mourir de froid plus longtemps.

– Tu veux rentrer ?

Grace hocha simplement la tête et me suivit à l'intérieur. Après avoir monté les escaliers, j'ouvris la porte de mon appartement et la laissai entrer. Elle alla s'asseoir dans un des canapés et je lui préparai un café pour la réchauffer.

– Tu veux une couverture ?

– Non, merci.

Je lui apportai son café et allai m'asseoir en face d'elle. Elle prit la tasse entre ses mains, trempa ses lèvres dedans puis la déposa délicatement sur ses genoux. Elle glissa une mèche de cheveux derrière son oreille sans lever les yeux vers moi. Après d'interminables secondes de silence, je m'apprêtais à parler mais elle se lança.

– Je suis désolée pour hier soir. J'ai été stupide, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis seule en ce moment, je pense beaucoup à ma mère et j'ai eu envie pour une fois de me vider l'esprit. Désolée que ce soit tombé sur toi.

– Je suis touché d'avoir failli être ton coup d'un soir.

– Ça sonne mal quand tu le dis, dit-elle en souriant.

– C'est ce que tu voulais, non ?

– Je suppose.

Elle commença à gratter nerveusement le bord de la tasse à l'aide de son index avant de boire une gorgée de son café.

– Je t'apprécie beaucoup Max, j'ai failli tout gâcher.

– Ne t'en fais pas, c'est oublié.

– Vraiment ?

Grace leva enfin les yeux vers moi, une lueur d'espoir dans le regard. Elle avait l'air si fragile, comme si tout son corps était en train de me crier à l'aide. Je me contentai de hocher la tête. Je n'avais pas envie que Grace s'attache à moi, j'étais une tornade incapable de rendre qui que ce soit heureux. Elle plongea son nez dans sa tasse et but une longue gorgée de café. Au même moment, dans le hall, la porte d'entrée s'ouvrit. Effrayé par l'idée que des cambrioleurs débarquent chez moi en pleine après-midi, je relevai brusquement la tête vers la porte et sentit dans ma poitrine mon cœur loucher un battement. La première chose que je vis fut Theodore, cette énorme boule de poils qui se dandina jusqu'à nous avant de venir se coucher sur l'appui de fenêtre. Derrière lui, la porte se ferma et Liz apparut. Je ne pus m'empêcher de sourire, soulagé de ne pas avoir à me battre contre des bandits pour garder ma télévision. Et aussi de voir qu'elle était de retour, elle et sa bonne humeur.

– Je suis rentrée, chantonna-t-elle avant de remarquer que je n'étais pas seul. Oh, bonjour. Je suis Liz.

Liz sourit à Grace, mais celle-ci posa la tasse sur la table et se leva.

– Je devrais y aller.

– Déjà ? Demanda Liz.

– Grace, s'il te plaît.

Elle se faufilaient déjà jusqu'à la porte, sous le regard intrigué de Liz qui portait sur son épaule l'énorme sac contenant toutes ses affaires. Je n'arrivais vraiment pas à gérer cette situation, je passais du statut de mec seul avec son chat à celui du type avec deux femmes dans sa vie. Je suivis Grace dans les escaliers sans me soucier de si je passais ou non pour un psychopathe aux yeux de mes voisins de paliers. Elle poussa la porte principale du bâtiment, ce qui lui prit assez de temps pour que je puisse la rattraper et lui prendre le poignet pour l'empêcher d'aller plus loin.

- Ou est-ce que tu vas ?
- Chez moi.
- Tu peux rester.
- Je ne voudrais pas vous déranger, toi et elle, dit-elle en appuyant sur le dernier mot.
- Tu es jalouse ?

Un petit sourire étira ses lèvres et elle baissa les yeux avant de secouer négativement la tête.

- Si tu l'es, tu es jalouse de Liz.
- Je vais rentrer, tu m'énerves.
- Avoue-le d'abord.

Son sourire laissa place à un visage beaucoup plus sérieux. Elle leva les yeux pour ensuite planter son regard dans le mien. Même si Grace était tout sauf une laide fille, la proximité entre nous deux me mettait mal à l'aise.

- Un peu, soupira-t-elle.

Je ne comprendrai décidément jamais les femmes. Comment une fille comme Grace pouvait-elle s'être attachée à moi, le gars complètement à côté de la plaque qui n'avait jamais été très adroit dans le domaine amoureux ? Et pourquoi est-ce que je bloquais devant elle ? Grace était très attirante, elle me regardait de ses grands yeux doux et ses lèvres roses, de la même couleur que ses joues, se détachaient parfaitement de son visage pâle sans la moindre imperfection. Grace était parfaite, mais moi j'étais loin de l'être.

- Je suis tout sauf un type bien.
- Tu es un quelqu'un de génial.
- Tu me connais à peine.
- J'en sais assez.

Grace haussa les épaules, baissa à nouveau les yeux puis recula d'un pas. Je tenais toujours la porte d'une main et mon bras s'était mis à trembler à cause du poids. Elle soupira.

- Passe de bonnes vacances Max.

Je n'allais pas pouvoir la retenir éternellement. Grace était une fille bien, elle ne méritait pas d'attendre des heures devant la porte d'un type sans intérêt comme moi. Elle méritait qu'un homme fasse ça pour elle, un bouquet de roses à la main.

- Toi aussi.

Je rentrai à l'intérieur et fermai la porte. De retour dans mon appartement, je vis Liz entraîné de caresser Theodore qui ronronnait, couché sur le dos dans un des canapés.

- Et bien, dit-elle, ce n'est pas l'accueil auquel je m'attendais. T'aurais pu prévoir un gâteau, des ballons, quelque chose pour me montrer que tu es content de me voir.
- Tu aurais pu me dire que tu sortais aujourd'hui. Je t'aurais ramenée ce matin.
- Je voulais te faire une surprise, dit-il en retroussant sa lèvre.

Enfin, Liz avait échangé sa robe d'hôpital contre un jean moulant et un pull en laine. Je la rejoignis dans le salon et me laissai tomber dans la canapé en face d'elle.

- Ce qui vient d'arriver, dit-elle, c'était bizarre.
- Je sais.
- Elle en pince pour toi.
- Non.
- Ce n'était pas une question.
- Et ça pose un problème ?

Liz se leva, s'approcha de moi et entoura ma nuque de ses petits bras. Elle me serra si fort que je manquai d'étouffer.

- Oui, tu es à moi ! S'exclama-t-elle avant de me lâcher et de se laisser tomber dans le canapé à côté de moi. Ça fait du bien de rentrer.
- C'était vide sans toi.
- Trop mignon.

Je levai les yeux au ciel et m'amusai à ébouriffer ses courts cheveux bruns. J'avais remarqué qu'elle détestait ça, ce qui me donnait envie de le faire à chaque fois que je la voyais. Liz commença à se débattre dans tous les sens, tomba sur le dos et en profita pour me mettre ses pieds en plein visage. Dégoûté, je me levai d'un bond.

– Macaque !

Elle éclata de rire et laissa tomber lourdement ses jambes sur l'accoudoir, se retrouvant ainsi étalée de tout son long sur le canapé. Elle sourit et poussa un sourire de soulagement.

– Prépare-moi quelque chose esclave, je meurs de faim.

– Rêve toujours, je vais me reposer.

Je quittai le salon et rejoignis ma chambre. J'avais mal à la tête avec toute cette histoire, je me sentais mal par rapport à Grace mais étrangement, j'étais trop content par le retour de Liz que pour m'en soucier plus longtemps. Liz et ses sales habitudes, Liz et son caractère de cochon. Madame venait à peine de rentrer, et déjà elle faisait comme si cet appartement était le sien. J'avais oublié à quel point elle pouvait être agaçante. J'avais oublié à quel point elle était capable de me faire rire.

Lorsque Scott m'avait appelé, il m'avait bien fait comprendre que ce qu'il avait à me dire était d'une importance capitale, le genre de nouvelle qui m'obligeait à arrêter tout ce que je faisais pour le rejoindre au café habituel. J'avais laissé Liz qui se reposait dans le canapé, Theodore sur ses genoux, et avais pris ma voiture jusqu'au lieu de rendez-vous. Il devait être à peine dix-sept heures mais le soleil se couchait déjà et la neige s'était remise à tomber à gros flocons. J'entrai dans le café en me frottant les mains pour les réchauffer et les passai ensuite dans mes cheveux pour en enlever la neige qui s'y était déposée. J'aperçus Scott et Darren assis à une table dans le fond de la pièce, me faisant signe de les rejoindre. Je m'approchai d'eux, pris place sur la chaise libre et retirai mon manteau.

– Alors, cette annonce ? Demandai-je.

– Il n'a pas encore voulu ouvrir la bouche, se plaignit Darren.

Scott avait l'air encore plus confiant que d'habitude. Il nous regardait Darren et moi à tour de rôle et souriait comme quelqu'un qui s'apprêtait à faire une mauvaise blague. Je savais que c'était bien son genre, mais je me doutais qu'il ne nous avait pas sonné pour une simple farce.

– Je crois que je suis tombé amoureux.

– Quoi ?! M'exclamai-je. Et c'est pour ça que tu m'as fait bouger de mon canapé ?

– Attends Max, c'est une grande nouvelle pour lui, me dit Darren en posant sa main sur mon épaule puis en regardant Scott. Alors mec, qui est l'heureuse élue ?

– Vous vous souvenez de cette fille blonde que je draguais l'autre soir pendant la soirée ? Parce que ce n'est absolument pas elle, cette fille était trop bizarre ! Elle avait un rire vraiment agaçant, comme une craie qui crisse sur un tableau, vous comprenez ?

– Abrège, soupirai-je.

– Vous étiez tous partis, je me sentais hyper seul, donc j'ai voulu rentrer. En sortant, je suis tombé sur une fille qui semblait complètement perdue. Je lui ai donc demandé ce qu'elle cherchait, mais elle parlait à peine notre langue. Vous savez bien sûr qu'en tant que grand voyageur, je maîtrise environ sept langues. Elle m'a demandé en japonais où se trouvait l'hôtel le plus proche et...

– Et tu l'as emmenée chez toi, continua Darren.

Scott sembla vexé.

– Bien sûr que non, tu me prends pour qui ? Je l'ai conduite jusqu'à l'hôtel à quelques rues d'ici et elle m'a remerciée en inclinant légèrement la tête. Vous savez, dans son pays, on ne peut même pas serrer la main de quelqu'un qu'on ne connaît pas.

– Et ensuite ? Demandai-je.

Le barman nous apporta trois bières et Scott but une grande gorgée de la sienne avant de reprendre son récit. Je ne l'avais jamais vu aussi enthousiaste.

– Je lui ai dit que si elle en avait besoin, elle pouvait me demander ce qu'elle voulait comme un taxi, un guide, un endroit où passer la nuit, glissa-t-il en dernier avec un clin d'œil. Et elle m'a donné son numéro !

Darren donna un grand coup dans le dos de Scott.

– Je suis fier de toi jeune poulain.

– Fini les soirées au bar alors ? Demandai-je.

– Bien sûr que non, qu'est-ce que tu crois. C'est Scotty qui mène la danse, si je veux sortir, personne ne m'en empêchera.

– Tu dis ça la première semaine, glissa Darren en haussant les épaules.

Au fil des semaines, j'avais fini par apprendre à connaître Scott. Je l'avais vu draguer, partir avec des filles, se prendre des râteaux, mais jamais je ne l'avais entendu dire qu'il était amoureux. J'étais maintenant le seul du groupe à avoir le cœur aussi vide que la maison de Liz. Cela ne me dérangeait pas, j'aimais encore bien être seul. Ne pas se prendre la tête pour



une histoire de vaisselle, pouvoir regarder ce que je voulais à la télévision, éviter les sujets « mariage », « enfant », ou encore « dîner chez belle-maman ». Cette vie me convenait très bien.

- Et toi Max ?
- Moi ?

En levant les yeux, je vis que Darren et Scott étaient en train de me fixer. Ils savaient, cela se voyait dans leur regard. Il y avait dans ceux-ci un mélange de pitié et de compassion qui arriva à me mettre mal à l'aise et m'obligea à fixer ma bouteille.

- Ne fais pas l'innocent, dit Scott avec un sourire en coin.
- Il se passe quoi avec Grace ? Tu peux nous le dire tu sais.

Rien. Il ne se passait absolument rien. Pourtant, je n'arrivai pas à le dire de vive voix.

- C'est bizarre, balbutiai-je.
- Elle est trop compliquée tu veux dire ? Demanda Scott. Je te comprends carrément.

Je me contentai de hausser les épaules et fit tourner ma bière entre mes doigts. Même sans les regarder, je savais qu'ils continuaient de me fixer, surtout Darren. Lui qui était le meilleur ami gay hétéro de Grace, cela ne m'étonnait même pas qu'elle lui ai tout balancé.

- Elle t'a dit quoi ? Lui demandai-je curieusement.
- Rien du tout, ça se voit dans sa façon de te regarder.
- Comment ça ?
- Elle est attentive à tout ce que tu dis, elle te fixe pendant de longues minutes comme si elle voyait le soleil pour la première fois.
- Tu tires cette phrase d'un film ?
- D'un magasin à Olivia, mais là n'est pas la question.

Cette situation était vraiment bizarre. J'avais soudainement l'impression d'être coincé entre deux vieilles dames qui me posaient des questions embarrassantes et auxquelles je n'avais pas envie de répondre. Je ne savais d'ailleurs pas quoi leur dire, même moi j'étais complètement perdu dans cette histoire.

- T'en fais pas, ça lui passera, souffla discrètement Scott.

Parlait-il de Darren ou de Grace ? Je me frottai la tempe, mon cerveau était sur le point d'exploser. Tout d'un coup, je me sentis patraque. Je n'avais pas seulement mal à la tête, mon ventre aussi me faisait un mal de chien. Je me levai et sentis mes genoux trembler.

- Max ? Tu te sens bien ?

Je ne savais même plus qui venait de me parler. D'un pas hésitant, je me dirigeai vers les toilettes, poussai la lourde porte en bois et me jetai sur la cuvette. À peine accroupi, les yeux larmoyants, je vidai dans ces toilettes tout le contenu de mon estomac.

Je me réveillai en frissonnant. J'étais chez moi, couché dans mon canapé, une couverture recouvrant tout mon corps. J'avais les cheveux humides et des sueurs dans le dos. Je tentai de me relever, mais mon cou me faisait mal et j'avais l'impression qu'une guerre était en train de se dérouler dans ma tête.

- Reste couché.

Liz arrivait avec un plateau sur lequel se trouvait un bol fumant. Elle le posa sur la table basse, me permettant ainsi de voir le contenu du bol. De la soupe, je ne savais même pas que j'en avais chez moi. Liz croisa les bras contre sa poitrine et secoua négativement la tête.

- Il fallait vraiment que tu tombes malade maintenant toi.

Je tentai à nouveau de me relever et découvris que je n'avais pas les mêmes vêtements. J'étais en pull et en pantalon de jogging.

- Qui m'a changé ? Demandai-je à Liz.
- Tu étais en sueur quand tes amis t'ont amené.
- C'est toi ?

Elle hocha la tête. Liz m'avait vu presque nu, génial.

- Tu l'as vu ?
- Qui ça ?

Je regardai en direction de mes parties intimes, ce qui la fit éclater de rire. Elle vint s'asseoir sur le bord du canapé et posa sa main sur mon front.

- Non je n'ai rien vu, ne t'en fais pas.

Je ne savais pas que Liz pouvait s'occuper de quelqu'un. Je ne savais même pas qu'elle était capable de faire preuve de maturité. Pour une fois, c'était moi le petit chiot, et elle qui était chargée de prendre soin de moi. Sur la table, des emballages de médicaments déballés me firent comprendre qu'elle n'avait pas fait son boulot à moitié. Ils m'aidèrent également à comprendre pourquoi je me sentais si fatigué. Je me blottis dans la couverture, ce qui la fit sourire.

- Pourquoi tu souris comme ça ?
- On dirait que tu vas mourir, me répondit Liz en levant les yeux au ciel.
- C'est peut-être le cas.
- Tu as juste attrapé froid, gros bébé.
- Je ne suis pas un bébé ! M'exclamai-je en fronçant les sourcils.
- Tu es même pire que ça.

Elle prit le plateau contenant la soupe et je me relevai pour pouvoir le déposer sur mes genoux. Dedans, des petits morceaux qui ressemblaient à des champignons flottaient à la surface d'un liquide blanchâtre qui ne m'inspirait pas vraiment confiance.

- Arrête de faire ta chochette et mange ça.

Je m'exécutai et trempai mes lèvres dans le liquide brûlant. Ce n'était pas mauvais, même si je venais certainement de perdre l'usage de ma langue tellement c'était chaud.

- C'est sympa de t'occuper de moi.
- Tu l'as bien fait pour moi.
- J'avais une raison.
- Ah oui ? Laquelle ?
- J'en avais marre de faire le ménage dans l'appartement.

Je vis l'expression de Liz changer en à peine une seconde, passant du choc à l'envie de rire qu'elle cacha du mieux qu'elle le pouvait. Elle me pinça l'épaule et réussit à me faire mal vu comme celles-ci étaient tendues. Je la repoussai d'un bras en manquant de renverser ma soupe.

- Mais tu fais plus de mal que de bien alors oust, pars !

Liz se leva et me tira la langue avant de se poser dans le canapé d'à côté. Elle alluma la télévision et s'arrêta sur une émission où des couples devaient s'affronter dans des épreuves de confiance. Encore un truc de filles. Pourtant, en buvant ma soupe, je finis par être captivé par la motivation de toutes ces personnes. Tous ces couples avaient l'air d'être des personnes très complices, prêtes à faire n'importe quoi pour leur moitié.

- Tu imagines si on se retrouvait là-bas ? Demanda Liz en riant.
- On perdrait très vite, répondis-je.
- C'est sûr qu'avec le corps que tu as...
- Je vois que tu en as bien profité pour te rincer l'œil. Je pourrais porter plainte pour agression sexuelle tu sais.
- Je leur dirais que tu me retiens en otage depuis plus d'un mois.
- Tu es maligne Liz, très maligne.

Elle me fit en clin d'œil avant de se laisser aller dans le fond du canapé. J'eus à peine terminé ma soupe que je sentais déjà la fatigue s'emparer une nouvelle fois de moi. Je me couchai sur le côté et tentai tant bien que mal de garder mes paupières ouvertes, mais celles-ci ne m'avaient jamais parues aussi lourdes. Je finis par les fermer, convaincu que je n'allais pas m'endormir mais juste me reposer les yeux. J'eus tout juste le temps de penser à ce qu'il s'était

passé, d'imaginer Scott et Darren me traîner jusque chez moi alors que j'avais du vomi qui me sortait de la bouche. Je sombrai rapidement. Et me retrouvai dans la cuisine. Bien que celle-ci soit devenue mauve et que les murs mesuraient plus de cinq mètres de haut, elle me paraissait des plus réelles. Grace était là, devant moi, de dos. Elle cuisinait quelque chose et je pouvais sentir l'odeur de champignons qui se dégageait de la casserole.

– Bonjour chéri, me dit-elle d'une voix douce.

Elle se tourna, et je découvris dans ses bras trois bébés. L'un portait une moustache, et les deux autres avaient le visage de Grace. Elle s'approcha de moi, ce qui me fit reculer. Je sentis le sol se dérober sous mes pieds et tombai dans un trou qui ne semblait pas avoir de fond. Autour de moi, le visage de Darren et celui de Scott tournaient autour de moi, leurs lèvres bougeaient à toute vitesse. Je tendis l'oreille pour écouter ce qu'ils disaient, mais ils parlaient beaucoup trop rapidement. Je tombai finalement sur une surface dure et me rendis compte que j'étais en sous-vêtements sur le bureau de mon patron. Sauf que celui-ci était déguisé en sushi géant. Je sortis en courant de son bureau et fus accueilli dehors par des tonnes de personnes qui riaient en me pointant du doigt. Il fallait que je parte d'ici. J'essayai de me remettre à courir, mais le sol s'était transformé en sables mouvants. De plus, l'ascenseur n'était plus là, l'endroit était devenu une pièce sans porte pour en sortir. Je n'avais pas d'autre choix que de sauter par la fenêtre. Je pris mon élan et me laissai aller contre la vitre qui éclata en morceaux sous mon poids. Le verre me coupa sur tout le corps et je me sentis tomber dans le vide. J'allais m'écraser sur le sol quand quelque chose me rattrapa. Une main, gigantesque. Un géant. Je levai les yeux et retint mon souffle.

– Max ?

Liz ?

– Maxim ?

Pourquoi m'appelait-elle ? Et pourquoi n'arrivais-je pas à lui parler ? Je me réveillai. Elle était là, de taille normale, accroupie à côté de moi et complètement paniquée.

– Tu n'as peut-être pas qu'un simple rhume finalement.

Liz m'avait raconté une heure après mon réveil qu'elle avait senti mon cœur arrêter de battre ce qui, je devais l'avouer, m'avait légèrement fait flipper. Heureusement pour moi, j'étais toujours vivant. Je m'étais vite rendormi, et j'avais passé la semaine dans mon lit à faire des dizaines de rêves étranges et sans aucun sens. J'avais fini par me sentir mieux grâce à tous les médicaments que Liz me ramenait et à ses soupes bizarres qu'elle me préparait. Pendant que je dormais, elle sortait beaucoup. Elle faisait des tours en ville, découvrait les vitrines de Noël des magasins, et revenait toujours avec des tonnes d'histoires qu'il lui étaient arrivées et que j'avais parfois du mal à suivre.

- Regarde ce que je t'ai acheté, me dit-elle un jour lorsqu'elle eut franchi le seuil de la porte, des sacs pleins les bras.

De l'un d'eux, elle sortit un gros pull en laine avec des motifs de Noël dessus. Il était rouge et, dessus, étaient cousus en blanc un renne, des flocons et un bonhomme de neige. C'était le genre de pull qu'offraient les grands-mères après avoir passé toute l'année à le tricoter. Malgré son côté kitch, je le trouvais marrant, ce pull.

- T'as intérêt à le mettre, dit-elle en me le lançant.
- Je le porterai ce soir pour aller chez ma mère, répondis-je en le rattrapant au vol.

Liz sourit mais baissa rapidement les yeux. Une petite moue hésitante se dessina sur son visage et elle poussa un léger soupire.

- Tu ne veux plus y aller ? Lui demandai-je.
- Si, mais ça me met un peu la pression.
- Elle t'aimera bien ne t'en fais pas. Et au pire ce n'est pas grave si ça ne colle pas, tu ne la verras qu'une fois.
- C'est vrai.

Elle esquissa un sourire puis se dirigea vers la salle de bain.

- Je vais me préparer ! Lança-t-elle sans se retourner.

Elle ferma la porte derrière elle et j'entendis l'eau de la douche couler. Moi aussi j'étais nerveux, je craignais la confrontation avec Jonathan, ou encore la réaction de ma mère face à Liz. J'avais peur que ça se passe mal, que Liz garde un mauvais souvenir de ce qui allait peut-être être le premier Noël dont elle pourra se souvenir. Il était déjà seize heures et, sous un gros pull, j'étais toujours en pyjama. Je me sentais beaucoup mieux, mais j'avais encore le nez totalement bouché et le fond de ma bouche engourdi à cause des médicaments. Selon Liz, je ressemblais moins à un mort vivant. Je traînai des pieds jusqu'à ma chambre et m'arrêtai un instant devant la porte. Elle était réparée. Je l'ouvris, la fermai, elle ne grinçait même plus, et je ne l'avais pas remarqué jusqu'à aujourd'hui. Liz avait-elle des talents cachés de menuisier ? J'entrai finalement dans ma chambre et sortis de mon armoire des vêtements pour ce soir que je posai sur mon lit avant d'y ajouter le pull acheté par Liz. Lorsque je passai une énième fois devant mon miroir, je me rendis compte que je faisais vraiment peur à voir. J'avais bien besoin d'une douche, moi aussi. Je m'assis sur mon lit et attendis que le jet de la douche s'arrête. J'attendis cinq minutes, puis dix, et finit par me demander si elle ne s'était pas endormie dedans. Lorsque enfin le bruit de l'eau s'arrêta, j'allai toquer à la porte de la salle de bain.

- J'ai besoin de prendre une douche, criai-je en me collant en la porte.
- J'avais remarqué, clama-t-elle à son tour. Mais tu attendras.
- Je suppose que tu en as encore pour longtemps.
- Quand même, oui.
- On n'a plus vraiment le temps Liz, j'ai besoin d'une douche où je vais finir par attirer un chamois dans l'appartement.

Je l'entendis rire. Elle déverrouilla ensuite la porte et apparut devant moi avec seulement une serviette de bain autour d'elle. Ses cheveux étaient encore trempés et des gouttes d'eau s'en

échappaient pour ensuite venir s'écraser sur le sol. J'entrai en baissant la tête pour ne pas la regarder et m'apprêtais à retirer mes vêtements, mais je sentais qu'elle me regardait. Je me tournai vers elle.

- Tu comptes me regarder me déshabiller peut-être ?
- Ce n'est pas comme si je ne t'avais jamais vu sans vêtement.
- Je savais que tu n'allais pas tarder à m'embêter avec ça.
- Je rigole, dit-elle en gloussant.

Elle fit demi-tour et je rentrai le plus rapidement possible dans la douche avant de tirer le rideau. Je fis ensuite couler l'eau tout en guettant le moindre mouvement suspect. Une fois le jet en marche, je n'entendis plus rien. L'eau chaude me fit le plus grand bien et je profitai de cette douche rapide pour me vider l'esprit rien qu'un instant. Plus de boulot, plus de repas de Noël en famille, plus de Grace, plus de rêves étranges, juste moi et ma précieuse douche. Et Liz qui chantait de l'autre côté du rideau. Des fois, être seul chez moi me manquait. J'avais l'impression qu'on m'avait collé un bébé dans les bras et que je n'avais plus droit à un moment pour moi, sans cri ou sans devoir vérifier qu'il ne faisait pas de bêtise. Je coupai l'eau et me rendis compte que je n'avais pas pris de serviette.

- Liz ? Tu me passes une serviette ?
- Une comme ça ?

Je passai ma tête derrière le rideau en faisant bien attention de cacher le reste de mon corps. Elle tenait du bout des doigts une serviette bleue claire. Je hochai la tête et tendis le bras, pensant qu'elle allait me l'amener, mais elle resta à sa place et la secoua de gauche à droite.

- Viens la chercher.
- Tu plaisantes j'espère.
- Montre que tu es un homme.
- Justement, je préfère garder mes qualités d'homme pour moi.

Elle esquissa un sourire puis fini par me lancer la serviette.

Vers dix-sept heures, j'étais prêt. Habillé, coiffé, je n'avais presque pas l'air malade. J'avais mis mon pull et, étrangement, je trouvais qu'il m'allait plutôt bien. J'étais allé m'asseoir sur le canapé en attendant Liz qui, comme toutes les femmes, mettait une plombe à se préparer. Elle finit par enfin sortir de la chambre, et j'entendis ses talons claquer sur le sol du hall. Lorsqu'elle arriva dans le salon, je n'arrivais pas à croire que c'était Liz qui se trouvait devant moi. Elle portait une robe noir moulante décolletée qui lui arrivait juste au-dessus des genoux ainsi qu'une paire de talons de la même couleur qui amincissaient ses jambes. En deux semaines, ses cheveux avaient déjà bien poussés et elle avait désormais une épaisse mèche sur son front. Ses lèvres étaient peintes en rouge foncé et ses grands yeux bleus étaient chacun entourés de deux rangées de longs cils. Je n'aurais jamais pensé qu'un jour je puisse penser de Liz qu'elle était jolie. Je me levai et souris.

- Pourquoi tu souris comme ça ? Demanda-t-elle.
- Vous êtes très belle, dis-je.
- N'essayez pas de m'acheter au compliment !

Exactement ce que j'avais dit quand, après avoir fait exploser ses pop-corns dans la cuisine, elle m'avait sorti ce compliment. Elle sourit à son tour. Nous sortîmes de l'appartement et nous dirigeâmes jusqu'à mon voiture. Une fois à l'intérieur, je tournai la tête dans sa direction.

- Moins stressée ?
- C'est encore pire.

Liz jouait avec le bord de sa robe. Lorsqu'elle vit que je la regardais, elle arrêta. J'esquissai un sourire, démarrai le contact et roulai jusqu'au lieu où j'avais passé plus de dix-huit années de ma vie.

Nous arrivâmes avec dix minutes d'avance. Je garai la voiture dans l'allée et coupai le contact. Je m'apprêtais à sortir, ma main sur la poignée de la portière, mais Liz m'arrêta.

- Dis-moi ce que je dois savoir.
- Comment ça ?
- Comment ça se fait que ta mère est ici et plus en France ?
- Tu n'as qu'à lui demander, ça vous fera un sujet de conversation.

Je fis à nouveau mine de sortir mais elle m'attrapa le poignet.

- Max.
- Quoi encore ?
- J'ai peur.

Liz me regardait avec son habituel regard de chien battu. Depuis qu'elle squattait chez moi, c'était la première fois qu'elle allait voir autant de monde qu'elle ne connaissait pas, je pouvais donc comprendre qu'elle soit nerveuse. J'aurais été pareil à sa place, peut-être même que je ne serais jamais venu. Je posai ma main sur la sienne.

- Ça va aller, tu verras.

Elle me laissa enfin sortir de la voiture et fit de même. À cause de ses hauts talons, elle dut me tenir le bras dans l'allée de graviers qui menait jusqu'à la porte d'entrée. Je sonnai à la porte et sentis les doigts de Liz se crispier autour de mon avant-bras. Lorsque ma mère apparut dans l'entre-bâillement, elle me lâcha.

- Mon Maxou.

Avant même que je ne puisse prononcer quoi que ce soit, ma mère m'entoura de ses bras et m'embrassa les deux joues. Elle portait une robe rouge des plus banales et avait sur la tête un ridicule chapeau de Noël. Lorsqu'elle remarqua la présence de Liz, un immense sourire étira ses lèvres. Elle la prit elle aussi dans ses bras puis la détailla des pieds à la tête.

- Maman, je te présente Liz, ma colocataire.

Lorsqu'elle m'entendit prononcer ces mots, Liz me regarda du coin de l'œil d'un air étonné mais finit par offrir son plus beau sourire à ma mère.

- Je suis ravie de vous rencontrer Mme Lancaster.
- Voyons, appelle-moi Maddie ! Tu fais partie de la famille maintenant.

Ma mère nous tourna le dos et j'en profitai pour lever les yeux au ciel, ce qui fit sourire Liz. Elle nous conduisit jusqu'au salon où se trouvait déjà Jonathan, en pleine discussion avec différents membres de la famille. Ma tante, mes cousins, mes grands-parents, un tas de personnes qui avaient fait le déplacement de France jusqu'à ici rien que pour l'événement. Liz semblait mal à l'aise, je la voyais rougir à côté de moi, mais je fis mon possible pour l'intégrer et la présentai à tout le monde.

- Liz c'est ça ? Maxim n'avait encore jamais ramenée de fille à la maison.

Jonathan. Pour ne pas contrarier ma mère, je fis comme si je n'avais pas entendu sa réflexion et offrit un verre à mon invitée. Ma tante, la sœur de ma mère qui était à peine plus âgée que moi, lui proposa de venir s'asseoir près d'elle. J'adorais ma tante, elle m'avait toujours couvert auprès de ma mère et c'était même avec elle que j'avais fumé ma première cigarette. Elle était plus comme une grande sœur pour moi, une grande sœur qui portait actuellement un petit bébé dodu sur ses genoux. Je pris une des coupes de champagne qui étaient posées sur la table et m'installai moi aussi sur un des canapés, près de mon grand-père à moitié sourd. Je mourrais de faim et ne pus m'empêcher de dévorer la moitié des petits-fours posés sur la table. Ma mère avait, encore une fois, exagéré sur la décoration. Le sapin qui trônait fièrement près de la cheminée, elle-même garnie par de grandes chaussettes, croulait sous les décorations dorées et argentées. Les murs étaient couverts de guirlandes, la table avait été mise avec minutie, chaque couvert semblait avoir été posé à une distance bien précise de l'assiette qu'il entourait. Je reconnaissais bien ma mère là-dedans. Devant moi, Liz n'avait plus l'air si effrayée que ça. Elle discutait avec ma tante et ma mère, le bébé sur ses genoux. Sa main

caressait les courts cheveux du petit avec une tendresse que je ne lui connaissais pas. Quoi que. Je me rappelai alors comme elle était avec mon chat. Elle pouvait passer des heures à le caresser, c'était d'ailleurs peut-être pour cette raison qu'il avait foutu le camp quand Liz n'était plus là. Et qu'il était revenu en même temps qu'elle. Me sentant tout d'un coup seul dans mon coin, je me tournai vers mon grand-père.

– Tu vas bien grand-père ?

– Elle a perdu au bingo, me répondit-il en hochant la tête.

J'abandonnai rapidement l'idée de discuter avec lui et bus une longue gorgée de mon verre. À mes pieds, mes deux petits cousins, des faux-jumeaux, jouaient à un jeu de cartes. Ma tante Emma était tombée enceinte très jeune et lorsqu'elle l'avait appris, ma mère avait arrêté de lui parler pendant plus d'un an. Je n'avais jamais été d'accord avec son choix, et je lui en avais d'ailleurs extrêmement voulu.

– Alors comme ça tu vis chez Max ?

Je relevai la tête en entendant mon nom.

– C'est ça, il a accepté de m'héberger pendant un temps, répondit Liz en me regardant.

– Et tu le supportes ? Demanda ma tante. Il n'est pas trop difficile à gérer ?

– Il est bordélique.

Elle pouvait bien parler.

– Il se met très vite en colère.

Dit la fille qui s'était enfermée dans ma chambre pendant toute une journée.

– Mais c'est quelqu'un de bien.

Elle me sourit. Je lui souris à mon tour. Ma mère se leva et me fit signe de faire de même. Je n'avais visiblement pas le choix.

– Je vais finir de préparer le repas, tu m'aides Max ?

Je hochai simplement la tête et quittai le canapé. En voyant le verre vide de Liz, j'en pris un encore rempli sur la table et le glissai devant elle. Elle me regarda en haussant un sourcil.

– Tu essaies de me saouler ?

Sa question fit rire ma tante et elles repartirent dans un sujet de conversation totalement féminin qui m'obligea à les laisser tranquilles. Je rejoignis ma mère dans la cuisine qui était en train de préparer une dinde plus grosse que son four.

– Je vois que tu t'es faite aux coutumes du pays.

– Il était peut-être temps, soupira-t-elle. Tu veux bien faire cuire les pommes-de-terre ?

Je m'attelai donc à la cuisson des pommes-de-terre. Je remplis une casserole d'eau chaude et les plongeai l'une après l'autre dedans.

– Liz est une fille bien.

– Maman, tu la connais depuis à peine une heure.

Elle tapota son nez.

– Une mère sent ce genre de chose.

Je me contentai de hausser les épaules et regardai les bulles dans la casserole remonter lentement à la surface. En jetant un coup d'œil dans le salon, je vis Liz et ma tante éclater de rire. Liz avait finalement pris le verre que je lui avait glissé et le faisait tourner entre ses doigts.

– Je ne t'avais jamais vu comme ça, ajouta ma mère.

– Comme quoi ?

– Comme quelqu'un d'aussi attentionné. Tu n'arrêtes pas de la surveiller.

– En même temps, elle ne connaît personne.

– Et alors ? Elle m'a l'air de très bien s'en sortir, répondit-elle en se penchant pour regarder à son tour dans le salon.

Je poussai un soupir, pris une bouteille encore à moitié remplie qui traînait dans la cuisine et remplis mon verre vide. Ma mère enfourna la dinde qui, par miracle, réussit à entrer, et tapa

ses mains l'une contre l'autre. Elle avait toujours fait ça après avoir terminé un plat. Je m'occupai des pommes-de-terre qui étaient maintenant cuites, les égouttai puis les mis dans un plat. Lorsque j'eus terminé, je sentis le regard de ma mère se poser sur moi. Elle me fixait.

– Il y a problème ? Demandai-je, inquiet.

Elle secoua négativement la tête et me prit dans ses bras. Ma mère était petite, presque autant que Liz, le haut de sa tête m'arrivait sous le menton. Étonné par son geste, je ne sus pas quoi faire de mes mains et les laissai bêtement pendre le long de mon corps.

– Tu m'as manqué, je suis tellement contente de te voir !

Elle me relâcha et je me forçai à lui offrir mon plus beau sourire.

– Allons nourrir ces bouches affamés.

Je posai le dernier plat sur la table et allai m'asseoir à côté de Liz. Ses joues étaient légèrement rouges, ce devait être à cause des trois coupes de champagne qu'elle s'était déjà enfilées. Comme à chaque repas de famille, tout le monde se précipita sur les plats sous le regard ravi de ma mère qui n'arrêtait jamais de sourire. À côté de moi, mon petit-cousin essayait de se débarrasser des légumes qu'avait mis sa mère dans son assiette en les refileant à sa sœur. Pour l'embêter, je décidai de lui remettre la moitié du plat, ce qui me valut un regard noir de sa part et une insulte par la pensée. Liz, qui avait assisté à toute la scène, gloussa discrètement. Les discussions fusaient de tous les côtés, tout le monde complimenta ma mère sur ses prouesses en cuisine et on me félicita même pour la cuisson des pommes-de-terre. Finalement, la soirée se passait plutôt bien, j'étais content de voir que Liz semblait se régaler. D'un coup, mon beau-père leva les yeux vers moi.

– Alors Max, commença Jonathan avec de la nourriture en bouche, tu as enfin trouvé du boulot ?

– Je suis assistant de direction, répondis-je sans le regarder.

Immédiatement, je vis ma mère se crispier. Elle savait ce qu'il se passait à chaque fois que Jonathan et moi commencions une discussion, elle savait également qu'il y avait beaucoup de chances que cela finisse mal encore une fois. Elle le voyait à la façon dont nous nous défions du regard, lui et moi.

– En gros, tu es la secrétaire du patron c'est ça ?

– Ta dinde est délicieuse Maddie, glissa ma tante à ma mère.

– C'est ça, dis-je en gardant mon sang-froid.

Il hocha silencieusement la tête et continua à manger d'un air plus que hautain. Ma mère poussa un soupir de soulagement, ravie que la situation n'aie pas dégénéré.

– En tout cas Liz, dit-elle en souriant, j'adore ta robe. Tu es très jolie.

– Merci, répondit timidement l'interpellée en recouvrant sa bouche de sa main.

– Tu sais qui devrait porter une robe Maddie ? Ton fils. Ou alors une petite jupe tailleur, t'en penses quoi Max ? Ça fait très secrétaire ça.

Voilà la raison de pourquoi je ne retournais jamais chez moi. La raison de pourquoi je le détestais, la raison de comment j'avais fini par m'éloigner de ma propre famille. Jonathan.

– J'ai entendu dire qu'il existait des talons pour hommes, tu devrais peut-être y penser.

Il éclata de rire, sauf que sa plaisanterie ne faisait rire personne d'autre. Un sourire nerveux se dessinait sur les autres visages autour de la table et ma mère lui murmurait d'arrêter, mais il continuait de rire et finit même par essuyer des larmes de joie aux coins de ses yeux.

– C'est bon, t'as fini ? Grommelai-je.

J'avais serré mes poings sans même m'en rendre compte. Tout d'un coup, je n'avais plus faim, ce crétin m'avait coupé l'appétit.

– Faut pas se vexer, t'as tes règles ou quoi ?

C'en était trop. Je me levai de table, renversant ma chaise au passage. J'avais bien envie d'aller lui coller mon poing en plein visage, de le faire taire en lui enlevant toutes ses dents de son



horrible bouche. Mon cœur s'était mis à battre dans ma tête et mes ongles rentraient dans mes paumes tant mes poings étaient serrés. En voyant le regard désolé de ma mère, je fus arrêté dans mon élan. Je quittai la table, me dirigeai vers les escaliers et montai à l'étage. Si je voyais encore sa tête, j'allais m'énerver, et je ne voulais pas faire de mal à ma mère. Je tournai au fond du couloir et m'enfermai dans ma chambre d'adolescent, comme je l'avais fait tellement de fois quand j'habitais encore ici. Rien n'avait changé depuis, chaque meuble était toujours à la même place que quand je l'avais quittée. Je me laissai tomber sur le lit et tentai tant bien que mal de contrôler ma respiration.

La porte de mon ancienne chambre s'ouvrit dans un grincement, puis se referma en faisant tout autant de bruit. Liz apparut dans mon champ de vision, un air de pitié sur son visage. Elle se laissa tomber à côté de moi sur le lit avant de pousser un soupir.

– Tu l'as fait toi-même ? Demanda-t-elle après un court silence.

Elle parlait du plafond. Celui-ci était peint en bleu foncé et plusieurs points blancs avaient été ajoutés de manière aléatoire, représentant ainsi un ciel étoilé. Je me contentai de hocher la tête, n'ayant pas le courage d'aligner rien que deux mots l'un à la suite de l'autre. Elle garda à nouveau le silence pendant quelques minutes où elle sembla se perdre dans la contemplation de mon œuvre d'adolescent qui était, selon moi, totalement ratée.

– Ton beau-père est un crétin, souffla-t-elle.

– Je suis au courant.

À la place de Liz, je me verrais comme un lâche, trop faible pour faire face à quelques remarques et assez stupide pour y accorder de l'importance. Liz n'avait jamais du avoir à faire à un beau-père qui lui gâchait la vie, elle avait l'air de mener une existence idéale et sans souci. Du moins, avant l'accident.

– Tu dois me prendre pour un abruti maintenant, soupirai-je.

Je tournai la tête vers elle. Elle contemplait toujours le plafond de ses grands yeux fascinés.

– Je pense surtout que tu me caches beaucoup d'aspects de ta personnalité.

Je regardai à nouveau le faux ciel. Pendant un instant, je ne compris pas ce qu'elle venait de dire. Comment pouvait-on cacher certains aspects de sa personnalité ? Puis finalement, je me rendis compte qu'elle n'avait pas tort. Il y avait pas mal de choses que j'avais toujours gardées pour moi, comme par exemple mon amour pour la musique, ou encore les toiles que j'avais passées des heures à peindre et qui devaient certainement être encore planquées quelque part dans cette pièce, occupées à prendre la poussière. En grandissant, je m'étais renfermé sur moi-même, et je n'avais jamais laissé l'opportunité à quelqu'un de me connaître entièrement. Jusqu'à ce soir. Liz se redressa et regarda autour d'elle.

– C'est donc ici que tu as grandi ?

Je me relevai à mon tour et m'appuyai sur mes coudes. Elle se leva, fit quelques pas et commença à fouiller ma chambre du regard, laissant ses doigts glisser sur les meubles poussiéreux. Elle s'arrêta devant une armoire à vêtements, vide depuis des années, et prit un des cadres posés dessus. Pendant un moment, elle le regarda sans rien dire puis le tendit dans ma direction pour me le montrer.

– Qui est-ce ? Demanda-t-elle en pointant une des personnes présentes sur la photo.

La photo avait été prise en France, dans le jardin de ma première maison. Sur celle-ci, je devais avoir dix ans et j'étais entouré de mes deux parents. Ma mère souriait simplement et mon père, derrière moi, portait un chapeau avec une hélice sur le haut.

– C'est mon père.

– Il est toujours en France ? Demanda-t-elle en reportant son attention sur la photo.

– Il est mort il y a six ans.

Liz se pinça les lèvres. Elle reposa silencieusement le cadre sur le meuble et s'approcha du lit.

– Je suis désolée.

Elle s'assit à côté de moi et me tendit ses bras.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Vraiment désolée.

Elle m'étreignit, en me serrant tellement fort que je crus qu'elle allait finir par m'étouffer.

– T'es pas obligée de faire ça.

– Je sais Max, je sais.

– Liz, Je suis sérieux. Ça remonte à il y a des années, je vais bien.

Elle baissa les yeux et hocha la tête. J'esquissai un sourire et essuyai la larme qui menaçait de couler sur sa joue gauche. Liz cacha son visage de ses mains. Liz était une fille sensible, le genre de fille qui pleurerait pour à peu près tout et n'importe quoi.

- Ne me regarde pas, grogna-t-elle.
- Tu vas faire couler ton maquillage.
- Et alors ?
- Je ne voudrais pas que les petits soient traumatisés.

Je la vis sourire entre ses doigts. Elle me frappa sur l'épaule d'un geste brusque. Elle avait plus de force que lors de son séjour à l'hôpital, ce qui prouvait qu'elle allait beaucoup mieux. Son coup me fit d'ailleurs presque mal.

- Tu m'agaces Lancaster, vraiment.

Elle se leva à nouveau et se dirigea vers une vieille guitare posée contre l'armoire qui, elle aussi, avait fini par prendre la poussière au fil des années. Elle la prit et retourna s'asseoir sur le lit avant de poser l'instrument sur ses genoux. Celui-ci était beaucoup trop grand pour elle, il lui arrivait à la poitrine.

- Je ne savais pas que tu jouais.
- Tu sais que j'ai une guitare chez moi ?
- Je croyais que c'était pour la déco.

Je levai les yeux au ciel et Liz se mit à gratter les cordes au hasard tout en me regardant. Elle n'essayait pas de jouer, juste de faire du bruit en faisant aller chaque corde à l'aide de son pouce. Après quelques secondes, elle me tendit la guitare.

- Tu joues pour moi ?

Sa demande me prit de court. Cela faisait déjà un moment que je n'avais plus rien joué, je ne savais pas si j'étais encore aussi doué qu'avant. Je pris la guitare et la calai entre ma jambe et mon coude.

- Que veux-tu que je joue ? Lui demandai-je en accordant du mieux que je le pus cet objet préhistorique que j'avais entre les mains.
- Quelque chose que tu connais.

Il y en avait bien une que je connaissais encore par cœur. Je l'avais apprise pour le spectacle de mon école, spectacle que j'avais fait juste pour impressionner les filles. Je commençai les premiers accords de la version acoustique de *Collide*, par Howie Day. La chanson me revint rapidement, je ne mis par longtemps avant de réussir à ne plus fixer le manche de ma guitare pour jouer les autres accords.

- Chante, souffla Liz.

Je secouai négativement la tête. Je ne savais pas chanter, il en était hors de question. Je continuai de jouer les mêmes accords en boucle, puis finalement je me mis à fredonner. Devant moi, Liz se balançait de gauche à droite, un sourire aux lèvres. Je commençai à chantonner le refrain d'une voix basse. Liz m'écoutait attentivement, elle semblait accorder de l'attention à chaque mot que je prononçais. Je n'avais jamais joué pour personne à part lors du spectacle de mon école, encore moins chanté d'ailleurs. C'était une première pour moi, et j'étais content que ce soit pour elle.

- *You finally find  
You and I collide*

Je terminai la chanson sur ces deux dernières phrases. Liz souriait toujours, visiblement pas dérangée par le fait que je ne savais absolument pas chanter. Elle se mit à applaudir à toute vitesse puis me prit la guitare des mains.

- Apprends-moi ! S'exclama-t-elle.
- Là, maintenant ?

Elle posa ses doigts sur des cases au hasard du manche et fit glisser son pouce sur les différentes cordes. Je me penchai vers elle et déplaçai un de ses doigts sur la case en dessous.

– Là, tu as le premier accord.

Liz hochait silencieusement la tête et le refit quelques fois pour bien le mémoriser. Je lui montrai comment faire les suivants, puis la regardai ensuite essayer toute seule. Elle sortait quelques fois sa langue puis la passait sur sa lèvre, l'air plus que concentré. Liz semblait avoir du mal vu la taille de la guitare comparée à celle de ses petits bras mais pourtant, elle finit par plus ou moins y arriver. Elle les faisait lentement, mais elle y arrivait. Lorsqu'elle réussit à les faire tous l'un à la suite de l'autre, elle leva les bras en l'air.

– Je sais jouer de la guitare ! Clama-t-elle haut et fort.

Liz se mit à danser, toujours assise sur le lit, la guitare sur ses genoux. Elle faisait aller ses bras dans tous les sens puis finit par se laisser aller en arrière. Étrangement, depuis que Liz était entrée dans cette pièce, je me sentais comme... apaisé. À chaque fois que je venais chez ma mère, à chaque fois que je finissais par me disputer avec Jonathan, je quittais la maison en cassant au moins un objet et je n'arrivais pas à penser à autre chose pendant des jours. J'avais l'impression que Liz arrivait à maîtriser cette nervosité en moi, qu'elle savait quoi faire pour m'éviter de péter un câble et de tout exploser. Elle me connaissait. Ce n'était plus moi qui l'aidait, c'était elle qui m'aidait moi.

– Liz ?

Elle se releva, croisa mon regard et attendit que je continue. J'étais sur le point de lui dire tout ça, j'allais la remercier. La remercier d'être là, de s'être imposée dans ma vie, de m'avoir fait prendre conscience de certains détails sur moi dont je n'étais même pas au courant. Je voulais lui dire que je lui étais reconnaissant pour m'avoir aidé à prendre confiance en moi, pour avoir été ma motivation lors du discours que j'avais prononcé devant une vingtaine de personnes qui, à la base, me détestaient. J'avais envie de lui avouer qu'à moi aussi, ça m'avait fait plaisir de la voir tous les soirs en rentrant chez moi, autant que ça lui avait fait à elle quand je lui rendais visite à l'hôpital. Je voulais lui rappeler que ce n'était pas parce qu'elle n'était plus en soin intensif que j'arrêterai d'être là pour elle, et que même si elle retrouvait toute sa mémoire d'un coup, ma porte lui serait toujours ouverte. Elle attendait toujours, ses yeux brillants plantés dans les miens.

– On devrait redescendre, non ? Finis-je par dire.

Je n'avais rien pu lui dire. Peut-être que c'était mieux comme ça, après tout. Si je lui disais tout ça, peut-être que cela l'empêcherait de partir lorsque le moment serait venu, lorsqu'elle devra enfin retourner chez elle. Et je ne voulais pas être un poids pour elle. Je ne voulais pas l'empêcher de vivre sa vie. Liz hochait vivement la tête. Je me levai du lit, elle fit la même chose et se mit face à moi. Avec ses talons, le haut de sa tête m'arrivait plus ou moins au niveau de mon nez. Elle passa ses mains dans mes cheveux et commença à me recoiffer, remettant ma tignasse en arrière. Lorsqu'elle eut terminé, elle sourit fièrement.

– C'est mieux comme ça.

## 19.

Lorsqu'elle nous vit descendre des escaliers, ma mère sourit. Le souper était visiblement déjà terminé, tout le monde était éparpillé dans le salon à jouer à je ne sais quel jeu stupide que ma mère avait encore choisi pour animer la soirée.

– Vous arrivez juste à temps !

Elle s'approcha de nous avec un foulard à la main qu'elle enroula autour du visage de Liz avant de le nouer derrière sa tête. Liz, surprise, ne bougea pas.

– Non maman, je ne crois pas que...

– Super ! S'exclama Liz. J'adore les jeux.

Ma mère agissait comme si il ne s'était rien passé à table. Je supposais qu'elle devait être contente que je sois toujours là, que je ne sois pas parti en claquant les portes comme je le faisais d'habitude. Elle fit avancer Liz en la tenant par les épaules puis lui fit faire plusieurs tours sur elle-même. N'ayant pas trop envie de jouer, j'allai m'asseoir sur le canapé et la regardai tenter de garder son équilibre, ses bras tendus devant elle.

– Tout le monde se tait ! Dit ma tante avant de changer de place afin que Liz ne puisse pas savoir où elle se trouvait.

Liz commença à marcher dans toute la pièce, manquant à plusieurs reprises de se prendre une fois la table, une fois le sapin. Sa main effleura le bras de ma cousine.

– J'ai senti quelqu'un ! Cria-t-elle.

Elle voulu lui courir après mais trébucha et emporta ma cousine dans sa chute. Les deux éclatèrent de rire et Liz souleva son bandeau pour voir qui elle avait réussi à attraper.

– Eleanore, je savais que j'avais reconnu ton rire !

Ma cousine tenta d'échapper à l'emprise de Liz mais celle-ci commença à la chatouiller au niveau des côtes, ce qui fit rire Eleanore encore plus fort. À côté de moi, dans son landau, le petit dernier de ma tante se réveilla. Ma tante Emma quitta la partie et le prit dans ses bras. Elle prit un biberon rempli posé à l'avance sur la table du salon et vint ensuite s'asseoir à côté de moi. Le petit attrapa la tétine du biberon entre ses premières dents et ferma les yeux.

– J'ai toujours dit à ta mère que son mari était vraiment un con.

Je me contentai de hausser les épaules. Je n'avais plus envie de parler de lui, j'étais déjà bien content de ne pas l'avoir vu en descendant. Il devait être dans son bureau, occupé à boire ou à jouer en ligne. Emma regarda Liz jouer avec ses enfants.

– J'adore cette fille.

– Liz ?

Elle hocha la tête et esquissa un sourire en coin.

– Les enfants aussi ont l'air de l'apprécier.

– Tout le monde l'apprécie.

– Toi aussi, glissa-t-elle en me donnant un petit coup d'épaule.

Évidemment. Après ma mère, ma tante s'y mettait à son tour.

– Elle t'a changé Max.

– Je n'ai pas changé.

– Tu es beaucoup plus calme.

Elle porta à nouveau son attention sur son fils et commença à caresser sa petite joue rouge et ronde de bébé. Le petit buvait comme si il n'avait plus mangé depuis des jours.

– Tu te souviens du dernier repas de famille ? Reprit-elle. Tu as balancé un vase. Un des éclats à même presque failli toucher ta mère.

– C'était il y a longtemps.

– Au Noël passé. Ta mère avait peur de ne plus jamais te revoir après ce soir-là.

C'était notre premier Noël passé à Londres, le premier que j'avais accepté de célébrer en compagnie de Jonathan. J'avais très rapidement compris que je n'aurais pas du. Je me

souvenais très bien de ce soir-là, je leur avais promis que je ne mettrais plus jamais les pieds ici. Et pourtant, j'étais là. C'était peut-être pour cette raison que Liz était là aussi, parce qu'une part inconsciente de moi ne se sentait pas capable d'affronter cela tout seul.

– Elle dégage quelque chose, quelque chose qu'il me manquait.

C'était sorti tout seul, de nul part. Je n'avais pourtant pas assez bu pour commencer à divaguer. J'étais encore légèrement malade, ce devait être à cause de ça.

– De la joie de vivre, c'est ça qu'il te manquait.

– C'est clair que ça, elle n'en manque pas, répondis-je en esquissant un sourire.

Il suffisait de la regarder. Elle était debout, en train de frapper dans ses mains. Mes deux cousins couraient en tournant autour d'elle et elle tentait de les attraper lorsqu'ils passaient devant elle. Je ne l'avais jamais vue aussi souriante.

– Elle te rend heureux, glissa Emma en se penchant vers moi.

– La nourriture me rend heureux, un bon film me rend heureux. Je ne sais pas si on peut vraiment mettre Liz dans le même panier. Elle est juste ma colocataire temporaire.

– Tu resteras toujours le même, soupira-t-elle.

Au même moment, Liz se mit à trotter jusqu'à moi et me tendit une main en me faisant signe de me lever. Je secouai négativement la tête.

– Allez paresseux, bouge tes fesses de ce canapé !

Je poussai un soupir et sentis ma tante me pousser pour que je me lève. Je pris la main de Liz et rejoignis le reste de ma famille. Mon cousin sauta sur mon dos et ma cousine entoura ma nuque de ses petits bras. Si j'avais bien compris, le but était de me faire tomber.

– Tous sur lui ! Cria Liz.

Elle commença à me pousser dans tous les sens, mais je réussis à garder mon équilibre malgré les petits singes qui s'étaient amusés à me grimper dessus.

– Jamais vous ne m'aurez ! Clamai-je à mon tour.

Eleanore se laissa tomber et agrippa ma jambe, puis son frère fit pareil avec l'autre. Je tentai de m'extirper de leur emprise, mais ces enfants étaient déterminés à me mettre à terre.

– Sur le sol tonton Max !

– À terre, à terre !

Je me penchai en avant pour tenter de les chatouiller et les faire lâcher prise, mais un poids sur mon dos me fit basculer. Je fis une roulade sur le dos et me retrouvai en dessous de Liz, assise sur mes jambes. Elle me fixait d'un regard déterminé, comme si elle attendait ce moment depuis bien trop longtemps. Elle remonta à quatre pattes jusqu'à se retrouver au-dessus de mon torse et plaqua mes poignets contre le sol. Mes cousins éclatèrent de rire.

– Je l'ai eu, à vous de jouer les gars.

Ils se ruèrent vers moi et commencèrent à me chatouiller sous les bras, au niveau des côtes, du ventre, des pieds. Je ne pus m'empêcher de rire nerveusement et commençai à me tortiller dans tous les sens avec toujours Liz qui me tenait. Je commençai à gémir en la suppliant de me laisser la vie sauve, ce qui faisait bien rire mes cousins. Et surtout Liz. Celle-ci finit par me lâcher et se remit debout.

– Je pense qu'on l'a assez torturé, conclut-elle.

Mes deux cousins m'aidèrent à me relever mais furent vite distraits par l'arrivée de ma mère et d'un énorme plat de dessert qu'elle posa sur la table à manger.

– Qui a encore un petit creux ? Chantonna-t-elle.

Je mourais de faim.

Il était minuit passé. Ma tante et ses enfants venaient de partir et j'étais sur le point de proposer à Liz de faire la même chose, mais ma mère m'en empêcha.

– Je ne pense pas qu'il soit prudent que tu prennes la route, vous devriez rester ici et partir demain matin. Je vous préparerai de quoi petit-déjeuner.

- Maman, je ne sais pas si...
- Pourquoi pas, m'interrompit Liz.

Ma mère sembla ravie de sa réponse. Ce n'était peut-être pas une mauvaise idée, j'étais épuisé et l'idée de faire une heure et demie de trajet en pleine nuit ne m'enthousiasmait pas plus que cela. Liz lui proposa de l'aider à faire la vaisselle, et elles disparurent toutes les deux dans la cuisine en papotant. Je retournai dans ma chambre et m'assis sur le lit. Ce n'était qu'une nuit, cela n'allait rien changer. J'allumai une lumière sur la table de nuit et m'appuyai contre le dos en bois du lit. Je sortis mon portable de la poche de mon pantalon et découvris quatre nouveaux messages. « *Joyeux Noël de nous trois ! Darren* ». « *Joyeux Noël les mecs, je compte sur vous pour passer le nouvel an entre potes. Scott* ». « *Joyeuses fêtes mes petits ! Votre patron préféré* ». J'ouvris le dernier et le lus lentement. « *Passe un joyeux Noël Max, bisous. Grace* ». Il était trop tard pour que je puisse leur répondre maintenant, je le ferai lorsque je les reverrai. J'étais cependant étonné d'avoir un message de Grace, mais en même temps ravi de voir qu'elle n'avait pas prévu de ne plus jamais m'adresser la parole. Peut-être que je devrais lui répondre, au moins à elle. Elle méritait bien cela. Je commençai à appuyer sur les touches mais fus distrait par la porte de la chambre qui s'ouvrit. Liz ferma derrière elle et déposa son sac à main au pied du lit. Elle se laissa tomber sur le lit et étendit ses jambes.

- Comment tu te sens ? Lui demandai-je.
- Moi, ça va. Mais demande plutôt à eux, dit-elle en désignant ses pieds.

Elle retira ses talons et les lança à l'autre bout de la pièce. Ses pieds nus étaient légèrement rougis à cause des chaussures et elle se les massa quelques secondes avant de se relever. Liz ouvrit un des tiroirs de l'armoire et commença à fouiller à l'intérieur.

- Je peux te voler un t-shirt ?

Il n'étaient finalement pas si vides que ça. Ma mère avait du garder des vêtements de quand j'étais ado, elle avait toujours été très sentimentale. Et je supposais que la question de Liz n'en était pas vraiment une, vu qu'elle avait déjà sorti un de mes vieux t-shirts que je mettais quand j'avais encore seize ans, celui avec des dessins de Pac-Man dessus. Elle vint ensuite se planter devant moi et me tourna le dos.

- Tu veux bien m'aider ? Me demanda-t-elle en désignant la fermeture de sa robe.

Un peu perturbé par sa demande, je pris la fermeture entre deux doigts et la tirai vers le bas. J'eus pendant quelques secondes une vue de son dos nu, puis elle s'éloigna et retira entièrement sa robe, toujours dos à moi. Elle enfila mon t-shirt par dessus ses sous-vêtements. Pendant ce temps, j'en profitai pour retirer mes chaussures, chaussettes ainsi que mon pantalon et me glissai sous ma couverture.

- J'allai oublier ! S'exclama-t-elle avant de prendre son sac.

Elle l'ouvrit et en sortit une petite plaque recouverte d'aluminium. Mes médicaments. Elle me les tendit, un sourire aux lèvres.

- Tu en as encore besoin.
- Tu les as vraiment apportés ?
- Regarde-toi dans un miroir, tu es tout blanc.

Je pris un des médicaments et l'avalai pendant que Liz se glissait à son tour dans ma couverture qu'elle remonta jusqu'à sous son menton.

- Joli boxer commenta-t-elle avant de remonter la couverture jusqu'à sous son nez.
- Liz !
- Je plaisante, monsieur le râleur.

Elle se tourna vers moi et glissa ses deux mains sous sa tête. J'appuyai mon coude sur l'oreiller et la regardai battre des cils, prenant son air de pauvre petit chiot pour me faire craquer, mais qui ne marchait malheureusement pas avec moi.

- Je ne suis pas un râleur.
- Si tu l'es, regarde.

Je sentis quelque chose de froid se plaquer contre ma jambe. Son pied. D'instinct, je reculai mes deux jambes et manquai de tomber du lit.

- Si tu continues, tu vas dormir dans le canapé !
- Tu vois ! S'exclama-t-elle en souriant fièrement.

Elle cala sa tête dans l'oreiller et ferma les yeux, puis fit ensuite semblant de ronfler.

- Si tu fais ça pendant la nuit, je t'étouffe dans les couvertures.
- J'essaie de dormir, Max.

Je poussai un soupir et me glissai à mon tour plus loin dans les draps. J'éteignis la lampe de la table de nuit et tournai le dos à Liz. J'étais vraiment fatigué, cette soirée avait puisé dans le peu d'énergie qu'il me restait à cause de ma grippe, et la dispute avec Jonathan n'avait rien arrangé. Pourtant, je ne trouvais pas tout de suite le sommeil. Je me mis à penser, à réfléchir à ce qui allait se passer quand Liz allait partir. Et si jamais elle ne se souvenait plus jamais de rien ? Qu'est-ce que j'allais pouvoir faire d'elle ? Elle pourrait trouver un travail, louer un appartement, trouver un nouveau fiancé et être heureux avec lui. Ou bien elle pourrait participer à une émission télé, devenir riche, et partir vivre à Bora Bora d'où elle m'enverrait des cartes postales et des photos d'elle en train de nager avec des baleines géantes. Et dans le cas contraire ? Que se passerait-il si tout lui revenait et qu'elle repartait avec un homme fortuné et qui possédait une maison faisant cinquante fois la taille de mon appartement ? J'eus un pincement au cœur. Que je le veuille ou non, Liz allait finir par partir, et c'était mieux pour elle. Peut-être demain, peut-être dans un an, l'important était qu'elle soit heureuse. Je fermai les yeux pour tenter de trouver le sommeil, et la sentis venir se blottir contre moi. Trop épuisé, je ne réagis même pas. Elle posa sa main sur mon bras, et je laissai sa chaleur corporelle m'emmener avec elle dans un sommeil profond et rempli de rêves étranges.



## 20.

- C'est super gentil de la part de ta mère de nous avoir préparé le petit-déjeuner, dit Liz en fermant la portière de la voiture. Je crois que je vais exploser.
- Si tu pouvais éviter de salir ma voiture.

Liz caressa son ventre rempli qui contenait deux œufs à la coque, du bacon, un jus d'orange, un chocolat chaud, et peut-être même un des fameux pains briochés que ma mère adorait cuisiner quand elle recevait du monde et qu'elle avait du lui faire goûter dans mon dos, après que je lui aie annoncé qu'il était temps de partir. Il était déjà presque midi, et j'avais la tête comme un sceau à cause de la veille. Liz, quant-à-elle, semblait comme à son habitude en pleine forme. Elle était déjà occupée à choisir la radio qu'elle voulait écouter sur le chemin du retour. Après le programme télé, voilà qu'elle s'autorisait à choisir la musique dans ma propre voiture. Au dessus de nous, le ciel était bleu, rempli de nuages blancs, et la lumière du soleil faisait scintiller la neige sur le toit des maisons, dans les jardins, ainsi qu'aux bords des routes. Ce jour de Noël était très calme, il n'y avait personne dans les rues. Tout le monde devait être à l'intérieur, en famille, trop occupé à boire du lait chaud en jouant à un jeu de société que pour sortir dehors, dans la froideur de l'hiver.

- Max ?

Je regardai Liz du coin de l'œil, attendant qu'elle continue.

- Je dois aller aux toilettes.
- Tu plaisantes ? Soupirai-je. On vient de quitter la maison.
- S'il te plaît.

Cela ne m'étonnait même pas d'elle. Je quittai la route principale et roulai jusqu'à la station service la plus proche en espérant qu'elle y trouve son bonheur. Arrivé devant, je laissai tourner le moteur et elle se précipita hors de la voiture avant de disparaître dans un petit magasin qui était, heureusement pour moi, ouvert même les jours fériés. Je m'appuyai contre mon siège et sortis mon téléphone de ma poche pour remercier ma mère de nous avoir accueillis, mais fus surpris de voir qu'une page était déjà ouverte. Le message de Grace, je l'avais complètement oublié. Qu'est-ce que je comptais lui répondre ? « *Joyeux Noël, merci de ne pas me détester* » ? Je restai un moment à fixer mon écran, mes pouces en lévitation au-dessus du clavier. Je levai les yeux en direction des toilettes au cas-où Liz serait déjà de retour, mais elle devait toujours être là-bas. Je finis par lui écrire. « *Bonjour Grâce, passe un Joyeux Noël. J'espère qu'on pourra se faire une revanche karaoké un de ces jours. Max* » Cette réponse me semblait pas mal. Je n'avais ni l'air d'avoir pitié d'elle, ni l'air mal à l'aise, j'appuyai donc sur la touche « envoyer ». J'eus à peine le temps de ranger mon portable que Liz ouvrit la portière. Elle s'assit à côté de moi et poussa un soupir de soulagement.

- Je me sens mieux.

Elle se tourna vers moi et regarda mes mains.

- Tout va bien ?
- Oui pourquoi ?
- Tu trembles.

Je fixai mes mains à mon tour. Elle avait raison. Je serrai les poings et haussai les épaules.

- Sûrement la fatigue. On y va ?

Liz hocha vivement la tête et se cala à nouveau dans le fond de son siège.

De retour à l'appartement, nous fûmes accueillis par des miaulements stridents de mon imbécile de chat qui devait mourir de faim. Dommage qu'il n'était pas mort tout court.

- Pauvre bébé ! S'exclama Liz en s'accroupissant pour le prendre dans ses bras. Ton méchant maître ne t'a pas donné assez à manger ?

Elle le posa par terre et remplit sa gamelle de croquettes. Liz resta un moment plantée derrière

lui, le regardant manger d'un air attendri. Cette fille était vraiment bizarre par moments. J'allai dans ma chambre pour me changer, enfilai un pantalon de jogging et un gros pull, le premier que je trouvai dans ma pile de vêtements plus ou moins propres. De retour dans le salon, je posai mon portable sur la table puis me laissai aller dans le canapé pendant que Liz se changeait à son tour. J'allumai la télévision et m'arrêtai sur une chaîne où ils rediffusaient de vieux films de Noël, les mêmes que chaque année.

- C'est comme ça que tu passes tous tes Noël ? Me demanda Liz en s'asseyant dans le canapé d'en face, vêtue elle aussi d'un pull à col roulé et d'un jean serrant.
- Et alors? Ils passent de bons films, me défendis-je.
- C'est triste.
- Alors vas-y, trouve mieux.

Elle croisa ses bras contre sa poitrine et fronça les sourcils, l'air concentré. Pendant qu'elle réfléchissait, je me concentrai sur le film qui était en train de passer. Ce devait être la fin, tout le monde était heureux et le Père Noël n'était pas porté disparu. Liz sauta du canapé.

- On a qu'à faire des biscuits de Noël !
- Tu sais à peine faire chauffer du pop-corn.
- J'y arriverai cette fois. Et arrête de ramener sans arrêt cette histoire sur le tapis, c'était un accident.

Liz disparut dans le hall puis revint quelques minutes plus tard avec mon ordinateur portable sous le bras. Je fus surpris de voir qu'elle savait très bien où il se trouvait, ce qui voulait dire qu'elle s'était remise à fouiller. Et surtout, qu'elle me l'avait déjà emprunté. Elle l'alluma et tapota sur le clavier, certainement à la recherche d'une recette de biscuits à faire quand on faisait partie d'une petite famille parfaite qui mange ses cookies en les trempant dans un verre de lait.

- Tu as des oeufs ?
- Oui.
- De la farine ?
- Exact.
- Du beurre ?
- À tartiner ?
- Non, du gros beurre. Celui qu'on vend par kilo, qui ressemble à un lingot d'or.
- Pourquoi existe-t-il autant de sortes de beurre ? Demandai-je sans comprendre. Après tout, du beurre c'est du beurre, non ?

Liz poussa un soupir, l'air totalement désespéré par mon cas.

- Je suppose que je vais devoir aller en chercher au magasin, soupira-t-elle.
- Je suppose, aussi.
- J'espère que je ne ferai plus d'hémorragie, que je ne tomberai plus en pleine rue, me vidant de mon sang.

Elle posa le dos de sa main sur son front pour ajouter un effet dramatique à ses paroles. Je levai les yeux au ciel et me forçai à me redresser de mon canapé pourtant si confortable.

- Tu as de la chance que je sois la personne la plus sympa sur Terre.

Liz me sourit de toutes ses dents. Je me levai et me dirigeai vers la porte d'entrée, prêt à aller chercher son fichu beurre. Pendant ce temps, elle s'activa à préparer tout ce qu'il fallait dans la cuisine, sortit des bols, un tamis, et un tas d'autres ustensiles qui ne m'avaient jamais servi et qui ne devaient même pas être à moi. Je quittai l'appartement, me fichant totalement d'avoir une tête présentable ou non. Je me rendis au petit magasin d'en face et m'arrêtai dans le rayon des produits laitiers. Il y avait des dizaines de sortes de beurre, le quel étais-je censé prendre ? Celui au sel ? Au lait entier ? Cru ? Blanc ? N'ayant pas envie de passer ma vie dans ce rayon, j'en pris un au hasard qui ressemblait à un lingot d'or -merci Liz- et passai à la caisse. Je posai mon unique achat sur le tapis et entendis quelqu'un m'appeler.

– Salut mec !

Pour m'appeler comme ça, il n'y avait qu'une personne possible. Je me tournai et découvris Scott, en compagnie d'une jeune femme d'origine asiatique. Il avait son bras autour de sa taille et portait un sac rempli de l'autre main. Ce devait être elle, la fameuse japonaise qu'il avait accompagnée jusqu'à l'hôtel.

– Qu'est-ce que tu fais ici le jour de Noël ?

– Comme tu le vois, j'achète du beurre.

– Sacré Max, dit-il en me secouant l'épaule. Au fait, je te présente Emi, ma copine.

L'interpellée se pencha légèrement en avant, et je ne pus m'empêcher de faire de même. Un grand sourire étira ses lèvres et ses yeux bridés se plissèrent légèrement. Elle avait de très longs cheveux noirs et lisses, ainsi qu'une frange qui cachait son front. Scott la regardait comme je ne l'avais jamais vu regarder une fille. Il souriait et avait les yeux brillants.

– Enchantée Max, dit Emi avec un accent très prononcé.

– Tu lui as appris quelques mots ? Demandai-je à Scott.

– La base. Bonjour, au revoir, enchanté, faisons l'amour.

Je me mis à rire et récupérai mon beurre qui venait d'être scanné. Je payai la vendeuse et nous sortîmes tous les trois du magasin.

– Alors, ça te dit de passer le nouvel an autour d'une bière ? Darren viendra avec Olivia, moi avec Emi.

– Et Grace ?

– On n'en sait rien, elle ne m'a pas répondu. Je crois qu'elle a bloqué mon numéro.

Vu le sourire que continuait d'arborer Emi, je me dis qu'elle n'avait aucune idée de qui était Grace. Ou bien qu'elle ne comprenait pas le moindre mot que nous prononcions.

– Pourquoi pas.

– Tu peux venir avec Liz, si elle vit toujours chez toi.

– Je pense que ça lui ferait plaisir de sortir un peu.

– Et ce serait un plaisir pour nous d'enfin la rencontrer. Sans toi en train de vomir partout, je veux dire.

Je hochai la tête pensivement. Je savais déjà que Liz allait adorer Scott et Darren, tout comme eux allaient adorer Liz. Le contraire était impossible.

– Je vais rentrer avant que ce beurre ne me fonde entre les mains, on s'appelle.

– On s'appelle.

Je saluai Scott et Emi et rentra chez moi.

Une fois à l'intérieur, je me dirigeai directement vers la cuisine, posai le beurre sur le plan de travail, et plaquai mes mains gelées sur les joues chaudes de Liz.

– Tiens, ça t'apprendra à m'envoyer dehors quand il fait moins vingt degrés !

Elle sursauta et se tapa la tête contre le frigo. J'éclatai de rire.

– Va-t-en avec tes glaçons, espèce de monstre !

J'essuyai une larme au coin de mon œil et retirai ma veste avant d'aller la jeter sur le canapé. De retour dans la cuisine, je vis Liz préparer la farine tout en se frottant la tête, là où elle s'était cognée, se mettant au passage une mixture farine et beurre fondu dans les cheveux. Je cassai deux œufs dans un bol avant d'y ajouter du sucre. Je cuisinais très rarement de la pâtisserie, c'était peut-être même la première fois que cela m'arrivait. Mais comme m'avait dit Liz quelques minutes plus tôt, ça passait le temps.

– Au fait, j'ai croisé Scott et sa nouvelle copine.

– Raconte. Elle est blonde ? Elle a de gros seins ?

– Elle n'est pas blonde, et elle portait un gros pull donc je n'ai pas pu vérifier, désolé. Il m'a proposé de passer le nouvel An avec eux et Darren.

– Super ça.

Elle baissa les yeux et pétris son beurre en soupirant. Vu que je ne dis rien de plus, elle soupira une deuxième fois, puis une troisième.

- Tu peux venir.
- Si tu insistes, répondit-elle en haussant les épaules.

Je voyais bien le petit sourire en coin qu'elle essayait tant bien que mal de me cacher. Liz ajouta son beurre et sa farine à ma mixture et continua de mélanger le tout avec ses mains. Je lui aurais bien proposé un fouet, mais je n'en avais même pas.

- Tu n'as pas assez de force, laisse-moi faire, dis-je en la poussant.

Elle me poussa à son tour et menaça de me coller sa main pleine de pâte sur mon visage. Je reculai, mais elle réussit tout de même à en mettre sur mon nez. Elle se mit à rire. Je fis semblant de râler et pris la pâte du bout de l'index pour ensuite le porter à ma bouche.

- C'est vraiment dégoûtant, dis-je en grimaçant.
- C'est de ta faute.

J'écrasai sur sa joue ce qu'il me restait de pâte et elle me regarda avec de grands yeux étonnés. Amusé par sa réaction, j'eus envie d'aller encore plus loin. Je pris une poignée de farine dans le sachet et lui en envoyai en plein visage. Liz se frotta les yeux, la bouche grande ouverte, puis me fonça dessus avant de venir coller sa joue un peu partout sur moi. Elle toucha ma propre joue, mon menton, même mon pull. Je la repoussai.

- Tu vas gâcher tous nos ingrédients ! Gémit-elle.
- C'est toi qui a commencé !
- Très bien, on fait une trêve, occupons-nous de ces biscuits.

Liz avait toujours le visage rempli de farine, jusque dans ses cheveux. Elle avait l'air complètement ridicule comme ça, mais je devais l'être aussi. Nous finîmes notre préparation de biscuits en forme de bonshommes en pain d'épice et elle enfourna deux plaques dans le four.

- Bien joué ! S'exclama-t-elle en tendant la main.

Je voulus frapper dedans, mais elle la retira au dernier moment et passa ses doigts toujours pleins de pâte dans ses cheveux dégoûtants en souriant fièrement.

- Gamine.
- Je sais.

Il fallait maintenant attendre vingt minutes, ce qui me laissait assez de temps pour finir de regarder mon film de Noël. Liz me rejoignit dans le salon après s'être rincé le visage et s'assit face à moi, regardant l'écran comme si elle jugeait quelqu'un de mal habillé.

- Tu sais ce qu'il faudrait ?
- Quoi ?
- Du champagne. C'est Noël, on devrait fêter ça.

Je m'apprêtais à lui lancer une remarque sarcastique, mais après tout elle n'avait pas tort. Je devais bien avoir une bouteille de cava dans le frigo, au cas où une bonne occasion se présentait. Il semblait que celle-ci était enfin arrivée. J'allai dans la cuisine, cherchai après la fameuse bouteille, et la trouvai au fond du frigo entre deux conserves. Je la sortis, pris deux verres de champagne qui traînaient dans mon armoire depuis que j'y avais emménagé, et les passai sous l'eau avant de les amener dans le salon. Liz attendait impatiemment, ses pieds se balançant d'avant en arrière à quelques centimètres au-dessus du sol. J'ouvris la bouteille et nous servis un verre chacun avant de poser la bouteille sur la table et de retourner m'asseoir. Liz prit son verre et le tendit au-dessus du meuble.

- Joyeux Noël ! Chantonna-t-elle.
- Joyeux Noël, répondis-je en faisant s'entrechoquer nos verres.

Nous bûmes une gorgée et, heureusement pour ma crédibilité, ce faux champagne n'était vraiment pas mauvais pour le temps qu'il était resté là. Je bus une deuxième gorgée. Derrière moi, des nuages de plus en plus épais cachaient le soleil et empêchaient la lumière de pénétrer

dans l'appartement. Le film venait de se terminer et des noms défilaient à présent sur un fond noir, trop rapidement pour qu'on puisse en lire plus d'un.

- Pourquoi ton beau-père est comme ça avec toi ? Demanda Liz de but en blanc.
- Aucune idée. Parce qu'il est stupide. Il a toujours été comme ça.
- Ce n'est pas quelqu'un de mauvais, il aime ta mère. Tu ne devrais pas lui en vouloir à ce point d'avoir pris la place de ton père.
- On peut éviter le sujet ?

Liz hochait vivement la tête.

- Bien sûr, j'ai un tas d'autres sujets en réserve. Que penses-tu du réchauffement climatique ?

J'esquissai un sourire amusé et bus une nouvelle gorgée de mon verre.

- On devrait mettre un peu de bonne musique.
- Bonne idée. Je vais allumer une bougie, on n'y voit plus rien avec ces nuages.

Je me dirigeai vers ma collection de disques vinyles et optai, après mûre réflexion, pour celui de David Bowie. Après quelques secondes, la lente mélodie de *Space Oddity* démarra. Je retournai vers le canapé pendant que Liz était occupée à poser quelques bougies parfumées sur la table. Je ne me souvenais absolument d'avoir un jour acheté ça, elle avait dû profiter des quelques jours où j'étais trop malade et trop faible pour m'en rendre compte pour les acheter dans mon dos. Elle retourna à sa place et contempla son travail.

- Très romantique comme ambiance.
- J'avoue que si ce n'était pas avec toi, j'aurais l'impression d'être en plein rencard.
- Et pourquoi pas avec moi ?

Elle sembla vexée, mais je savais qu'elle faisait ça pour m'embêter. Liz but une longue gorgée de son verre avant de le faire tourner entre ses doigts.

- Tu sais comment j'imagine ma vie ?
- Dis toujours.
- Palpitante, dit-elle d'un air rêveur. Je m'imagine voyager à gauche à droite, découvrir des cultures, rencontrer des gens. Je me vois danser la salsa avec un parfait inconnu, il m'apprendrait comment me déhancher sans transpirer.
- C'est un bel objectif.
- Je n'ai pas envie de rester en place. Si je découvrais que ma place était dans une maison où je serais une sorte de femme au foyer, je partirais.
- Je croyais que tu voulais te marier.
- Et bien j'irai me marier avec mon danseur de salsa.

Elle nous resservit un verre, puis encore un, et je le bus sans faire attention.

- Dis-moi comment tu me verrais. Quelle vie tu me donnerais.
- Et bien, commençai-je en réfléchissant un instant. Je te voyais plus avec une grande famille, une garde robe remplie de robes à rubans, une coiffure toujours parfaite et une maison au bord de la mer.
- Directement l'image de la petite vie parfaite.
- Je ne te verrais pas mariée à un danseur de salsa qui ne transpire jamais.
- Et pourquoi pas ?
- Tu es trop douce et innocente pour ça.
- Peut-être qu'au fond je suis une mauvaise fille.

Je trouvai sa réponse ridicule. Elle but encore quelques gorgées et mon portable se mit à vibrer sur la table, face à elle. Avant que je ne puisse réagir, Liz l'attrapa de sa main libre.

- C'est qui ? Demanda-t-elle en gloussant avant d'ouvrir le message. Grace, tiens donc !

Je me levai et m'approchai d'elle en tendant une main pour qu'elle me donne l'appareil.

- Donne-moi ça.
- « *J'espère que tu viendras au nouvel An* », lit-elle tout haut.

- Liz, ne fais pas l'enfant.

Elle se recula pour m'empêcher d'attraper mon portable et commença à tapoter sur le clavier.

- « *Bien sûr, je me réjouis de te voir, smiley clin d'oeil* » écrit-elle à son tour.
- Qu'est-ce que tu fais ? Arrête, lui demandai-je en titubant légèrement.

Je jetai un coup d'œil rapide à la bouteille, et me rendis compte que celle-ci était vide.

- Envoyé !
- Liz !

Je voulus me pencher pour reprendre ce qui m'appartenait mais m'écroulai à côté d'elle sur le canapé. Elle se pencha au-dessus de mon visage et se mit à rire.

- Je viens de t'arranger un coup Max, tu devrais être content. Toi et la jolie Grace.
- Je te déteste, tu sais.
- Non, tu m'adores.

Elle fit glisser son doigt le long de ma joue et, sans que je ne comprenne pourquoi, je sentis les battements de mon cœur s'accélérer. L'alcool devait déjà faire effet.

- Tu ne saurais pas te passer de moi.

Ses courts cheveux bruns, qui lui arrivaient maintenant presque aux épaules, tombaient autour de son visage aux joues légèrement rougies. Ses lèvres entre-ouvertes me paraissaient soudainement bien plus pulpeuses, et ses grands yeux bleus me fixaient avec une telle intensité que cela me déstabilisait. Je me redressai, sans la quitter du regard, perturbé par cette soudaine proximité avec Liz. J'avais chaud, mais ce devait être à cause de la bouteille que nous venions de nous enfler. Liz s'appuya contre l'accoudoir du canapé et moi, je ne bougeai toujours pas. J'étais comme figé. Elle se pencha légèrement en avant et me tira par le col de mon pull tandis que son regard scrutait chaque détail de mon visage. J'avais l'impression qu'elle était en train de jouer avec moi comme avec un pantin.

- Je dois vraiment tout faire à ta place, murmura-t-elle.

Je ne savais plus de quoi elle parlait. De Grace, ou bien de ce qui était en train de se passer.

- Liz, articulai-je difficilement.
- Max ?

Il fallait que je trouve quelque chose à dire, cette situation me paraissait beaucoup trop étrange. Mon cerveau fonctionnait à deux-cent à l'heure, mais toutes mes idées s'embrouillaient dans ma tête.

- Tu sais, tu m'as vraiment fait peur quand tu as disparu, lâchai-je à toute vitesse, dans l'espoir qu'elle ne comprenne pas ce que je venais de dire.
- Heureusement que tu étais là, répondit-elle avec un sourire. Un véritable super-héros.
- Mais si...

Liz plaqua sa main contre ma bouche, m'empêchant ainsi de parler, et planta son regard dans le mien. Elle ne me paraissait soudainement plus aussi fragile, Liz était devenue tout d'un coup très sûre d'elle, presque attirante. En étant si proche d'elle, je pouvais facilement voir à quel point ses joues étaient devenues rouges, encore plus qu'hier. Ses cheveux étaient en bataille autour de son visage de poupée, et ses grands yeux bleus étaient animés d'une étincelle que je n'avais encore jamais vue dans son regard. Il fallait que je me ressaisisse. La flamme des bougies brillait dans ses yeux et, dans la pièce, la voix de David Bowie empêchait au silence d'être pesant. Mon cœur allait exploser. Son visage à seulement quelques centimètres du mien, elle se mit à rire à nouveau avant de se laisser aller contre le dos du canapé. Je ne plus comprenais rien et, nerveux, me mis à rire aussi. Liz avait trop bu, trop vite. La sonnerie du four retentit dans tout l'appartement.

- Biscuits ! S'exclama-t-elle en levant les bras au ciel.

Elle sauta sur le sol et trottina jusqu'à la cuisine, me laissant seul sur ce canapé qui, soudainement, me paraissait beaucoup plus froid.

## 21.

Durant toute la semaine suivant ce fameux jour de Noël, Liz et moi avions fait comme si rien ne s'était passé. Elle me stipulait qu'elle ne se souvenait pas de cette fameuse soirée, et j'avais fini par me dire que le moment bizarre était seulement dans ma tête, rien d'autre. Tout avait beau être resté comme avant, elle me semblait pourtant tout d'un coup plus distante. Elle passait beaucoup de temps sur son téléphone, dans ses affaires, elle prenait mon ordinateur portable et s'enfermait dans la chambre pendant des heures avant de ressortir pour manger. Aussi, elle rêvassait beaucoup. Elle s'asseyait sur le rebord de la fenêtre et contemplait la ville sans dire un mot. Au bout de quelques jours, j'avais fini par ne plus y prêter attention. La veille du réveillon, Liz s'était vêtue d'une robe différente que celle qu'elle portait à Noël, mais qui lui allait tout aussi bien. Elle s'était couchée sur mon lit en m'attendant, occupée à tapoter sur le clavier de son téléphone, pendant que j'essayais des cravates.

– Tu préfères laquelle ? Demandai-je en me tournant vers elle.

Je parlais dans le vide, Liz ne m'écoutait pas. Je tenais ma cravate rouge dans une main et la noire dans l'autre, ce qui m'obligea à me racler la gorge pour attirer son attention. Liz leva le nez de son portable puis secoua négativement la tête.

– Aucune, n'en mets pas.

– Pourquoi pas ?

– On dirait que tu vas passer un entretien d'embauche quand tu en mets une.

Puis elle retourna à ses occupations. Je poussai un soupir et lançai mes cravates sur le lit, à côté de Liz. J'enfilai ma veste et elle me suivit sans dire un mot.

Dans la voiture, Liz était très silencieuse. Elle avait mis la radio et regardait le trottoir enneigé éclairé par les lumières des réverbères. Je me garai devant le bar où nous nous allions souvent avec Scott et Darren et ouvris la porte à Liz qui me remercia d'un simple hochement de tête. Tout le monde était déjà là, assis à une grande table ronde au fond du bar. Lorsqu'ils nous virent arriver, Scott se leva.

– Voilà Maxim et sa petite protégée ! S'exclama-t-il avant de prendre la main de Liz lorsqu'elle fut à sa hauteur et d'y déposer un baiser. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous présenter la dernière fois, je suis Scott.

Emi, qui était juste à côté, ne sembla pas dérangée par son geste et se présenta à son tour avec un accent japonais. Darren fit de même, suivi d'Olivia. Et de Grace. En me voyant, elle esquissa un faible sourire. Liz s'assit à côté d'Emi et moi à côté d'elle, face à Grace.

– Maintenant que nous sommes tous réunis, nous allons pouvoir commander, lança Darren avant d'appeler le serveur. Bière pour tout le monde ? À part toi, Oli. Je ne voudrais pas d'un enfant alcoolique.

Il embrassa Olivia sur la joue et celle-ci sourit avant de se tourner vers Liz.

– Tu sais Liz, mon mari m'a beaucoup parlé de Max et toi, dit-elle. Tu es devenue une sorte de légende dans ce groupe.

– Ah oui ? Demanda Liz en s'empourprant.

Je n'avais encore jamais vu Olivia auparavant, mais elle ressemblait exactement à l'image que je m'étais faite d'elle. Cheveux mi-longs, grands yeux clairs, enceinte jusqu'au cou, elle respirait pourtant la joie de vivre et avait à peine l'air fatigué.

– En même temps, on n'arrête pas d'entendre parler de toi sans jamais te voir, ajouta Scott avec un clin d'œil en ma direction. Sauf la fois où ce charmant jeune homme m'a presque vomi dessus.

– Je ne savais pas qu'il parlait de moi, répondit Liz en souriant.

– Ce sont surtout ces deux imbéciles qui n'arrêtent pas de l'embêter avec toi, ajouta Grace d'une voix particulièrement douce.

Mon regard jonglait entre toutes les personnes présentes à table sans que je ne puisse répondre quoi que ce soit. Je regardai Emi, et me rendis compte qu'elle et moi étions pareils. On observait, on hochait parfois la tête, mais au fond on ne comprenait absolument rien de ce qui se passait sous nos yeux. Le serveur apporta nos bières et un jus d'orange pour Olivia qui le remercia d'un grand sourire.

– Alors, commença Scott. C'est comment de vivre avec Max ?

Je soupirai, et Liz me jeta un regard en coin. J'avais l'impression de revivre l'interrogatoire subit par ma mère et ma tante le jour de Noël, mais elle me fit comprendre par un sourire rassurant que cela ne la dérangeait pas.

– C'est sympa, répondit-elle.

– Tu restes combien de temps ? Demanda Darren.

– Cela va déjà faire deux mois, mais je ne compte pas m'éterniser. Je pense que Max m'a déjà assez supportée.

Elle rit légèrement et je me sentis obligée d'en rajouter.

– Je confirme, il serait vraiment temps que tu songes à t'en aller.

– Il a envie que tu restes, murmura Olivia en cachant sa bouche de sa main, mais en parlant assez fort pour que je puisse l'entendre.

– Ça, tout le monde le savait ! Ajouta Scott.

Liz rit de plus belle alors que moi, je me sentais de plus en plus mal à l'aise. J'avais envie qu'on change de sujet et décidai donc d'en amener un sur la table, le premier qui me passa par la tête. Mon attention fut alors attirée par le gros ventre d'Olivia.

– Alors Olivia, c'est pour quand l'heureux événement ?

Je vis d'abord ses sourcils se froncer, visiblement dérangée par mon changement soudain de conversation, mais son visage finit par s'apaiser. Les femmes enceintes aimaient parler de leur future progéniture, c'était connu.

– Dans deux mois, soupira-t-elle en souriant à nouveau.

– J'espère qu'il ne me ressemblera pas trop, plaisanta Scott.

– Scott ! S'exclama Olivia.

– Crétin, ajouta Darren.

Même si sa remarque était stupide, elle fit rire toute la table. Je bus une gorgée de ma bière et regardai discrètement Liz pour voir si elle n'était pas trop mal à l'aise devant tout ce monde qu'elle ne connaissait pas. Elle m'offrit un nouveau sourire et porta elle aussi son verre jusqu'à ses lèvres. Elle but une longue gorgée puis le reposa sur la table. Elle glissa ensuite sa main sous la table, et je sentis ses doigts froids attraper ma main avant de la serrer doucement.

Au fil de la soirée, Liz apprit à connaître tout le monde. Scott semblait la faire rire, Olivia et elles s'étaient rapprochées à tel point que celle-ci avait changé de place pour s'installer à côté de nous deux, et Darren n'arrêtait pas de lui donner des conseils sur « comment survivre quand on vit avec un mec désordonné ». Il n'y avait que Grace qui ne parlait pas beaucoup, même Emi était plus bavarde qu'elle. Je profitai du fait que Liz était occupée pour me rapprocher de ma collègue de bureau.

– Et toi, comment tu te sens ? Lui demandai-je en m'appuyant sur la table.

– Ça va, soupira-t-elle. Je me suis inscrite sur un site de rencontres en ligne.

– Vraiment ?

– Pourquoi pas ?

– Grace, franchement. Tu sais combien il y a de psychopathes sur internet ?

– Beaucoup ? Demanda-t-elle en se cachant dans son verre.

– Beaucoup, en effet. Surtout pour une fille comme toi.

– C'est-à-dire ?

– Innocente et physiquement pas moche.



– Merci ? Répondit-elle en riant. Ta sincérité me touche.

Je hausse les épaules en souriant, mais mon attention fut rapidement attirée par une question d'Olivia qui me fit l'effet d'un éclair me traversant le corps.

– Alors Liz, à quand le mariage avec Max ?

J'ouvris de grands yeux et crus que j'allai me décomposer sur place. Le mariage ? Et puis quoi encore ? Je m'apprêtais à dire à Liz qu'elle n'était pas obligée de répondre à ses bêtises, mais celle-ci me devança.

– Pour tout te dire, je suis déjà fiancée.

Sa réponse refroidit toute la table. Même Grace sembla sous le choc. Je sentis mon cœur se figer dans ma poitrine, et j'avais soudainement très envie de rentrer chez moi.

De retour à l'appartement, je claquai la porte d'entrée et me tournai vers Liz.

– Pourquoi tu as dit ça ?

Elle sembla ne pas comprendre. Liz enleva tranquillement sa veste, la posa sur le canapé et retira ses chaussures.

– De quoi tu parles ?

– Cette histoire de fiançailles.

– C'est la vérité, non ?

– Parce que tu comptes retrouver ton fiancé, l'épouser et faire comme si il ne t'avait jamais abandonnée pendant tout ce temps ?

– Qui te dit qu'il m'a abandonnée ? Et de toute façon, qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Je m'en fais pour toi, c'est tout.

– Tu es jaloux ?

– Liz, arrête de faire l'enfant ! Explosai-je.

– C'est comme ça que tu me vois ?

– Non, ce n'est pas comme ça que je te vois, c'est comme ça que tu es ! Tu n'es qu'une gamine, tu as failli mourir dans la rue et c'est moi qui t'ai sauvée, pas ton pseudo-fiancé ! Tu t'en enfuie d'un hôpital, t'as failli faire cramer mon appartement alors oui, je te vois comme ça. Tu n'es de toute façon pas assez mâtûre pour te marier.

Mon cœur battait à vive allure dans ma poitrine. J'étais énervé. Pas par ses paroles, mais parce que la réalité venait de me tomber dessus comme une claque en plein visage. Oui, elle était fiancée et oui, elle allait partir. Je le savais très bien, et je ne comprenais pas pourquoi l'entendre de vive voix me mettait hors de moi. Devant moi, Liz avait les larmes aux yeux. Elle serra les poings, tourna les talons et se dirigea vers ma chambre.

– Liz, attend...

Elle ne m'écouta pas. Je dus presque courir pour la rattraper, mais elle bougea son bras avant que je ne puisse attraper son poignet. Elle s'était mise à pleurer, ce qui me fendit le cœur.

– Je suis désolé.

– Tu vas voir si je ne sais pas me débrouiller seule.

Liz entra dans la chambre mais, plutôt que de claquer la porte derrière elle, elle commença à ranger toutes ses affaires dans son sac. Ses gestes étaient brutaux, elle tapait chaque vêtement avec rage dans son grand sac, les dents serrées.

– Tu vas voir si je ne suis qu'une gamine.

– Je me suis emporté.

Elle se leva, se dirigea vers moi et me poussa.

– Sors !

Je ne bougeai pas. Elle continua de me pousser de toutes ses forces, mais finit par se laisser tomber contre moi, son front contre mon torse. J'entourai son petit corps de mes bras et la laissai foutre en l'air ma chemise avec ses larmes. Non seulement je ne comprenais pas pourquoi j'étais énervé, mais j'avais aussi du mal à saisir pourquoi Liz se mettait dans des

états pareils. C'était le bordel dans ma tête. Pourquoi mentionner ses fiançailles alors qu'elle avait retiré sa bague ? Comment pouvait-elle encore croire que son parfait fiancé reviendrait ? Je songeai aux SMS. J'allai m'excuser encore une fois, mais elle parla avant moi.

- Tu dois me laisser partir Max.
- Pas tant que tu auras besoin de moi.
- Quand le jour sera venu, tu devras me laisser partir, corrigea-t-elle.
- Je le ferai.

Elle s'écarta de moi, essuya ses joues du revers de sa main et alla s'asseoir sur le lit. Couchée sur le draps, le regard perdu dans le vide, elle avait tout d'un coup l'air complètement dépassée par les événements. Moi qui connaissais tout d'elle, j'avais maintenant l'impression qu'une part entière de sa vie m'était cachée. Et c'était le cas. La différence était qu'avant, elle l'était pour elle aussi. J'avais fini par comprendre qu'il y avait certaines choses qu'elle savait à propos de son passé et dont elle ne me parlait pas.

- Liz ?

Elle releva la tête. Je brûlais d'envie de lui demander, je ne supportais plus de la voir s'éloigner sans pouvoir avoir une explication. Je voulais qu'elle me dise tout, qu'elle me parle des messages qu'elle recevait et envoyait si souvent, qu'elle me raconte ses rêves et où elle se perdait lorsqu'elle regardait au loin par la fenêtre. Sauf que je ne pouvais pas m'imposer dans sa vie, plus maintenant.

- Bonne année, me contentai-je de dire.

Une semaine supplémentaire s'était écoulée. Pendant ce temps, j'avais repris le travail, et Liz avait commencé à chercher elle aussi un boulot afin de pouvoir reprendre sa vie en main. Ou plutôt, afin de pouvoir en commencer une nouvelle. Elle avait finalement trouvé un poste en tant que serveuse dans un café où je n'étais jamais allé, et avait décidé de fêter ça avec Emi, Olivia et Grace. Je me retrouvais donc seul, dans mon appartement, mangeant un plat réchauffé qui n'avait pas de goût. Je zappais à la télévision et m'arrêtai finalement sur une télé-réalité. Bien que l'émission ne soit absolument pas intéressante, il était trop tôt pour que j'aille me coucher, mais trop tard pour que je sorte faire un tour. Je n'avais donc pas d'autre choix que de me moquer de ces pauvres personnes qui cherchaient juste la célébrité par n'importe quel moyen. Alors que je finissais mon plat, un miaulement grave se fit entendre de derrière le canapé. Theodore me sauta sur les genoux et renifla mon plastique presque vide.

– Bouge de là, ventre sur pattes, lui dis-je en essayant de le faire descendre.

Il ne se laissa pas faire, je sentis ses griffes se planter dans les mailles de mon jeans et compris qu'il ne comptait pas bouger avant que je ne lui laisse goûter de ma nourriture. Je posai l'assiette à côté de moi.

– Tiens, de toute façon ce n'était pas si bon que ça.

Theodore miaula -sûrement pour me remercier-, et commença à lécher la sauce trop salée. Je me sentais ridicule, seul chez moi, à parler à un chat. Je me levai, allai chercher mon paquet de cigarettes dans la poche de ma veste, puis me dirigeai vers la fenêtre pour l'ouvrir afin de ne pas plonger mon appartement dans une épaisse fumée grise. J'allumai ma cigarette et tirai dessus. Dehors, il n'y avait presque personne. Tout le monde devait être rentré chez lui, se reposant après une longue journée de travail comme je devrais moi-même le faire. Sauf que je m'ennuyais. Je ne savais pas quoi faire, alors je tournais en rond. Je levai les yeux vers le ciel parsemé d'étoiles et repensai à celui que j'avais dessiné sur le plafond de mon ancienne chambre. Je me souvenais l'avoir peint un jour où je m'étais disputé avec ma mère. J'avais eu envie de sortir m'amuser ce soir-là, mais vu qu'elle m'avait interdit de sortie, j'avais décidé de faire comme si j'étais dehors plutôt que de fuguer de chez moi et de me ramasser une claque en plein visage. J'avais passé plus de deux heures à peindre, debout sur une vieille échelle que j'avais volée dans le garage. Ma mère, plutôt que de s'énerver, avait trouvé cela très original. « *Tu n'es pas comme les autres petits garçons* », m'avait-elle dit ce fameux jour. Je soufflai une nouvelle bouffée de fumée et la regardai disparaître dans l'air. Je commençais à me perdre dans mes pensées, ma cigarette se consumant lentement entre mes doigts, lorsque la porte du hall d'entrée s'ouvrit. J'entendis les pas précipités de Liz en talons hauts se diriger vers le salon. Je l'écoutai retirer sa veste, la jeter sur le canapé, puis caresser Theo qui avait terminé son repas et qui se reposait maintenant, couché sur le dos.

– C'était une super soirée ! S'exclama-t-elle en venant jusque moi.

Tant mieux pour elle, j'étais content qu'elle se soit fait de nouveaux amis. Elle arriva à mon niveau et poussa un long soupir.

– Je n'aime pas quand tu fumes.

– Je sais, mais je me sentais un peu seul tu vois.

– Pauvre petit Maxou, tu veux un câlin ?

Je fis non de la tête et terminai ma cigarette avant de l'écraser dans le cendrier. Liz alla s'asseoir dans le canapé afin de retirer ses chaussures.

– C'est super que tu aies trouvé un travail, dis-je en m'appuyant face à elle sur le rebord de la fenêtre.

– Je trouve aussi ! Je pourrai enfin m'acheter quelques vêtements. Et de quoi faire de la nourriture plus saine, qu'est-ce que tu étais en train de manger ? Demanda-t-elle en prenant du bout des doigts l'emballage de mon plat réchauffé propre qui traînait

toujours sur le canapé.

- Du poulet indien, c'était super bon, mentis-je.

Liz leva les yeux au ciel et posa le plastique sur la table. Elle releva ses courts cheveux et les attacha ensemble en un petit chignon à l'aide d'un élastique qui entourait son poignet.

- Et après, qu'est-ce que tu comptes faire ?

Suite à ma question, elle leva les yeux vers moi, ne semblant pas comprendre. Je pris le temps de fermer la fenêtre pour ne pas refroidir toute la pièce et allai m'asseoir sur l'autre canapé, en face d'elle. Vu que je ne disais rien d'autre, elle insista.

- Après quoi ?
- Quand tu auras de l'argent. Tu t'en iras ?
- Pourquoi, tu commences à décompter les jours ?

Elle plaisantait, mais je savais bien qu'au fond, sa question était sérieuse.

- Un peu, mentis-je encore une fois.

Liz croisa les jambes et laissa tomber sa tête sur le dos canapé.

- Il faudra bien alors.

J'esquissai un sourire et me tournai vers la télévision. Cette émission n'avait vraiment rien de palpitant, elle ne faisait que raconter la vie d'une famille accro à la chirurgie esthétique et aux drames en tout genre.

- Max ?
- Mmh ?
- Tu ne m'oublieras pas, n'est-ce pas ?

Je regardai à nouveau dans sa direction. D'abord, sa question me parut ridicule, à tel point que j'avais l'impression qu'elle se moquait de moi. Comment pourrais-je oublier quelqu'un qui avait vécu plusieurs mois dans mon appartement, qui avait imposé sa brosse-à-dents dans le gobelet à côté de la mienne et qui s'était plus servi de ma cuisinière que moi ? Et puis, je compris à son froncement de sourcils que c'était plus une demande qu'une simple question.

- Bien sûr que non.

Elle sourit, se leva, et vint s'asseoir à côté de moi. Je lui ouvris mon bras et elle vint se blottir en serrant mon bras, sa tête posée sur mon épaule. Liz resta silencieuse pendant un moment, regardant la télévision d'un air faussement concentré, puis fini par lever les yeux vers moi.

- Tu savais que Grace était avec quelqu'un ?
- Ah bon ? Tant mieux pour elle.
- C'est dommage.
- Pourquoi ?
- Vous auriez été mignons ensemble.

Je soupirai et elle se mit à rire comme une enfant. Je fis mine de la repousser, mais Liz s'accrocha à mon t-shirt et manqua même de m'étrangler en tirant sur le col. Je cédai et la laissai à sa place.

- Je n'ai jamais compris pourquoi tu n'es pas allé vers elle.
- Je te l'ai déjà dit, je ne suis pas doué dans ce domaine.
- Je suis sûre que tu serais un super petit-ami.
- Je ne sais même pas embrasser.

Elle éclata de rire.

- Je suis sûre que si.
- Tu me valorises trop.
- Non, je te dis juste ce que je pense.
- Je croyais que tu étais fiancée.
- Je sais.

Je baissai les yeux vers elle. Liz me regardait toujours. Elle finit par détourner le regard et se concentra à nouveau sur l'écran. Des fois, et même très souvent, il m'arrivait de ne pas la

comprendre. Elle ne dit plus rien pendant cette fois-ci une bonne demie-heure. J'essayai à nouveau de m'intéresser à l'émission sans penser à la réflexion de Liz, mais celle-ci se mit à tourner en boucle dans ma tête. Liz, d'abord appuyée sur le canapé, penchait de plus en plus vers moi. Sa soirée semblait l'avoir fatiguée vu les cernes qui entouraient ses yeux et toute l'énergie qu'elle mettait à essayer de rester éveillée. À force de lutter, sa tête finit par tomber de mon épaule vers mon torse et, lorsque l'émission se termina, elle se redressa d'un coup.

- Tu devrais aller te coucher.
- Je ne dormais pas.
- Non, bien sûr.

Elle marqua un silence avant de lever lentement les yeux vers moi.

- Max ? Je peux dormir dans ton lit ?

Je poussai un soupir et hochai la tête avant de me lever.

- Je vais chercher des couvertures.
- Je voulais dire... Avec toi.

Je m'arrêtai dans mon élan pour regarder Liz. Elle avait les yeux remplis de fatigue, mais tentait malgré tout de me faire sa tête de petit chiot pour que je dise oui. Je devrais dire non.

- Pourquoi ?
- J'ai froid ici.
- Une nuit ?
- Une nuit.

Bien sûr, cela ne fut pas qu'une nuit. De plus en plus souvent, Liz venait se glisser sous ma couverture et s'amusait à coller ses pieds froids contre mes jambes. J'avais beau la repousser, elle revenait sans cesse. Après deux semaines, cela avait fini par devenir trop habituel pour continuer à lui dire de retourner dans le canapé. Il n'était pas rare que nous parlions pendant des heures avant qu'elle ne finisse par s'endormir et, quand elle commença à travailler, qu'elle me raconte ses journées au café en tant que serveuse. Le premier jour, elle était d'ailleurs venue se réfugier dans mes bras en pleurs alors que je dormais déjà, et m'avait réveillé en s'essuyant le nez contre mon t-shirt. Cette nuit-là, elle m'avait carrément ouvert les bras de force pour se coller contre moi afin de pouvoir pester contre son patron dans un endroit chaud et confortable, comme elle le disait pour se justifier. À force, elle avait fini par arrêter de me demander si elle pouvait venir, elle venait d'elle-même et prenait tellement de place que je n'avais plus droit qu'à un demi-coussin dans mon propre lit.

Je n'aimais pas les anniversaires. Je n'avais jamais compris pourquoi c'était si important de fêter une année supplémentaire, tous les ans. Peut-être était-ce pour nous féliciter d'avoir réussi à être encore en vie. Aujourd'hui, j'avais donc vingt-six ans. À moitié endormi, je fis rapidement un bilan de ma vie. Maxim, célibataire, fumeur, un travail, un appartement, propriétaire d'un stupide chat complètement inutile. Je ne m'en sortais pas encore trop mal. Heureusement pour moi, il n'était affiché sur aucun réseau social que le dix janvier était censé être ma journée, je ne devrais pas être dérangé avec ça cette année. Je pris mon portable posé sur la table de nuit et découvris cinq nouveaux messages de bon anniversaire. Ma mère, ma tante, et trois autres personnes qui ne m'avaient plus adressé la parole depuis l'université. Sauf pour mon anniversaire. J'avais toujours trouvé cela amusant de voir qu'en ce jour « particulier », des dizaines de personnes ressurgissaient de ton passé comme si vous ne vous étiez jamais quittés, puis disparaissaient une fois minuit passé. Après avoir répondu à tout ce monde d'un simple « merci », je me frottai les yeux et me relevai. Ce ne fut qu'une fois debout, en plein milieu de ma chambre, que je me rendis compte que Liz n'était pas là. Elle avait dû partir tôt pour son boulot. Je n'y prêtai pas plus attention et me dirigeai vers la cuisine. En chemin, je trébuchai sur Theodore.

– Bouge de la sac à puces, grommelai-je en le repoussant du pied.

Il décala en poussant un miaulement et alla se coucher sur le canapé de Liz. Sur la table du salon, je remarquai un assiette contenant quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la nourriture. Et qui sentait comme de la nourriture. Je m'approchai, curieux, et découvris une pile de pancakes. À côté, un mot. Je le pris et le lus à haute voix.

– Bon anniversaire Max. À ce soir, ta Liz adorée.

Je fus presque ému par cette petite attention. Comment avait-elle su ? Les gargouillis de mon ventre m'empêchèrent de mon poser plus de questions et je dévorai l'assiette d'un appétit vorace. Je n'étais pas en avance, je gobai donc mes pancakes et me dépêchai de filer sous la douche, l'estomac bien rempli.

Au bureau, je décidai de me faire tout petit. On ne savait jamais que le patron ait informé tout le monde que c'était mon anniversaire. Cependant, personne ne sembla faire attention à moi. Pas même lui d'ailleurs. Je croisai Darren, Scott et Grace, mais ces derniers me remarquèrent à peine. Il me saluèrent brièvement avant de continuer leur chemin. Avais-je fait quelque chose de mal ? Je repensai à la soirée du nouvel an. Est-ce que celle-ci avait laissé un froid entre nous ? J'avais l'impression que tout le monde m'évitait, qu'on me passait à côté sans me regarder. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait. De toute façon, j'avais beaucoup de travail et pas assez de temps pour me poser des questions sans importance. Je me dirigeai vers mon bureau et m'installai dans cette pièce si paisible, si calme. Peut-être un peu trop calme. Je regardai par la porte vitrée les employés marcher dans tous les sens, discuter près de la machine à café, rire entre eux. J'avais l'impression que tout le monde me snobait. Je pris un dossier et commençai à le lire, sans grand intérêt. Au même moment, ma porte s'ouvrit. C'était Scott. Je fus soudainement pris d'une vague d'espoir : je n'étais pas invisible pour tout le monde.

– Clark demande si tu peux finir les dix derniers dossiers à sa place pour cette après-midi. Il dit que c'est important.

– Sérieusement ? Ça va me prendre une plombe.

Il haussa les épaules avant de fermer la porte. Et de la ré-ouvrir immédiatement.

– Au fait.

– Oui ? Demandai-je, tout sourire.

– Très jolie cravate.

Je le remerciai d'un simple signe de tête et il ferma la porte une bonne fois pour toute. Génial. Cette journée promettait d'être merveilleuse. Je n'avais à présent plus de temps à perdre, je me mis rapidement au travail avec, cependant, beaucoup de mal à me concentrer. Personne d'autre n'entra dans mon bureau et je passai mon temps de midi seul, à bosser sur ces fichus dossiers.

Le reste de la journée me fit comprendre que j'avais mal fait de me lever ce matin. Entre la tache de café sur ma chemise, les dizaines d'appels de clients mécontents qui prirent plaisir à m'insulter de tous les noms et la disparition de mon stylo préféré, je ne savais plus où donner de la tête. Lorsque j'ai voulu prendre des nouvelles de mes amis, on me signala qu'ils avaient quitté le bureau plus tôt. Tous ensemble ? Et pourquoi n'étais-je pas avec eux, pourquoi étais-je obligé de rester ici, à lire la paperasse du patron ? J'avais l'impression qu'à nouveau, le mot « stagiaire » était affiché en grosses lettres sur mon front. Je fermai le dernier dossier vers dix-huit heures trente. J'étais fatigué, affamé, tendu et je n'avais qu'une envie, c'était de rentrer chez moi et de mettre un terme à cette journée. Je fermai la porte de mon bureau, ma valise sous le bras, et me tournai vers la salle remplie de bureaux vides. Il ne restait que Clark. Lorsqu'il vit que je partais, il se précipita vers moi. Je voulus baisser les yeux et faire comme si je ne l'avais pas vu, mais il était trop tard. Je n'avais vraiment pas envie qu'il commence à me parler de ses futurs projets pour la boîte, ou de tout le travail que j'allais encore devoir faire. J'avais juste envie d'être chez moi.

- Vous avez l'air épuisé Lancaster, tout va bien ?
- Je vais bien merci, j'ai juste besoin de repos.
- Laissez-moi vous offrir un verre.
- C'est gentil, mais...
- Je vais vite fermer mon bureau.
- Vraiment, je...
- Ce fût une journée très chargée, dit-il en tournant la clé dans la serrure. Vous ne trouvez pas ? Mais je suis heureux de vous avoir trouvé, vous faites du bon travail.

Je compris que cela ne servait à rien de protester.

- Merci Monsieur.

Il glissa la clé de son bureau dans sa poche et m'accompagna jusqu'à l'ascenseur. À l'intérieur, il commença à me parler de son ex-femme, de tous les voyages qu'il avait déjà fait dans sa vie, et j'en vins presque à l'envier. Il parlait, beaucoup, je n'avais pas le temps d'en placer une, mais ce n'était pas plus mal. Je ne l'écoutais qu'à moitié et me dis que j'allais simuler une maladie pour pouvoir éviter de me faire offrir un verre par mon patron. Ou pire, de devoir lui payer ce verre. Il m'emmena presque de force jusqu'au café d'en face, celui où nous avions fêté le nouvel An. Ce café qui était devenu ma deuxième maison.

- C'est très gentil de votre part Monsieur, mais je préfère rentrer si ça ne vous dérange pas. Je pense que je couvre quelque chose.
- Ne faites pas l'enfant Lancaster, entrez.

Je me retins de partir en courant et poussai la lourde porte.

- Au fait, ajouta-t-il, joyeux anniversaire.

Je n'eus pas le temps de m'attarder sur sa phrase qu'une vingtaine de personnes se mit à crier dans la salle. Des confettis me tombèrent devant les yeux, une musique démarra et plusieurs individus vinrent m'étreindre avant que je ne puisse réagir. Si je n'avais pas rêvé, toutes ces personnes avaient hurlé « bon anniversaire ». Pour moi. J'étais tellement surpris et sous le choc que mes lèvres se mirent à trembler sans que je ne puisse dire quoi que ce soit.

- T'as essayé de nous cacher ça, petit coquin, glissa Scott à mon oreille avant de me prendre dans ses bras à son tour.
- Tu es au courant depuis quand ?
- Lundi dernier.

- Je pensais que vous m'évitiez tous, tentai-je d'articuler.
- Et tu aurais dû voir ta tête ! S'exclama Darren. À mourir de rire !
- C'est Liz qui a tout organisé, ajouta Olivia qui serrait le bras de son mari.

Tous les trois étaient sur leur trente-et-un. Olivia portait une robe turquoise qui dissimulait presque son ventre de femme enceinte et mes deux amis, quant-à eux, étaient en chemise blanche. Scott avait détaché les premiers boutons de la sienne tandis que Darren, toujours très classique, les avait fermés jusqu'au cou. Autour de nous, le bar était rempli de collègues, vieux amis, et même de certaines personnes dont je ne me souvenais pas. Le sol était recouvert de confettis, les mêmes que ceux que je devais encore avoir dans les cheveux. Un peu plus loin, une bière à la main, Clark s'était déjà emparé de la piste de danse improvisée en plein milieu de la salle. À force de regarder de gauche à droite, je finis par apercevoir Liz au fond de la pièce, adossée contre le mur, le sourire aux lèvres. Je me faufilai entre plusieurs personnes qui me souhaitèrent encore un bon anniversaire en me tapant sur l'épaule et réussis tant bien que mal à arriver entier jusqu'à elle. Liz était magnifique. Elle portait une petite robe rose pailletée et des chaussures à talons de la même couleur. Ses cheveux étaient attachés en une queue de cheval un peu brouillon et son visage était pailleté, de sorte que les lumières de la salle la faisaient briller des pieds à la tête.

- C'est vraiment de toi tout ça ? Lui demandai-je à bout de souffle.
- On dirait bien.

Je détestais les anniversaires, tout comme n'importe quelle fête, et elle le savait. Pourtant, j'avais l'impression que je n'allais pas regretter celui-là. J'étais très touché par l'attention, et surexcité de voir qu'une fête entière avait été organisée en mon honneur. Je ne pus m'empêcher de serrer Liz dans mes bras, ce qui sembla la surprendre.

- Tu es géniale, tu le sais ?
- Je le sais.

Elle me rendit plus doucement mon étreinte puis se recula. Elle sourit, alors que moi j'avais envie d'éclater de rire. Toute la tension de cette journée venait de s'évaporer, et j'avais très envie de m'amuser moi aussi. Surtout lorsque je vis Mr. Clark essayer de faire un breakdance au centre d'une ronde de personnes qui l'acclamaient en criant son nom. En le voyant elle aussi, Liz se mit à rire puis releva les yeux vers moi.

- Te voilà toi !

Je sentis une main sur mon épaule et me retournai. Grace se tenait devant moi, elle aussi vêtue d'une robe. Ce devait sûrement être pour cela qu'ils étaient tous partis plus tôt du travail, pour pouvoir préparer cette fête et s'habiller de façon un peu plus décente que moi et ma tâche de café sur ma chemise. Elle me serra dans ses bras -je n'avais jamais reçu autant d'affection dans toute ma vie, cette soirée battait tous les records- puis me sourit, l'air tout excité. Grace adressa un rapide coup d'œil à Liz, mais porta à nouveau très rapidement son attention sur moi. Avec ses talons, elle était pratiquement plus grande que moi.

- Il est temps que le roi de la soirée prouve qu'il mérite son titre.

Je n'eus pas le temps de répondre que Grace me prit la main et me tira jusqu'au centre de la salle. Je jetai un rapide coup d'œil en arrière, en direction de Liz, mais celle-ci me fit signe d'y aller. Sur la piste, la totalité des invités dansait en un formant un cercle sur une playlist de chansons que je connaissais presque toutes par cœur. Je me retrouvai rapidement cerné entre Darren et Scott, chacun un bras autour de mes épaules, sautant à pieds joints sur le sol et criant les paroles de la chanson qui passait en fond. La soirée venait à peine de commencer, et je ne m'étais déjà jamais autant amusé. J'étais entouré de personnes que j'appréciais, et qui ne risquaient pas de finir par me traiter d'incapable à la fin de la soirée. Moi qui pensais que cette journée allait être une torture, voilà qu'elle prenait une toute autre tournure totalement inattendue. Et c'était grâce à une personne. Je voulus jeter un coup d'œil dans sa direction, mais elle n'était plus contre le mur. Un cri de joie me fit comprendre qu'elle avait fini elle



aussi par rejoindre la piste. Je la vis avec Emi, la copine de Scott, sautillant sur place et faisant ainsi rebondir ses cheveux sur son dos nu. La voir comme ça me fit éclater de rire, un rire recouvert par le bruit assourdissant de la musique. On m'apporta un verre, puis un deuxième, et je ne fis rapidement plus attention à tout ce que j'ingurgitais. Tout le monde voulait danser à mes côtés, je ne m'étais pas senti aussi important depuis le jour où j'avais joué de la guitare pour le spectacle de mon école et où tout le monde s'était mis à m'applaudir. Même le patron du bar avait fini par s'incruster sur la piste.

Plus la soirée avançait, plus mon état empirait. Cela devait faire deux bonnes heures que je n'avais pas quitté la piste de danse, deux bonnes heures qu'on remplissait mon verre qui, au final, n'était plus jamais vide. Quelques fois, des personnes venaient me voir, et même si je ne me souvenais absolument pas de les avoir vus, je les prenais dans mes bras et leur disais qu'ils m'avaient manqué. J'avais souvent droit au fameux « je t'offre un verre ? » et bien sûr, en tant que roi de la soirée, je me voyais mal refuser. Je finis par retrouver Darren à un moment de la soirée qui, comme moi, commandait à boire, adossé contre le bar en bois.

- Tu vas laisser Olivia conduire ? Lui demandai-je en fronçant les sourcils. Ce n'est pas très galant de ta part.
- Le petit conduira.

Nous éclatâmes de rire, tels deux ivrognes attendant leur boisson.

- Tu sais, dit-il en reprenant son sérieux, Liz est une fille super.
- Je sais.
- Pourquoi tu ne le lui dis pas ?

Je levai la main et pointai mon annulaire. Vu qu'il ne comprit pas, je mimai une valse avec une personne invisible et la terminai avec une imitation d'une demande en mariage, ce qui sembla lui faire comprendre le fond de mes pensées.

- Juste, son fiancé.
- De toute façon, ça reste Liz. Je ne me vois pas lui dire qu'elle me plaît.
- Pourtant c'est le cas.
- Non ! Je secouai négativement la tête. Arrête de jouer le meilleur ami gay avec moi Darren, tu sais aussi bien que moi que c'est juste... impossible.

Il posa une main sur mon épaule, puis la deuxième, et inclina légèrement la tête en avant. Je ne vis d'abord pas ce qu'il voulait faire, puis je compris qu'il cherchait à me faire avouer. Il haussa un sourcil, puis se mit à le faire danser à plusieurs reprises. J'ouvris la bouche pour prononcer un mot, mais il me lâcha à ce moment-là.

- Voilà la plus belle !

Olivia apparut derrière moi et il déposa un baiser sur ses lèvres. La future maman vint se placer à côté de son mari et prit le verre d'eau qu'il lui tendait.

- En tout cas, dit-elle en me regardant, ta chérie est pleine d'énergie.
- Ce n'est pas ma chérie, répliquai-je.

Je détournai le regard et vis Liz, toujours sur la piste. Elle dansait, et rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Lorsqu'elle vit que je la regardais, elle m'offrit un grand sourire. Sans même vouloir le lui rendre, je souris automatiquement à mon tour. Le barman me fit sursauter en posant mon verre devant moi, ce qui suffit à me ramener sur Terre. La soirée était loin d'être terminée.

## 24.

Il devait déjà être passé vingt-trois heures lorsqu'on me laissa enfin m'asseoir sur une

chaise. J'étais épuisé, j'avais depuis longtemps viré ma cravate et ouvert les premiers boutons de ma chemise sale pour pouvoir respirer un peu. De plus, je commençais à avoir vraiment faim. Toute la bande ne tarda pas à me rejoindre à ma table, tous aussi fatigués que moi. Sauf Olivia, qui ne dansait bien sûr pratiquement pas et qui commença à passer sa main sur son petit ventre rebondi. Pendant un moment, j'imaginai cet enfant devenir la mascotte du groupe, vêtu d'un petit costard et doté du même charisme que son père.

- C'est une soirée d'enfer ! Cria Scott qui semblait de ne pas y être allé de main morte sur l'alcool.

Étant presque dans le même état que lui, j'éclatai de rire. Mon front perlait de sueur à force de bouger dans tous les sens. Je trouvais assez amusant de regarder la majorité des filles danser pieds nus, leurs talons à la main. Heureusement qu'en tant qu'homme, je n'avais pas ce problème-là. Soudain, la musique se coupa, tout le monde cessa de danser et se tourna vers moi. Le fameux titre « happy birthday » résonna dans toute la salle, les lumières s'éteignirent totalement, et un énorme gâteau apparut devant mes yeux, éclairant faiblement la salle de ses bougies. Je me tournai vers le barman qui venait d'apporter cette énorme chose mais ce dernier disparut rapidement dans l'ombre. Tout le monde entoura notre table, attendant que je souffle mes bougies comme un enfant de cinq ans.

- Fais un vœux, me souffla Grace.

J'étais heureux, je ne savais pas ce que je voulais de plus. Ou peut-être que si. Je soufflai mes bougies en un coup et regardai autour de moi chaque personne qui se mit à applaudir. Le barman, qui venait soudainement de ré-apparaître et qui devait être vraiment bien payé vu tout ce qu'il faisait ce soir, coupa des tranches de l'énorme pâtisserie dont les bougies éteintes laissaient se diffuser dans l'air de la fumée qui sentait légèrement le brûlé. La musique changea, laissant place à de nouvelles chansons qui devaient avoir été choisies par Liz. Liz. Je ne la voyais plus depuis un bon moment déjà. Je pris deux parts de gâteaux sur deux assiettes en cartons ainsi que deux fourchettes. Je me levai, décidé à partir à sa recherche, et laissai ma place à une pauvre fille qui semblait avoir mal aux pieds à cause de ses chaussures qu'elle avait gardées. Je finis par apercevoir ma petite protégée dehors, assise sur les marches à l'entrée, près des fumeurs. Je ne m'étais même pas encore grillée une cigarette ce soir, et je n'en ressentais pas le besoin. Je m'assis à côté de Liz et lui offrit une des deux assiettes. Elle me remercia et je dévorai littéralement mon gâteau. Pas elle.

- Tout va bien ?

Elle hocha la tête et me sourit.

- Comment se passe ton anniversaire ? Demanda-t-elle.
- Très bien. Et c'est grâce à toi, merci.
- Tu as soufflé tes bougies ?
- Comme un grand.
- Et c'était quoi ton vœux ?
- Je ne te le dirai pas.

Liz me bouscula et je manquai de faire tomber mon gâteau.

- Hey !
- Dis-le moi, me supplia-t-elle.
- Très bien.

Je mâchai lentement une bouchée de cette délicieuse pâtisserie afin de bien la faire patienter, puis finis par me racler la gorge.

- J'ai souhaité que tu ne partes pas.

Toute l'expression de son visage se métamorphosa devant mes yeux. Elle sembla d'abord ne pas comprendre, puis fini par esquisser un petit sourire. Je vis ses joues virer au rouge.

- Max... C'est adorable. Ça me touche beaucoup.

Je me contentai de hausser les épaules et terminai mon gâteau comme un goinfre. Liz ne

toucha toujours pas au sien, et elle m'autorisa même à le manger. Elle me regardait dévorer ma deuxième part quand, à l'intérieur du bar, les Beatles commencèrent à emplir la salle de leur voix mélodieuse. Liz et moi nous regardâmes pendant quelques secondes sans bouger, puis je me levai et lui tendis une main.

- M'accorderais-tu cette danse ?
- Avec grand plaisir.

Elle prit la main que je lui tendais et nous laissâmes nos assiettes en carton sur les marches, nous fauilant ensuite jusqu'à la piste de danse où il n'y avait presque plus personne.

- Tu sais que je ne sais pas danser ?
- Moi non plus, répondis-je en haussant les épaules à nouveau.

Elle entoura mon cou de ses avant-bras en riant doucement, et je posai mes mains sur ses hanches. Autour de nous, je sentais des dizaines de regards fixés sur Liz et moi. Je n'en avais rien à faire, j'étais bien. Et légèrement trop confiant avec ce que j'avais bu. Liz regardait d'abord les autres d'un air gêné, puis finit par me fixer moi. D'un coup, son regard s'apaisa. Elle plongea ses grands yeux bleus dans les miens, et je ne les avais jamais trouvés aussi beaux. Un sourire plus grand étira ses lèvres colorées de rouge et elle m'accompagna dans ma danse en prenant soin de ne pas me marcher sur les pieds. Étrangement, je n'avais jamais été aussi content d'entendre *Hey Jude* avant ce soir.

- Comment tu as su que c'était mon anniversaire ?
- Je te connais Max, qu'est-ce que tu crois.
- Tu avais fait des recherches sur moi, c'est ça ?
- Comment aurais-je pu savoir que tu n'étais pas un psychopathe sinon ?

J'éclatai de rire et elle posa sa tête contre mon épaule. Machinalement, je glissai ma main sur son dos, mes doigts effleurant sa peau. À la table où j'étais assis, je pouvais voir Scott et Darren lever leurs pouces en l'air, un énorme sourire accroché aux lèvres.

Vu que j'avais bu et que Liz ne savait pas conduire, nous avions du prendre un taxi pour rentrer chez moi. Il devait être trois heures du matin lorsque la voiture s'arrêta devant nous et que Liz m'aida à monter à l'intérieur du véhicule. La musique assourdissante du bar s'était arrêtée depuis un moment déjà, et pourtant j'avais toujours l'impression qu'elle résonnait dans ma tête. J'avais le tournis, j'étais à deux doigts de vomir sur la banquette du taxi, mais je n'avais jamais passé une aussi bonne soirée et je ne regrettais rien. Le trajet fut silencieux, je regardais la route défiler sous mes yeux en essayant de calmer mon pauvre estomac qui devait être dans un piteux état. À côté de moi, Liz avait fini par s'endormir. Lorsque la voiture s'arrêta, je payai le chauffeur et dû porter la demoiselle dans les escaliers telle une princesse, vêtue de sa robe de bal à paillettes. Je la couchai sur mon lit et me laissai tomber à côté d'elle. Elle ne se réveilla même pas, ses sourcils se froncèrent un moment mais bien vite, son visage retrouva toute sa sérénité. Liz était dans un sale état. Ses cheveux formaient des petites boucles brunes autour de son visage à cause de la transpiration, et son mascara s'était étalé sous ses yeux. Sa robe était pliée et humide, quelqu'un avait sûrement dû renverser son verre sur elle. Il y avait même des chances pour que ce soit moi. J'avais encore du mal à croire que c'était elle qui avait organisé tout ça, pour moi. Je fixai le plafond, et passai une bonne vingtaine de minutes à me remémorer chaque détail de la soirée. Je ne pouvais m'empêcher de sourire. Je fermai les yeux mais, malgré la fatigue, je n'arrivai pas à m'endormir. J'avais besoin d'air. Je me levai, déposai la couverture sur Liz qui marmonnait dans son sommeil, et quittai la chambre. Je marchai dans le noir jusqu'au salon et ouvris ensuite en grand les fenêtres. L'air frais qui pénétra dans mes poumons me fit le plus grand bien. Dehors, la ville était endormie. L'envie de vomir commençait petit à petit à se dissiper, mais je ne me sentais même plus fatigué. J'aurais pu regarder ces lumières pendant des heures. Theodore sauta sur l'appuie de fenêtre et vint se frotter contre mon bras. Au même moment, Liz débarqua dans le salon à son

tour, faisant craquer le parquet sous ses pieds. Elle ne portait plus sa robe, mais un t-shirt. Mon t-shirt.

- Tu continues de me voler des trucs alors que j'ai risqué ma vie pour tes fringues.
- Ils sont plus confortables, se contenta-t-elle de dire en haussant les épaules.

Elle vint s'asseoir à son tour sur le rebord de la fenêtre et commença à caresser Theodore qui se mit à ronronner.

- Tu devrais aller dormir, lui dis-je.
- Toi aussi.
- Je n'avais pas sommeil.
- Et bien moi non plus.
- Ce n'est pas ce que j'ai vu dans le taxi.

Elle esquissa un sourire et me donna un coup de poing au niveau du bras avant de passer à nouveau ses doigts dans les poils du chat avec toute la délicatesse du monde.

- Je ne te remercierai jamais assez pour ce soir, dis-je.
- Je ne te remercierai jamais assez pour ces derniers mois. Pour m'avoir accueillie chez toi alors que tu ne me connaissais même pas.
- C'est normal.
- Non, ce n'est pas normal. C'est extrêmement généreux. Je ne sais pas si je l'aurais fait à ta place.
- Tu m'aurais laissé dehors, dans le froid, presque nu.
- Je t'aurais poussé dans une flaque d'eau.
- Tu es un être mauvais, Liz.

Elle sourit fièrement et se mit à genoux sur le rebord de la fenêtre pour regarder elle aussi la ville plongée dans le noir presque complet. Elle semblait épuisée, mais elle continuait de sourire. J'avais parfois du mal à croire que cette fille était la même que celle à qui je rendais visite à l'hôpital, celle qui avait éclaté en sanglots dans mes bras. En y repensant, Liz et moi avions déjà partagé tellement de moments ensemble, bons comme mauvais, que j'avais du mal à me dire qu'un jour, tout cela ne serait plus qu'un tas de souvenirs.

- Max ?

Je tournai la tête vers elle.

- Je me demandais... Le jour où tu m'as retrouvée assise dans la rue... Pourquoi est-ce que tu as cherché après moi ?
- Je n'avais pas envie d'être accusé de meurtre.
- Sérieusement.
- Je me faisais du souci pour toi. Je me disais que tu ne serais pas partie comme ça, sans prévenir.
- Et si je l'avais fait ?
- Ça m'aurait fait de la peine.
- Oh, Maxou.
- Ne m'appelle pas comme ça ! M'exclamai-je.

Liz me pinça la joue et je m'écartai en fronçant les sourcils. Elle voulut recommencer, mais j'attrapai son poignet pour l'en empêcher. Elle finit par laisser retomber son bras le long de son corps et s'assit à nouveau sur le rebord, face à moi. Elle souriait.

- Pourquoi tu me regardes comme ça ?
- Je pense que c'est le destin qui a voulu que tu tombes sur moi.
- C'est surtout l'emplacement de mon bureau.

Liz secoua négativement la tête, faisant bouger ses cheveux bruns maintenant mi-longs. Ils me semblait qu'ils avaient poussé bien vite. Ce devait être un secret de fille. Ou plutôt, c'était le temps qui avait filé bien trop rapidement.

- Je pense qu'une force nous a poussés tous les deux dans la vie de l'autre.

- Tu es folle.
- Nous sommes liés Max. Pour toujours.
- J'espère que tu n'es pas en train de me demander en mariage. Encore une fois.
- Est-ce que tu veux bien être sérieux pour une fois dans ta vie ?
- Désolé.

Même si elle avait élevé la voix, elle n'était cependant pas en colère. Son regard était toujours aussi doux, et un grand sourire étirait ses lèvres.

- Regarde-nous, dit-elle en prenant Theodore sur ses genoux, une vraie petite famille !  
Je me mis à rire, amusé par ses paroles. Nous divaguâmes sur différents sujets de discussions toute la nuit. On riait, à tel point qu'on en avait les larmes aux yeux. À côté de nous, le soleil commençait à se lever. Vers six heures, nous avions fini par nous assoupir sur les canapés, prêts à dormir pendant deux jours entiers.

J'avais mit presque une journée entière à me remettre totalement de ma soirée d'anniversaire. Visiblement, je n'étais visiblement pas le seul à avoir eu du mal à retaper. Au bureau, ceux que Liz avait invités passaient en baillant, se frottaient les yeux, et beaucoup s'attardaient à la machine à café. Alors que j'essayais de me concentrer sur mon travail, mon téléphone portable n'arrêtait pas de sonner. Liz, seule à la maison, s'amusait à m'envoyer des photos d'elle en train de faire des grimaces. Bien sûr, elle avait choisi pour ma fête d'anniversaire un jour de la semaine où elle était sûre d'avoir congé le lendemain, et pas moi. Je la reconnaissais bien là. Je me laissai aller dans le fond de mon siège et mon téléphone se mit à vibrer à nouveau. Cette fois, c'était une photo de Theo. Elle m'avait également envoyé un message. « Comment se passe la gueule de bois ? » Je voulus lui répondre en lui envoyant moi aussi une photo où je grimaçais, mais la porte de mon bureau s'ouvrit à ce moment là. Surpris, mon téléphone me glissa des mains et retomba lourdement sur le bureau. C'était Grace, en pleine forme contrairement à moi.

- Comment tu te sens ? Me demanda-t-elle en se retenant de rire devant ma maladresse.
- Un peu fatigué mais ça va. Et toi ?
- Pareil, répondit-elle en souriant.

Elle vint s'asseoir en face de moi, sur une chaise de l'autre côté du bureau. Même si ces chaises ne me servaient pas à grand chose à part organiser des réunions anonymes des temps en temps, j'aimais bien qu'elles soient là. Ça donnait à mon bureau un côté plus sérieux, et je me sentais supérieur dans mon grand fauteuil à roulettes, le chef de cette pièce.

- C'était une chouette soirée.

Je hochai la tête et commençai à jouer avec mon bic. J'essayais de le faire danser entre mes doigts, mais finis par le faire tomber lui aussi. J'avais depuis ce matin quelques problèmes de concentration dus au fait que je n'avais dormi que quelques heures avant d'arriver ici, la chemise froissée et les chaussettes dépareillées.

- Liz est une organisatrice d'enfer, c'était vraiment gentil de sa part.
- C'est vrai, dis-je en reprenant mon bic pour le faire encore une fois tourner.
- Je comprends pourquoi tu m'as repoussée à présent.

L'objet tomba à nouveau mais, cette fois, je ne le repris pas. Je fixai Grace et fronçai les sourcils, ne comprenant pas le sens de sa phrase. Elle se contenta de sourire en haussant les épaules. Grace n'avait pas l'air triste, son sourire me semblait sincère.

- De quoi tu parles ? Ça... ça n'a rien à voir avec elle, balbutiai-je maladroitement.
- Max, il serait temps que tu arrêtes de jouer l'enfant.
- Je ne joue pas l'enfant ! M'exclamai-je comme un gosse.
- Tu aurais du te voir. Ta façon de la regarder, comme si elle était la plus belle chose sur cette Terre. La pièce aurait pu être vide que cela n'aurait rien changé.
- J'avais bu.
- L'alcool a souvent tendance à montrer au grand jour ce qu'on essaie de garder au fond de soi, tu sais.
- Tu as décidé de jouer le grand sage avec tes dictons bidons ?

Grace se mit à rire.

- Quoi ? Demandai-je sur la défensive.
- Tu es tellement naïf.

Elle se pencha en avant et posa sa main sur mon avant-bras.

- Arrête de te fermer au monde Maxim.

Je ne répondis pas. Grace gardait son sourire encourageant qui, d'ailleurs, me mettait plus mal à l'aise qu'autre chose. Je trouvais les filles vraiment casse-pieds, à sans arrêt essayer de lire à travers les traits de notre visage. Et puis, toutes ces thérapies commençaient légèrement à me

taper sur le système. D'abord Liz, et maintenant Grace. Je n'étais pas amoureux de Liz, et je ne comprenais pas pourquoi cette idée semblait obnubiler tout le monde. N'y avait-il pas assez de télé-réalité pour s'occuper d'une autre vie minable que la mienne ? En plus, je ne pouvais m'empêcher de trouver cette idée complètement absurde. Liz était un petit chiot abandonné, une âme d'enfant piégée dans un corps d'adulte, elle et moi étions bien trop différents. Elle avait sa vie, j'avais la mienne, et bientôt, tout cela n'allait plus qu'être de l'histoire ancienne. Face à mon silence, Grace retira sa main et se leva.

– Il va être midi, tu veux aller manger un bout ?

J'acquiesçai. Sortir prendre l'air ne pourrait me faire que du bien.

Nous nous retrouvâmes à quatre dans une sandwicherie où je n'avais encore jamais mis les pieds. Le concept était sympa, un peu rétro, il y avait un juke-box dans le fond de la salle et les sièges étaient semblables aux banquettes rouges des voitures des années 50. En réalité, je ne savais pas si cet endroit était une sandwicherie, ils y servaient à peu près tout ce qui était possible de servir. Du café, des plats chauds, de la bière, mais était donné que j'avais pris un sandwich, j'en déduis que c'était une sandwicherie. Scott avait commandé une pizza gigantesque et Darren, un hamburger. Grace, en tant que fille qui se respecte, s'était contentée d'une salade César.

– Vous savez les gars, commença Scott en croquant dans une part de sa pizza, je pense qu'on devrait sortir plus souvent. Des sorties comme hier, ça manque à nos vies.

– Dit le mec pas marié et qui n'est pas sur le point d'avoir un enfant, soupira Darren.

– C'est toi qui a choisi vieux.

– Et Emi ? Demandai-je en mordant dans mon sandwich.

– Ce n'est pas parce que je suis en couple que je ne peux plus sortir. Je suis un homme libre, Monsieur!

– C'est ce qu'on verra dans trois ans.

– Si elle tient jusque là, glissa Grace.

– Hey ! S'écria Scott.

Il nous désigna à tour de rôle avec la pointe de sa part de pizza.

– Vous jugez sans savoir de quoi vous parlez. J'ai changé.

– Vraiment ? demanda Grace.

– Je te connais depuis assez longtemps pour savoir que toi, Scott, tu n'es pas vraiment du genre à chercher les relations sérieuses, ajouta Darren.

– Peut-être que j'attendais juste la bonne.

– Et tu la trouves dans un bar, commentai-je.

– Tu peux parler, tu l'as bien trouvée dans la rue toi.

Je ne pus m'empêcher de rougir. Cette réflexion fit rire toute la table, sauf moi. Je mordis une nouvelle bouchée de mon sandwich.

– Arrête Scott, tu sais bien qu'elle est fiancée.

Darren, mon sauveur. Je dévorai mon sandwich à grande vitesse, comme si me gaver allait m'éviter d'entendre ses réflexions sur Liz.

– Ce n'est pas parce qu'il y a un gardien devant le goal que tu ne peux pas essayer de marquer un but.

– Quelle phrase de mec, soupira Grace avant de lui voler une part de sa pizza.

– Par contre, ça c'est à moi !

Ayant terminé mon sandwich, je fis la même chose sous le regard déconfit de Scott.

– C'est bon, je me tais, soupira-t-il. Et toi Grace, pourquoi n'as-tu pas amené ton nouveau compagnon hier ?

– Il n'est pas très sortie, dit-elle en commençant à se trémousser sur sa chaise, l'air gêné.

– Trop dommage, j'aurais enfin pu juger la concurrence.

Darren donna un coup de coude dans les côtes de Scott qui fit semblant de gémir de douleur.

- Tu m'as fait mal !
- Tant mieux, c'était le but.
- T'es trop cruel, dit-il avec une voix d'enfant.

Je jetai un regard en coin à Grace qui se contenta d'esquisser un petit sourire qui devait vouloir dire « ne t'en fais pas », ou un truc dans le genre. J'avais toujours du mal à décoder les messages codés des femmes. Même si j'étais content qu'elle ai trouvé quelqu'un, j'étais moi aussi un peu déçu de ne pas avoir pu le voir. J'avais beau l'avoir quelque peu repoussée, ce n'était pas pour autant que je ne voulais pas qu'elle soit heureuse.

- Et il est comment ce garçon ? Ne pus-je m'empêcher de demander.
- Très gentil. Il me fait beaucoup rire aussi.
- Il est sexy ? Demanda Scott qui se ramassa un nouveau coup de coude.
- Pas autant que toi, plaisanta Grace.

Scott passa sa main dans ses cheveux, un sourire victorieux accroché aux lèvres. Vu comme ils étaient ensemble, à agir comme deux enfants, il m'aurait été impossible de deviner qu'il s'était passé quelque chose entre ces deux-là si on ne m'avait pas mis au courant. J'avais du mal à imaginer Scott courir après Grace, mais beaucoup moins à visualiser Grace lui mettre un stop. Puis il y avait Darren, le Papa de la bande. L'homme marié, bientôt papa. Tout le contraire de Scott. Pourtant, cela ne les empêchait pas d'être très proches, je ne me souvenais pas d'en avoir déjà vu un sans l'autre. À les voir, Grace et Scott qui se taquinaient et Darren qui levait les yeux au ciel, je ne pouvais m'empêcher de sourire. Ces personnes étaient devenues ma deuxième famille, et cela en si peu de temps. Je me souvenais encore de mes premiers jours, quand je renversais mon café sur mes collègues et qu'on me traitait de fayot. Cette époque me paraissait à présent très loin.

- Et toi Max, t'en penses quoi ?

Je relevai brusquement la tête. Je ne m'étais pas rendu compte qu'encore une fois, je m'étais perdu dans mes pensées au point de ne plus écouter la conversation.

- De quoi ?
- On pariait que Clark était sûrement en train de roupiller dans son bureau.
- Il ne ferait pas ça, dit Grace d'un air perplexe.
- Tu ne le connais pas ! S'exclama Scott.
- Je pense, dis-je en me levant, qu'il faut aller voir ça !

Le reste de la journée était passé beaucoup plus rapidement que la matinée. Effectivement, Clark s'était endormi dans son bureau, et il ronflait. Scott m'avait mis au défi d'aller dessiner sur son visage, mais je ne voulais pas risquer mon poste pour un simple défi, même si celui-ci était vraiment tentant. À la place, on avait profité de l'absence du chef pour faire une réunion autour de la machine à café. Puis une course de chaises à roulettes, dans le hall. Juste devant le bureau du patron. Cela ne le réveilla même pas. Certains de nos collègues nous regardaient comme si nous étions fous, ce qui était en partie vrai. D'autres, au contraire, venaient regarder et se joignaient parfois même à nous. Plus tard, nous nous réunîmes tous en cercle pour parler de nos petites vies banales et sans intérêt. J'avais l'impression d'être à une réunion d'alcooliques anonymes, ou bien en pleine partie d'action ou vérité. J'appris des choses sur des personnes dont je ne connaissais même pas le prénom, comme ce Karl qui avait élevé un pigeon chez lui car il culpabilisait trop de l'avoir écrasé. Je ne savais pas qu'il était possible de s'amuser autant au boulot, si j'avais su j'aurais signé beaucoup plus rapidement.



En rentrant à l'appartement, je découvris Liz couchée à plat ventre sur le sol, jouant avec le chat. En me voyant arriver, elle se dépêcha de se lever et détourna le regard.

- Tu es déjà là.
- Je suis également ravi de te voir, Liz.

Elle m'offrit un grand sourire innocent et sautilla jusqu'à la cuisine. Curieux, je la suivis et découvris des poêles sur les plaques. Elle avait recommencé.

- J'ai fait à manger ! S'exclama-t-elle. J'ai suivi une recette, tu vas voir ce sera tellement bon que tu voudras me garder comme cuisinière.

J'esquissai un sourire. Après tout, ça ne pouvait pas être pire que l'épisode des pop-corns. Je me dirigeai vers le salon et découvris qu'elle avait déjà mis la table, et qu'un film était en pause, prêt à être lancé. Visiblement, j'étais attendu. Je m'installai dans un des canapés et attendis qu'elle apporte les assiettes. Même si je la lui proposai plusieurs fois, Liz ne semblait pas avoir besoin de mon aide. Une fois le plat sur la table, je découvris une lasagne faite maison qui sentait merveilleusement bon. Et qui n'avait miraculeusement pas l'air brûlée.

- En quel honneur ? Demandai-je avant d'attaquer mon plat.
- Comme ça. J'avais envie de te faire plaisir.

Ça ne ressemblait pas vraiment à Liz, mais je n'allais pas refuser de la nourriture gratuite. Et surtout, qui sentait aussi bon. Elle s'installa en face de moi.

- *Buon appetito !* Dit-elle en italien, avec un accent bien anglais.

Je commençai à manger de bon cœur et elle lança le film, un film d'action que je n'avais encore jamais vu. Son plat, étrangement, n'était pas mauvais. Et le film non plus. Je commençais à m'intéresser à l'histoire quand Liz se mit, comme tous les jours, à me questionner avec les interrogations habituelles.

- Alors, ta journée ?
- Vraiment bizarre.

Je lui racontai ma découverte de la sandwicherie, les courses de chaises, le cercle secret. Mon histoire la fit éclater de rire. Elle me demanda plus de détails, et je finis moi aussi à rire tellement ce que je racontais était ridicule.

- Et ton patron n'a rien remarqué ?
- Il dormait comme un bébé ! Ça doit être la soirée qui l'a assommé.
- Le pauvre, vous n'auriez pas du tout profiter de lui comme ça.
- Je sais, mais c'était marrant.

Liz secoua négativement la tête en me jugeant du regard. Après avoir fini mon plat, je repoussai l'assiette et m'installai plus confortablement dans le canapé.

- Et toi ? Ta journée ?
- Oh, rien d'intéressant, soupira-t-elle. J'ai regarder passé les gens dans la rue. Tu sais qu'un vendeur de hot-dogs passe tous les mardis devant chez toi ?
- Sérieusement ?
- Oui ! Et visiblement ses hot-dogs ne sont pas mauvais, vu le nombre de personnes qui font la file devant. Il y a même deux hommes qui ont commencé à se bousculer pour être premier. Je crois que l'un deux est tombé et s'est cassé le bras.
- Comment tu le sais ? Il est parti en ambulance ?
- Non, par contre il n'arrêtait pas de jurer. En Italien.
- C'est ce qui t'a donné envie de faire des lasagnes ?
- Ça doit être ça, répondit Liz en souriant.

Elle se laissa aller dans le fond de son fauteuil et serra un coussin contre elle. Je ne l'avais pas remarqué tout de suite, mais quelque chose semblait la tracasser. Je n'y fis pas plus longtemps attention, me disant que si c'était important, elle allait m'en parler. Mon attention finit par

entièrement se porter sur le film qui, je devais l'avouer, était vraiment bon. Le jeu d'acteur, l'histoire, les combats, l'intrigue, je n'arrivais à présent plus à détacher mes yeux de l'écran. Même Liz ne s'était pas encore endormie. Cependant, je fus forcé de détacher mon attention de l'écran car mon téléphone se mit à sonner sur la table basse. Liz me lança un regard et, n'ayant pas la force de me lever pour le prendre, je lui fis signe qu'elle pouvait décrocher. Elle prit l'appareil et répondit à ma place.

– Bonjour, vous êtes bien sur le téléphone de Maxim Lancaster, ici sa secrétaire.

Son visage se transforma immédiatement. Elle écouta pendant un moment l'interlocuteur sans rien dire, sans même me regarder. Elle finit par répondre brièvement quelque chose que je ne compris pas, puis raccrocha.

– C'était qui ? Demandai-je sans grand intérêt.

– C'est Olivia.

À la tête qu'elle faisait, je compris que c'était grave. Liz me briefa rapidement pendant que nous nous apprêtâmes pour nous rendre à l'hôpital. Elle m'expliqua qu'il y avait des complications avec le bébé, que Darren était seul, qu'il flippait. Et moi, je refusais de le laisser seul dans cette situation. J'enfilai mon manteau et ouvris la porte d'entrée, Liz à mes talons.

– Max...

– Quoi ?

Liz et moi restâmes un moment sans rien se dire. Elle me regardait en jouant avec le bord de sa veste, et ce fut à cet instant que je compris qu'il y avait finalement bien quelque chose. Sauf qu'elle finit par secouer négativement la tête.

– Non rien, il faut y aller.

La nuit était déjà tombée depuis une bonne heure et, à part les quelques lumières des lampadaires et les enseignes lumineuses des magasins encore ouverts, la ville était plongée dans le noir. Dans la voiture, Liz essaya à maintes reprises de rappeler Darren, mais il ne répondait pas. Je me garai le plus près possible de l'entrée et, arrivés devant les portes, je vis Liz se raidir sur son siège. Je m'arrêtai et me tournai vers elle, cherchant son regard dans la pénombre. Elle ne me regardait pas. À la place, elle fixait le bâtiment en silence.

– Ça va aller ?

Liz se contenta de hocher la tête, plongea ses mains dans les poches de sa veste, prit une grande inspiration puis sortit de la voiture en direction de l'entrée de l'hôpital. Darren était dans le hall, complètement paniqué. En nous voyant arriver, son premier réflex fut de nous prendre tous les deux dans ses bras.

– Comment va Olivia ? Demanda Liz.

– Elle a perdu énormément de sang. C'était vraiment horrible, elle s'est levée car elle avait mal au ventre et... Vous avez déjà vu Shining ?

J'eus envie de rire, mais Liz me donna un coup de coude dans les côtes avant de poser délicatement sa main sur le bras de Darren. Visiblement, elle n'avait jamais vu le film. Le regard de Darren était un mélange de peur, de fatigue et de panique totale. Il avait l'air d'être à deux doigts de s'évanouir. Pendant que Liz le rassurait, je regardais autour de nous les patients déambuler comme des morts-vivants jusqu'à la cafétéria, ou vers la sortie pour fumer leur cigarette du soir. Je me rendis alors compte que cela faisait un moment déjà que je n'avais pas touché à mon paquet.

– Mr. Evans ? Appela une voix féminine dans le couloir.

Darren se retourna brusquement. C'était une infirmière, les mains couvertes de deux gants ensanglantés, qui venait de passer sa tête par la porte d'une des chambres dans le couloir.

– Votre femme a besoin de vous.

Il se précipita vers la chambre. Je fis mine de le suivre, mais Liz me tira par le bras.

– Tu comptes aller l'aider peut-être ?

- Il a besoin de nous non ?
- Je crois surtout qu'Olivia n'a pas besoin que tu assistes à ça.

Elle marquait un point. Je pris place sur une des chaises dans le couloir et Liz s'assit à côté de moi. Pendant quelques minutes, aucun de nous deux ne prit la parole. On écoutait les bruits, les cris, on attendait le moindre signe qui pourrait nous rassurer sur l'état de notre amie. Et cela nous sembla durer une éternité. Je m'appuyai sur le dos de ma chaise et me mis à regarder les allées et venues des médecins. Tout le monde dans ce bâtiment semblait pressé, tout le monde avait l'air nerveux, stressé, ou triste. Et puis mon attention se perdit sur une vieille dame. Celle-ci, au bout du couloir, semblait vérifier que personne ne la regardait. Elle sortit sans faire de bruit de sa chambre, en peignoir, toqua trois coups à la porte d'en face puis entra. J'entendis alors des rires, des paroles qui, au loin, me semblèrent bien plus chaleureuses que tout ce qui circulait dans cet hôpital. Cette dame me fit sourire. Je tournai la tête vers Liz qui avait ramené ses jambes contre sa poitrine et posé son menton sur ses genoux.

- Au fait.
- Quoi ?
- Qu'est-ce que tu voulais me dire avant de partir ?

Liz sembla réfléchir un long moment. Elle entre-ouvrit la bouche, mais ne put commencer sa phrase car Scott et Grace débarquèrent au même instant.

- Alors ? Des nouvelles ? Demanda Scott, presque dans le même état que Darren.
- Pas encore, on attend, répondit Liz.

Il se laissa tomber sur la chaise d'à côté. Visiblement, il avait couru, vu les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Emi n'était pas avec lui, juste Grace. Ses cheveux, d'habitude lisses, bouclaient de manière uniforme, certainement à cause de la pluie. Elle n'était pas maquillée et portait un jean troué sous une paire de bottes à fourrure. À nouveau, le silence s'installa. Nous étions tous beaucoup trop nerveux vu la situation. N'ayant jamais assisté à un accouchement, je ne savais pas si ce qui arrivait était normal ou non, mais je devinais au visage inquiet de Liz que ça ne l'était pas. Elle se rongea les ongles.

- Elle était à combien ? Demanda Scott.
- 8 mois et quelques semaines il me semble, dit Liz.
- Il peut encore y avoir des complications à ce stade ?
- Scott, je n'ai jamais accouché ni moi-même, ni une autre femme. Je n'en sais rien.
- Désolé.

Il se renfrogna dans son siège et se tourna vers Grace qui n'avait encore rien dit. Celle-ci lui offrit un sourire réconfortant et posa sa main sur la sienne. Sans la regarder, il se mit à sourire. Après ce qui nous parut être des heures, Darren sortit de la chambre. Nous nous levâmes tous en même temps. J'avais le souffle coupé, et la tête qui tournait à m'être levé trop vite. Il nous regarda tous à tour de rôle, les mains tremblantes et les yeux larmoyants.

- J'ai un fils, bredouilla-t-il.

D'un coup, toute la tension qui venait de s'accumuler dans le groupe se transforma en joie intense. Nous nous avançâmes tous en même temps vers Darren et le prîmes dans nos bras, formant ainsi un ridicule câlin collectif. Ce devait être le plus beau jour de sa vie, mais cela devint aussi un des plus mémorables de la mienne. Darren recula, tremblant de plus belle.

- Il faut encore le laver et l'habiller, je vous appelle quand il ressemblera un peu moins à une pomme-de-terre.

Je ne pouvais m'empêcher de sourire, comme tout le monde dans ce couloir. Même les patients qui passaient par là et qui avaient entendu ses paroles le félicitaient. Liz, à côté de moi, essuya une larme qui dégringolait sur sa joue du revers de la main.

- Et il ne te ressemble pas Scott, ajouta Darren avant de s'éclipser.

Nous nous regardâmes tous sans savoir quoi dire, fatigués, mais surtout émus par ce qui venait de se produire.

- Et voilà, Darren est papa, soupira Scott avant d'esquisser un sourire de soulagement.

Je n'ai jamais compris ce qu'on pouvait trouver de mignon à un bébé. C'était tout plissé, tout rouge, ça gesticulait dans tous les sens, et ça pleurait. Beaucoup. Je n'avais jamais vraiment été très attiré par les enfants, et encore moins par l'idée d'en avoir. Pourtant, celui de Darren était attendrissant. Ce qui le rendait beau, c'était la façon dont ses parents le regardaient. Darren le portait dans ses bras comme si il avait fait ça toute sa vie. Il savait comment mettre ses mains, où le tenir, et il lui parlait alors que l'enfant dormait. Même si la situation me paraissait bizarre, je devais avouer que c'était assez touchant. Liz le prit à son tour, et je la vis sourire comme je ne l'avais jamais vue auparavant. Le bébé se réveilla, mais il ne pleura pas. Il ouvrit de grands yeux d'extra-terrestre et tendit sa petite main dodue vers Liz qui se mit à faire des bruits bizarres.

- Comment vous l'avez appelé ? Demanda-t-elle sans le quitter des yeux.
- Harry, répondit Olivia, l'air totalement épuisé dans son lit d'hôpital.
- Comme le Prince, dis-je.

Personne ne fit attention à ma remarque. Liz me tendit le petit Harry.

- Tu veux le prendre ? Me demanda-t-elle, le regard rempli d'amour pour cette petite créature au pyjama trop grand pour lui.

Non, vraiment pas, je n'avais pas envie de le tenir. J'allais le laisser tomber. Elle me le mis presque de force dans les bras et je fis de mon mieux pour ne pas avoir l'air d'un parfait idiot.

- Tiens bien sa tête, dit sa mère.

Je plaçai ma main sous sa tête et le regardai. Il bavait. Je ne m'étais pas encore rendu compte à quel point ce petit être était minuscule, et fragile. Sa tête, sous son minuscule bonnet bleu, me paraissait aussi molle que de la pâte à modeler.

- Salut Harry, dis-je, sans savoir comment on était censé parler à un bébé. C'était bien là-dedans ?

J'eus alors l'impression que le bébé souriait.

- Il vient de me sourire ! M'exclamai-je. Je vous promets, je l'ai vu. On va devenir super potes toi et moi, lui dis-je en le regardant à nouveau. Je te ferai boire ta première bière.
- C'est ça, dit Darren en souriant avant de reprendre son enfant.
- Quoi ? C'est le rôle d'un tonton, non ?
- Tu t'autoproclames tonton ? Me demanda Liz.
- Exactement.

Cette fois, ma réflexion suscita plus de réaction que la première. Ce fut au tour de Grace de s'attendrir devant cette petite créature, tandis que Scott le regardait de loin, n'osant même pas le toucher de peur de lui faire mal.

Liz et moi sortîmes les derniers. Une fois les portes d'entrées de l'hôpital franchies, le vent glacé de la nuit d'hiver nous obligea à fourrer notre nez dans notre écharpe et nos mains dans les poches de notre manteau.

- Tu sais ce que je ferais si j'avais un enfant ? Me demanda Liz.
- Dis-moi.
- J'assortirais nos vêtements. Comme ça, si je le perds dans une foule, la personne qui le verra saura comment retrouver sa mère.
- Tu seras une maman très responsable, ironisai-je.

Elle haussa les épaules et glissa un peu plus son visage dans son écharpe. Il était tard, et rien que de penser à mon lit et ses couvertures bien chaudes me rendait somnolant. Lorsque nous arrivâmes à la voiture, Liz me stoppa.

- Attends.

Je me tournai vers elle et, comme elle le demanda, attendis. Liz se mit à sautiller d'un pied à

l'autre, je ne savais pas si c'était parce qu'elle avait froid ou parce qu'elle ne savait pas comment commencer sa phrase. Elle leva ensuite les yeux au ciel, avant de les poser sur moi.

- Bon, m'impatientai-je, tu te lances ?
- J'ai reçu un message de mon... « fiancé ».

Elle avait hésité avant d'utiliser ce mot. *Fiancé*. Je ne répondis rien et attendis la suite de ce qui semblait si difficile à dire pour elle, mais elle aussi avait l'air d'attendre quelque chose de ma part. Qu'est-ce que j'étais censé dire ? Que j'étais content pour elle ?

- Il va bien ?

Voilà tout ce que je réussis à lui demander. Liz regarda à droite et à gauche avant de hocher lentement la tête. J'avais l'impression qu'elle fuyait mon regard.

- Oui, enfin je crois.

Nous restâmes comme deux imbéciles, debout dans le froid, l'un en face de l'autre. Je ne réalisai qu'après quelques secondes de silence ce que signifiait ce qu'elle venait de me dire.

- Et ?
- Il m'a dit qu'il était désolé, et qu'il m'expliquerait tout quand on se verrait.
- C'est-à-dire ?
- Demain.
- Il vient ici ?
- Oui.

Ce n'était peut-être pas une mauvaise chose pour Liz. Enfin, elle allait savoir ce qu'il lui était arrivé, et moi aussi par la même occasion. Elle allait reprendre contact avec des personnes de son passé, même si au fond je n'avais pas un bon pré-sentiment par rapport à ce fiancé. Il me semblait louche. Qui abandonnait sa petite-amie et future femme à l'hôpital pendant presque trois mois, sans donner de nouvelle ? Ni en prendre, d'ailleurs. Je regardai Liz, ses joues que j'avais vues grossir, ses cheveux que j'avais connus longs, puis inexistantes, puis courts. Ses bras que j'avais vus remplis de bleus. Je me rappelai aussi de sa robe en sang. Lui n'avait pas vu tout ça. Il n'avait pas été là pour elle comme j'avais essayé de l'être. Tout d'un coup, je me sentais en colère contre ce type. Je n'avais pas envie qu'elle le voit, et encore moins qu'elle se laisse embobiner par ses belles paroles, par ce qu'il dira certainement pour la ramener chez lui. Chez eux.

- Je veux venir, dis-je.

Et ce n'était pas une question. Je voulais voir qui il était, ce qu'il voulait.

- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Je t'appellerai si tu veux.

Je ne répondis à nouveau pas. Cette annonce m'avait fait l'effet d'un électrochoc. Liz semblait tout d'un coup mal à l'aise. Elle évitait définitivement mon regard, et elle se tortillait dans tous les sens. Pendant qu'elle regardait ailleurs, moi je la fixais.

- Alors le repas, le film, c'était pour ça ? Pour m'annoncer que tu partais ?
- Max, tu ne peux pas m'en vouloir. De toute façon, je ne sais même pas ce qu'il se passera. Peut-être que je resterai ici, à Londres.

Peut-être. Je regardai le bâtiment derrière Liz pendant ce qui dût lui paraître une éternité. La neige était toujours présente, mais en plus petite quantité qu'au début du mois. Le ciel était presque noir, sans étoile, sans lune. Le parking n'était que faiblement éclairé, et le vent empêchait au silence de s'installer, ce qui rendrait la situation encore plus inconfortable.

- Rentre dans la voiture, dis-je en faisant le contour du véhicule pour m'installer derrière le volant. Tu vas attraper froid.

J'avais dormi seul cette nuit. Je m'étais réveillé seul, avais mangé seul, et regardé la télévision toujours seul. Liz était partie tôt à son rendez-vous sans laisser un mot, sans prévenir. Je ne l'avais pas entendue s'en aller mais en réalité, cela ne me faisait pas grand chose. Elle faisait ce qu'elle voulait de sa vie, et c'était son problème si elle tombait sur un psychopathe. Je ne me sentais dorénavant plus responsable d'elle. Il était déjà midi, je ne travaillais pas, et j'étais toujours en sous-vêtements, avachi dans mon canapé. Si je voulais que cette journée soit un minimum productive, j'avais intérêt à me bouger les fesses et vite. Il fallait que je sorte, histoire de ne pas donner l'impression que je n'avais plus de vie sans Liz. Je pris ma tasse de café encore pleine posée sur la table et me dirigeai vers la fenêtre. Je réfléchis un long moment, cherchant quoi faire. À quoi passais-je mon temps avant que Liz ne débarque dans ma vie ? Où est-ce que je sortais ? Je bus une longue gorgée de café avant de pousser un soupir. Mon souffle forma un rond de buée sur la fenêtre, rendant ma vue de Londres trouble. J'effaçai la buée du dos de ma main avant de porter mon attention sur toutes ces minuscules personnes dans la rue, s'agitant dans tous les sens. Le restant de neige avait presque entièrement fondu pendant la nuit, mais l'air ne semblait pas plus chaud pour autant vu les tonnes de vêtements que portaient les passants. J'entourai ma tasse bien chaude de mes deux mains et profitai de sa chaleur, m'en imprégnant au maximum avant d'avoir à affronter le froid de l'hiver. Je n'étais pas quelqu'un de frileux, mais je n'avais jamais vraiment apprécié les basses températures. Je n'aimais pas mettre de pull, ou encore devoir allumer le chauffage, ce qui me coûtait beaucoup plus cher que lorsque que je n'utilisais que la chaleur du soleil. Je me retournai et fis face au salon. Ce silence, à force, m'était pratiquement redevenu étranger. L'absence des paroles incessantes de Liz donnait un côté triste à cet appartement. Et cela me faisait me sentir sacrément seul. J'avais décidément bel et bien besoin de sortir.

Effectivement, le vent était glacial. Le genre de vent qui donnait envie de se glisser sous des couvertures devant un bon film, le genre qui forçait à rester à l'abri, et pas à aller faire un tour en ville, sans savoir où aller. J'avais gardé mon téléphone dans la poche de mon manteau, au cas où, et marchai dans la rue jusqu'à ma voiture. La prendre ? Continuer à pied ? Le froid me criait de rentrer dans ma Ford, mais mon petit ventre de fêtes de fin d'année m'incitait à faire un peu de sport, pour une fois. Une bourrasque glaciale me fit finalement choisir la voiture. Je pris place derrière le volant et allumai la radio. Une vieille chanson d'un groupe dont je ne me souvenais à nouveau plus du nom était déjà commencée. Je la laissai, me disant que la radio était là plus pour combler un vide que pour chanter à tue-tête. Je quittai ma rue et commençai à rouler dans les rues de Londres, me laissant guider par mes envies du moment. Et mon envie du moment était un bon gros bagel. Je continuai de rouler en finissant par chanter les paroles du refrain de la chanson qui ne cessait de revenir. Je m'arrêtai dans une rue commerçante, sortis de ma voiture avec le ventre qui grondait, et me dirigeai vers la première sandwicherie en espérant trouver mon bonheur. Heureusement, je n'eus pas à chercher longtemps. Une fois ma précieuse nourriture en ma possession, je marchai machinalement jusqu'au Tower Bridge, un endroit où je n'étais allée qu'une ou deux fois, en mauvais citoyen que j'étais. Je me rendais rarement dans cette partie de la ville, qui était bien trop fréquentée à mon goût. Je traversai le pont et m'accoudai au bord, en plein milieu, pour manger mon bagel. Avec son ciel bleu et sa fine couche de neige qui tentait en vain de survivre, la ville de Londres me paraissait encore plus belle. Je sortis mon téléphone de ma poche pour voir si je n'avais pas reçu de message. Rien, pas de nouvelle. Tant pis. Je le rangeai au même endroit et terminai mon sandwich en regardant les eaux du fleuve filer sous mes pieds. Je pensai à Darren et Olivia avec leur bébé, à Scott qui devait être avec Emi, à Grace et son copain du

moment. À Liz. Et son fiancé. Puis il y avait moi, seul sur mon pont, le coin des lèvres sûrement recouvert de mayonnaise. Avant, être seul ne m'avait jamais dérangé. Aujourd'hui, j'avais l'impression que rien qu'une journée sans voir personne suffisait pour que je m'ennuie à mourir. Je jetai un nouveau coup d'œil rapide à mon téléphone, juste pour regarder l'heure. Il était à peine une heure de l'après-midi, j'avais encore toute la journée devant moi.

J'avais fini par rentrer chez moi, les bouts des doigts complètement gelés. Theodore, en bon chat d'appartement, dormait paisiblement sur le dos du canapé. Je marchai d'un pas lent vers ma chambre avant de me laisser tomber sur mon lit.

– Quelque chose de productif à faire, me murmurai-je à moi-même.

Je tournai la tête vers le coin de la pièce et la vis. Ma guitare, pleine de poussière. Je me levai, allai prendre l'instrument et retournai m'asseoir en tailleur. Je dus d'abord l'accorder, ce qui me prit une bonne dizaine de minutes vu le temps qu'elle avait passé dans ce petit trou entre le mur et la commode. Je fis ensuite aller une corde, puis une deuxième. Je commençai à jouer aléatoirement des morceaux qui me revenaient en tête. Je commençai à jouer les accords d'une chanson dont je ne me souvenais ni du titre, ni du chanteur, seulement de l'air, sans même me souvenir de quand ou comment je les avais appris. Je jouai les mêmes accords encore et encore afin de me les remémorer parfaitement, jusqu'à savoir quel doigt placer sur quelle case à quel moment. Je me laissai transporter par la mélodie que j'étais moi-même en train de jouer. Étant seul, je m'autorisai même à chantonner quelques paroles. Ou plutôt, à la marmonner vaguement. Je ne me souvenais que du refrain, comme la plupart des chansons que je prétendais connaître, et encore. Et comme la plupart des chansons, c'était une chanson d'amour. J'ai appris à l'adolescence que pour séduire les filles, il fallait savoir jouer d'un instrument. La guitare, c'était le summum. Alors je me suis entraîné en suivant des cours en ligne. Au final, aucune fille n'est tombée amoureuse de moi, mais moi je suis tombé amoureux de la musique. Étant trop paresseux pour en apprendre de nouvelles, je n'avais gardé en stock que les chansons que j'avais apprises à l'époque, sans prendre la peine d'en assimiler de nouvelles. Bien que je n'étais plus aussi doué qu'avant, jouer un peu avec ma guitare me faisait du bien. J'aimais faire glisser mes doigts sur les cordes, même si, à force de ne pas jouer, celles-ci brûlaient ma peau. J'enchaînai avec une deuxième chanson, puis une troisième, allai même jusqu'à inventer ma propre mélodie qui, cependant, ne ressemblait pas à grand chose. Même si je me débrouillais pour ce qui était de la pratique, j'avais du mal dans le côté créatif. Je me remis ensuite à jouer *Collide* de *Howie Day*, histoire de voir si j'arrivais encore à m'en souvenir. Une fois ma petite improvisation terminée, je posai ma guitare sur mes genoux et fis craquer mes doigts. Je contemplai le plafond, me demandant d'où je pouvais bien sortir la première chanson. Theodore entra dans la pièce.

– Tu sais toi ?

Je fis semblant de l'écouter parler et hochai la tête alors qu'il vint s'asseoir à côté de moi.

– Je comprends, tu voudrais entendre l'air à nouveau.

Quand je jouais encore fréquemment, mon chat venait toujours me rejoindre pendant mes concerts privés, comme si le son de ma guitare l'apaisait. Il venait se coucher à côté de moi et ne dormait pas, il se contentait de regarder. C'était les seuls moments où je me sentais en phase avec lui. Je rejouai la première musique plus lentement à cause de mes doigts endoloris, et ne me contentai d'ailleurs que du refrain. Je me tournai ensuite à nouveau vers Theo.

– Une idée ?

– Je ne crois pas qu'il va savoir te répondre.

Je sursautai et manquai de faire tomber ma guitare. Liz était là, les bras croisés contre sa poitrine. Elle avait glissé une mèche de ses cheveux derrière son oreille et portait encore son épaisse veste d'hiver.

– Tu m'as fait peur.

- C'est qui qui est train de parler avec son chat ? Toi, tu me fais peur.

Liz dézippa sa veste avant de la retirer et la posa sur la commode. Elle vint ensuite s'asseoir à coté de moi et pris Theodore sur ses genoux. Je posai la guitare à coté de moi, me remettant lentement de ma surprise, puis me tournai vers elle. Elle ne dit rien et se contenta de caresser le chat qui s'était roulé sur le dos, ronronnant comme à chaque fois que Liz s'approchait de lui.

- Alors ?

Liz prit une profonde inspiration avant de parler. Elle planta son regard dans le mien, et je vis qu'elle avait les yeux légèrement rouges, comme si elle avait pleuré. Je ne dis rien et me contentai d'attendre sa réponse.

- Frank est... très gentil.
- Frank ?
- C'est son prénom.
- Excuse-moi, mais avec un nom pareil j'imagine un vieil homme chauve, à lunettes, et une chemise à carreaux rentrée dans son pantalon.
- Pas du tout, dit-elle en fronçant les sourcils, comme si je l'avais vexée. Il m'a beaucoup parlé de lui, de nous, de moi. De celle que j'étais autrefois. Il m'a dit que nous étions fiancés depuis six mois mais que, ces derniers temps, notre relation s'était dégradée. Il m'a aussi parlé de l'accident.

Liz s'arrêta de parler pendant un moment. Elle baissa les yeux et joua avec les oreilles de Theodore avant se reprendre son récit.

- On venait de se disputer et je suis partie sans dire où j'allais. C'est pour cette raison qu'il n'a jamais pris contact avec moi. Il a cru que j'étais partie.
- Mouais.
- Quoi ?
- C'est bizarre comme histoire.

Elle poussa un soupir et regarda au loin. Au fond d'elle, je savais que Liz était d'accord avec moi. En même temps, qui ne le penserait pas ? Je m'appuyai contre la tête du lit et fermai les paupières pendant un moment. La mélodie de la dernière chanson que j'avais jouée tournait encore dans ma tête telle une berceuse. Après tout, ce n'était pas si grave si elle restait encore quelques semaines, ou quelques mois. Cela allait bientôt faire quatre mois qu'elle partageait mon appartement, j'avais fini par m'habituer à sa présence. Si elle n'avait pas confiance en cet homme, je n'allais pas la forcer à partir.

- Max.
- Tu vas me demander de rester, c'est ça ?
- Il faut que je rentre chez moi.

J'ouvris les yeux. Ce n'était plus la mélodie qui résonnait dans ma tête, elle venait d'être remplacée par de bruyants battements de cœur. Les miens. Cette phrase me fit l'effet d'une gifle en plein visage, comme le vent froid de ce matin.

- Tu le connais à peine Liz.
- Il est mon unique famille pour le moment, je dois me raccrocher à lui pour pouvoir redevenir à nouveau... moi.
- Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.
- Je sais que tu es déçu, mais...
- Je ne suis pas déçu ! La coupai-je. C'est pour toi que je dis ça, pas pour moi. Que tu sois là ou pas, ça ne change rien à mon train de vie. Je suis dans mon appartement, dans ma ville, tout restera pareil.
- menteur, dit-elle avec un sourire qu'elle tenta tant bien que mal de cacher.
- Tu ne me sers à rien de toute façon, tu ne sais même pas cuisiner, continuai-je.
- Arrête !

Liz se mit à genoux sur les couvertures et manqua de me tomber dessus en voulant me jeter



hors du lit. Je la repoussai à l'aide d'une main et elle se laissa rebondir sur le matelas. Nos sourires s'effacèrent petit à petit.

- Tu sais ce qu'il m'a dit ?
- Qu'il jouait au mini-golf ?
- Que nous avons une très grande maison au bord de la mer. Avec un chien.
- Je ne sais pas pourquoi, cela ne m'étonne même pas.

En réalité si, cela m'étonnait. J'avais du mal à imaginer Liz en train de préparer le repas de son futur mari alors que celui-ci revenait du travail, une valise à la main, comme dans tous les téléfilms américains. Peut-être que sa Liz était comme ça, mais pas celle que je connaissais. Ma Liz était encore une enfant, dont le corps avait grandi plus rapidement que l'esprit.

- Tu sais ce que ça signifie ?

Qu'elle allait me laisser, partir vivre sa propre vie avec son fiancé, sa maison en bord de mer et son fidèle golden retriever.

- Je vais enfin retrouver ma maison, ma vie. C'est génial, non ?
- Je suis content pour toi, mentis-je.

Le fiancé, ou plutôt Frank, restait à Londres pour plusieurs jours. Évidemment, Liz allait le voir, puis rentrait au soir à l'appartement en me racontant des bouts de son ancienne vie. Elle me parlait de ses voyages, de ses hobbies, et d'un tas d'autres choses que je ne connaissais pas sur elle. J'avais l'impression d'apprendre à connaître une personne que je n'avais jamais vue, comme si la nouvelle Liz était en train de prendre la place de l'ancienne. Un jour, le dernier de Frank en ville, elle alla même jusqu'à l'inviter chez moi. Je ne pouvais pas lui en vouloir, elle semblait si enthousiaste à l'idée de se remémorer toutes ces choses sur son passé. Évidemment, il avait fallu que ce Frank soit un homme très respectable, ce qui faisait qu'il était à présent difficile pour moi de le détester. Il était courtois, bien coiffé, bien habillé, et il appelait Liz « Elizabeth ». La première fois, j'avais eu du mal. Pour moi, Liz s'appelait Liz, et pas autrement. Il s'était assis à coté d'elle sur le canapé, moi en face. J'avais du lui servir sa tasse de thé avec un demi-sucre et rire à ses blagues de riche. Même si je le trouvais un peu trop coincé et même parfois légèrement ridicule, Liz semblait l'apprécier, et c'était tout ce qui importait. Je n'avais pas à avoir d'avis sur lui, c'était son fiancé et non le mien après tout. Par contre, je prenais un malin plaisir à le regarder se torturer pour ce qu'il s'était passé. Plusieurs fois, il m'avait remercié pour tout ce que j'avais fait. Plutôt que d'être jaloux, Frank semblait m'être reconnaissant. Il me raconta lorsque nous fûmes seuls des détails de leur vie que je n'avais pas particulièrement envie de connaître. Leurs disputes, les sautes d'humeur de Liz. Il était peut-être très gentil, mais une part de moi lui en voulait toujours. De plus, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il cachait quelque chose. Il semblait trop... parfait.

Lorsqu'il fut parti, Liz semblait flotter sur son nuage. Elle passa la soirée sur son téléphone à lui envoyer des messages, à rire des siens. Quant à moi, je ne pouvais rien faire d'autre que la regarder s'éloigner petit à petit. Si elle était heureuse, alors j'étais heureux. Voilà la phrase que je me répétais depuis des heures sans pour autant réussir à m'en convaincre. J'avais fait mon boulot, même si je ne m'attendais pas, ce fameux jour d'automne, à ce que ce boulot prenne de telles ampleurs. Je comprenais maintenant ce que ressentait un parent qui voyait son enfant grandir, pour finalement prendre son envol. Elle avait beau être toujours là physiquement, j'avais pourtant déjà l'impression que l'appartement se vidait.

– Liz ?

Elle leva le nez de son téléphone, un sourire toujours accroché aux lèvres. Pendant un instant, je ne savais même pas pourquoi j'avais prononcé son nom. Je ne savais pas quoi lui dire, j'avais juste envie qu'elle me parle, qu'elle soit là, et pas déjà partie mentalement.

– Tu es déjà allée sur le toit de l'immeuble ?

Ma question sembla l'interpeller vu qu'elle lâcha son téléphone et se leva du canapé. Moi-même, je n'y étais jamais allé. Je ne savais même pas si nous étions autorisés à aller là-haut. Je la guidai dans le couloir, puis ouvris la fenêtre menant à l'escalier de secours. Le vent qui s'introduisit à l'intérieur manqua de me faire rebrousser chemin, mais j'avais envie que Liz garde un beau souvenir de Londres. Je montai d'abord les quelques échelons puis, une fois en haut, l'aidai à gravir ce qu'il restait. Au-dessus de nos têtes, le ciel était rempli d'étoiles. Liz regarda le paysage avec une grande fascination dans son regard.

– Tu sais à quoi ça me fait penser ? Me demanda-t-elle.

– Dis-moi.

– À la fois où c'est moi qui t'ai emmené sur le toit de l'hôpital. Tu t'en souviens ?

– Bien sûr, j'ai cru que tu comptais sauter.

– Tu es vraiment un abruti, soupira-t-elle avant de sourire.

J'admire moi aussi la ville. Il avait beau faire très froid, ni elle ni moi ne nous plaignions.

Nous nous contentions de regarder les lumières qui éclairaient faiblement les routes. Au loin, on pouvait voir le parc, celui où je l'avais emmenée et où elle m'avait raconté ses vagues souvenirs d'enfance. Plus loin, il y avait l'hôpital. Encore plus loin, à peine visible, le bar. Tout d'un coup, une vague de nostalgie s'empara de moi. J'avais l'impression que même si ces endroits n'avaient pas changés, ils n'allaient plus être les mêmes. Liz les avait changés. Elle y avait ajouter des souvenirs, bons comme mauvais.

- Tu sais, commençai-je en rompant le silence, je pense que Londres ne sera pas pareille sans toi.
- Je pense que Londres s'en remettra.
- Peut-être. Ou peut-être pas. Tu as changé beaucoup de vies Liz.

Elle se tourna vers moi, les yeux plissés.

- Celle d'Olivia, de Darren, de Scott, peut-être pas d'Emi. La mienne aussi.
- La tienne ?
- Ils t'apprécient beaucoup.
- La tienne ? Répéta-t-elle.
- Tu vas leur manquer.
- Max !

Je me mis à sourire, même si ma blague n'était absolument pas marrante. C'était sa façon de s'énerver si facilement qui m'amusait, et le plaisir que je prenais à l'ennuyer sans arrêt.

- Oui, la mienne.

Liz ne répondit pas. Elle regarda l'horizon pendant un long moment. Ses cheveux volaient dans tous les sens autour de son visage pâle. Ses joues rougissaient avec le froid, et ses mains devenaient presque bleues. Je lui aurais bien proposé de rentrer, mais je n'en avais pas envie, et elle n'en avait pas l'air non plus. J'aimais bien être là-haut, avec elle, et la regarder observer les étoiles avec tant d'admiration. Son âme d'enfant, son attitude de petite fille, ses grands yeux brillants et son sourire innocent faisaient partie des nombreuses choses qui m'avaient marquées chez cette fille. Cependant, elle ne me semblait plus aussi fragile qu'au premier jour. Elle avait l'air plus confiante, plus heureuse, et enfin prête à s'en aller.

- Je veux qu'on se promette une chose, déclara-t-elle en se tournant vers moi. Toi et moi, quoi qu'il arrive, on reste unis.

Elle me tendit son petit doigt avant de reprendre.

- Promesse du petit doigt ?

Je ne pus m'empêcher de sourire à nouveau. À mon tour, je tendis mon petit doigt et serrai le sien avec le mien.

- Promesse du petit doigt, répondis-je.
- T'as intérêt à la tenir, souffla-t-elle.

Je hochai la tête. Je n'avais jamais aimé ce genre de promesse. Cela fonctionnait toujours de la même manière : d'abord, on se promettait de ne pas se perdre de vue, puis on ne se parlait plus qu'une fois par an, pour se souhaiter bon anniversaire. Et au final, on finissait par oublier. Même si je me doutais que c'était certainement comme cela que ça allait se terminer, je me contentai de sourire à Liz. Sans que je ne m'y attende, elle vint se blottir tout contre moi. Je fus surpris, mais pas assez pour ne pas avoir le réflexe de lui ouvrir mes bras. Les fois où Liz avait agi ainsi étaient rares. En général, ni elle ni moi n'était du genre affectueux, sauf quand l'un de nous deux n'avait pas le moral. Ce soir-là, c'était moi qui ne l'avais pas, et elle l'avait compris. Elle posa sa tête sur mon torse et resta ainsi pendant de longues secondes avant de finalement me lâcher, une larme au coin de l'œil qu'elle se dépêcha d'effacer.

- Et maintenant, je te propose de rentrer boire un bon chocolat chaud plein de sucre, dit-elle, un grand sourire accroché aux lèvres.

Le trajet fut long, long et silencieux. Assise sur le siège passager, Liz regardait défiler le paysage. Quant-à-moi, je pensais. Je repensai d'abord à la soirée d'hier. Les autres avaient tenu à organiser quelque chose pour son départ, ce qui l'avait émue au point qu'elle s'était mise à pleurer et rire en même temps. Je nous revoyais tous à notre bar habituel, nous esclaffant comme si ce n'était pas un adieu, juste un au revoir. Je visualisais encore Liz dans les bras de tout le monde, nous promettant qu'elle reviendrait bien vite. Je repensai ensuite à ce matin, à toutes ses affaires éparpillées partout dans l'appartement qui avaient finalement réussi à rentrer dans son sac, celui que j'avais récupéré dans l'hôpital. Je nous revoyais boire notre dernier chocolat chaud ensemble, elle plonger dedans un morceau de sucre une dernière fois. Elle était maintenant là, à coté de moi, dans ma voiture pour un dernier trajet.

- Si tu te perds, commençai-je sans quitter la route des yeux, ce sera tant pis pour toi. Je ne viendrai pas te chercher.
- Je ne me perdrai pas, je sais quand même prendre le train.
- Liz ?
- Oui Max ?

J'avais hésité longtemps à si j'allais poser ou non cette question, mais j'avais envie de savoir.

- De quoi est-ce que tu te souviens à présent ?

Liz tourna un moment la tête vers moi, comme si ma question était totalement absurde. Elle finit par se redresser sur son siège et poussa un léger soupir.

- D'avant l'accident, tu veux dire ?
- Oui.
- Je me souviens de certains détails, des détails sans importance. Je me rappelle quelques moments de ma vie, de ma maison,...
- Celle de Brighton ?
- Aussi, mais aussi celle de Leeds. Quelques fois, quand je ferme les yeux, j'arrive à vaguement visualiser les pièces principales de ma maison avec...
- Frank.
- Frank, affirma-t-elle d'une petite voix.
- C'est cool, vraiment. Je suis content pour toi.

J'avais répété cette phrase bien trop de fois, comme si c'était pas elle que je cherchais à convaincre, mais moi. Liz esquissa un faible sourire avant d'à nouveau concentrer toute son attention sur la route qui défilait sous ses yeux. Je passai le reste du voyage à essayer de m'imaginer Leeds. Je n'y étais jamais aller, la ville était trop loin pour une simple escapade, et je ne connaissais personne qui y vivait. J'imaginai de grands immeubles, de beaux parcs, quelques lacs, et, éloignée de la ville, la maison de poupée de Liz et sa petite famille. J'imaginai une jolie petite bâtisse chaleureuse, pleine de couleurs, et qui sentait bon. Un mélange de savon et de violette. Je voyais un grand jardin où pouvait gambader son chien, puis après ses enfants. Devant la maison, j'imaginai une boîte aux lettres en bois, construite par son fiancé parfait.

Nous arrivâmes enfin à la gare de Londres, et je me garai pas loin de la sortie afin de ne pas devoir traîner la valise de Liz sur des kilomètres. Heureusement pour nous, il était encore tôt, il n'y avait donc pas beaucoup de monde. J'aidai Liz à sortir ses affaires de la voiture puis me stoppai. J'avais failli oublier quelque chose.

- J'ai un cadeau pour toi, dis-je en posant son sac sur le sol.

Elle me regarda d'un air intrigué. Je me dirigeai vers l'arrière de la voiture et ouvris le coffre, là où j'avais rangé ce fameux cadeau que je gardais depuis un bon mois et demi. J'avais prévu de le lui offrir à Noël, mais l'occasion ne s'était jamais présentée. Pas avant aujourd'hui.

- Qu'est-ce que c'est ? Demanda-t-elle avant de le prendre entre ses mains.
- Tu m'as un jour dis que tu voulais une guitare à ta taille.

Un grand sourire étira ses lèvres lorsqu'elle comprit que ce petit écrin noir contenait un ukulélé. Elle retira délicatement l'instrument de l'étui, posa ce dernier dans le coffre, et contempla l'objet en bois. Dessus, quelques fleurs étaient dessinées en bleu. Liz fit aller les cordes du bout de son pouce puis leva les yeux vers moi.

- Tu t'en es souvenu.
- J'ai une bonne mémoire contrairement à toi.

Elle ne le prit pas mal, ce qui m'étonna. Elle se mit même à rire avant de ranger avec toujours autant de délicatesse le ukulélé.

- Merci Max, ça me touche beaucoup.

Liz passa son bras dans l'une des bretelles de l'étui et agrippa les poignées de son sac d'une main. Je fermai le coffre et marchai à ses côtés jusqu'à l'intérieur de la gare. Malgré quelques voyageurs dispersés autour des voies, le bâtiment était, en effet, presque vide. Il nous restait dix minutes avant que son train n'arrive, et nous en passâmes neuf à parler de choses sans intérêt comme les prochaines sorties de films au cinéma, la situation amoureuse de Grace, ou encore son irrésistible envie de tacos. Liz planta ensuite son regard dans le mien.

- Tu pourras venir à Leeds de temps en temps.
- Ma voiture ne tiendrait pas le coup, et je n'ai jamais vraiment aimé les trains.
- Pour moi, me supplia-t-elle.
- Encore moins.

Liz me donna un coup de poing dans le bras, comme elle le faisait à chaque fois que je m'amusais à la taquiner. À force, mon épaule était devenue résistante, j'avais fini par m'y habituer. Et puis, même remise sur pieds, Liz n'a jamais eu beaucoup de force. Contrairement à d'habitude, je ne fis pas semblant d'avoir mal. Je souris avant de hausser les épaules.

- Pourquoi pas un jour, si je n'ai rien à faire.
- On s'enverra des cartes postales.
- Bien sûr, dis-je en levant les yeux au ciel.
- Je t'enverrai même une vidéo de mes talents au ukulélé.
- Et moi de Theodore qui se roule sur le dos.
- Promesse du petit doigt ?

Encore une fois, elle me tendit son minuscule petit doigt. Je lui fis la promesse du petit doigt avant de croiser les bras contre ma poitrine afin de me protéger des courants d'air de la gare. Au loin, on pouvait entendre le moteur du train de Liz qui se rapprochait. Liz se balançait d'avant en arrière en tripotant la bretelle de l'étui du ukulélé. Ses mains étaient recouvertes par des petits gants de couleur rose pâle, assortis à sa veste. Avec le froid, ses joues ainsi que le bout de son nez avaient viré au rouge.

- Tu me manqueras, chuchota-t-elle en baissant les yeux, comme si cette phrase n'avait pas été dite pour être entendue.

Je ne répondis rien et me contentai de la regarder. Sans rien dire, elle s'avança vers moi et m'entoura de ses petits bras. Elle resta ainsi jusqu'à ce que le train arrive, son visage enfouit entre ma veste ouverte et mon pull. À ce moment là, je ne réalisais pas encore que Liz s'en allait pour de bon. Qu'elle quittait mon appartement, ma ville, ma vie. J'avais l'impression que demain matin, elle serait toujours là, en train de brûler quelque chose d'autre dans la cuisine. Qu'on allait encore, rire, s'engueuler, regarder des films mal tournés, et que rien n'allait changer. Son train ralentit à côté de nous, jusqu'à s'arrêter totalement dans un bruyant relâchement de vapeur. Un contrôleur en sortit et tourna la tête de gauche à droite, attendant les passagers. Liz recula.

- À bientôt Max, dit-elle en relevant la tête pour croiser mon regard.
- À bientôt Liz.

Elle me sourit une dernière fois, puis gravit les quelques marches. Une fois dans le train, elle se tourna vers moi. Ce que j'aperçus dans son regard suffit à me donner un pincement au cœur. Il y avait un mélange de tristesse, de joie, et de pleins d'autres émotions que je n'arrivais pas à identifier. Et puis, ses yeux se remplirent de larmes que je ne vis pas descendre sur ses joues puisque les portes du train se fermèrent. Lentement, le train redémarra avant de quitter la gare. J'étais à présent seul, debout sur le quai, regardant le dernier wagon partir vers Leeds. Liz s'en était allée. Je ne savais pas ce que je ressentais sur le moment-même, j'avais juste l'impression d'être affreusement seul. Je restai encore quelques minutes dans la gare, à fixer les rails, alors que le train était déjà parti et n'était même plus visible. Lorsque je me rendis compte que les quelques personnes qui restaient dans la gare me fixaient d'un air désolé, je finis par m'en aller, mains dans les poches.

J'ouvris la portière de ma voiture et m'installai derrière le volant. À côté de moi, il n'y avait plus de Liz. Plus personne pour choisir la musique, plus personne pour faire passer le temps avec de grands monologues que je n'écoutais pas toujours. Je me sentais bizarre, comme si une partie de moi venait de disparaître. Je n'étais pas triste, juste vide. Je me tournai vers les banquettes arrières de ma voiture comme pour vérifier qu'elle n'avait rien laissé, mais Liz avait tout emporté avec elle. Elle devait déjà être dans une autre ville à présent. Je l'imaginai en train de s'essayer au ukulélé, fusillée du regard par tous les autres passagers qui essayaient de lire, dormir, ou simplement de profiter du paysage qui défilait, comme elle le faisait dans cette voiture. Ou peut-être avait-elle abandonnée l'instrument avec le reste de ses affaires, peut-être n'allait-elle plus jamais y toucher. Je ne lui en voudrais pas. Il m'avait coûté assez cher, mais j'étais content qu'elle l'ait. Je démarrai le moteur de la voiture et quittai le parking de la gare. Une fois engagé sur la grand-route, j'allumai la radio. C'était une chaîne que je n'avais pas pour habitude d'écouter, une que Liz avait certainement choisie. Pourtant, je reconnus la chanson. C'était celle que j'avais jouée, celle dont je ne me souvenais plus du titre. C'était donc là que je l'avais entendue. Je changeai. Je n'avais pas envie d'écouter une chanson d'amour pleine de belles paroles. À la place, je mis un CD de vieux rock. Pas de paroles tristes parlant de sentiments, juste de la guitare électrique et une voix bien rocailleuse.

Je ne me rendis compte du vide qu'avait créé Liz qu'une fois chez moi. Dans l'appartement, toutes les lumières étaient éteintes. Il n'y avait ni odeur de brûlé, ni bordel dans le salon. Tout était rangé, à sa place. Je marchai d'un pas lent sans même prendre la peine de retirer mon manteau, et me laissai tomber sur un des canapés. Il faisait noir, et le seul bruit ambiant était celui du frigo dans la cuisine. J'avais passé le reste de la journée à tourner en rond dans la ville, sans trop savoir pourquoi, ni quoi faire. Ce ne fut que plus tard que je me rendis compte qu'au fond, une part de moi n'avait simplement pas envie de découvrir cet endroit vide qu'était devenu mon appartement. Je ne l'avais pas réalisé tout de suite puisque le départ de Liz était prévu depuis le jour de son arrivée, et que ce n'était donc pas censé m'affecter. Pourtant, c'était le cas. J'étais content qu'elle retrouve sa vie, content qu'elle se souvienne, mais je lui en voulais aussi un peu de m'avoir donné assez de temps pour m'attacher à elle avant de s'en aller. C'était dingue à quel point une si petite personne pouvait prendre autant de place dans une vie. Je repensai au jour de notre rencontre, à sa robe tâchée et à ses bras couverts de bleus. J'avais du mal à me dire que ce jour avait été le début de mon aventure avec Liz, et qu'entre celui-là et aujourd'hui, il s'était passé bien des choses. Maintenant qu'elle n'était plus là, j'avais l'impression que tout ce que j'avais partagé avec elle n'était en réalité qu'un rêve, que rien n'était réel. Je me levai du canapé et allai jusqu'à la fenêtre. Là, je l'ouvris et regardai la ville. Liz avait bel et bien été présente dans Londres. Elle avait marché sur ses pavés, bu dans son bar le moins connu, acheté dans ses magasins, s'était faite soignée dans son hôpital. Tout ça avait été réel. Liz était réelle.

Les premiers jours suivants sont départ, Liz était toujours là. Ou plutôt, des parts de Liz. Il y avait par exemple une tâche qu'elle avait faite dans la cuisine, un cheveux sur l'oreiller, celui sur lequel elle avait plusieurs fois posé sa tête dans mon lit. Mais aussi, il y avait son odeur qui embaumait tout l'appartement. L'odeur mit une bonne semaine avant de disparaître entièrement, mais ce ne fut pas pour autant que l'endroit ne me la rappelait plus. Liz m'envoyait de temps en temps un message pour me dire qu'elle allait bien. C'était parfois une blague, parfois une photo, et cela me faisait à chaque fois rire.

Au fil des mois, les messages sont devenus de plus en plus rares, puis ils ont fini par ne plus jamais arriver. Je ne lui en envoyais pas non plus, je me doutais qu'elle était occupée et qu'elle avait peut-être mieux à faire que de donner des nouvelles à une personne qu'elle ne voyait désormais plus. J'avais fini par retourner à ma vie monotone, sans pour autant oublier cette partie de ma vie partagée avec elle.

*Un an plus tard.*

- Quelqu'un peut ouvrir une fenêtre ? Je crois que je vais m'évanouir.
- Sérieusement Max, t'aurais pu acheter une voiture plus grande.
- Et t'as pas un peu de musique ?

Je me tournai vers mes trois amis, une main sur le volant.

- Vous avez fini de vous plaindre ? Même Harry est plus calme que vous !

Je me concentraï à nouveau sur la route en poussant un soupir, ce qui fit rire Grace. Nous en avions pour deux heures de route, et je me voyais mal les passer avec Scott, Darren et Olivia qui se plaignaient sans arrêt à l'arrière. Pour leur faire plaisir à tous, je mis en marche la climatisation et allumai la station sur une chaîne qui diffusait de vieilles chansons.

- Les gars, j'ai vraiment besoin de vous sur ce coup. Ça fait un an que je n'ai plus eu de nouvelle de Liz, et peut-être qu'elle a été contaminée par son bourge de futur époux. Alors s'il vous plaît, évitez de me ridiculiser.

- Compris chef, répondit Darren en s'avançant, passant sa tête entre Grace et moi.

Grace lui tapota la joue comme pour lui dire que c'était un brave petit garçon qui avait intérêt à bien se comporter, ce qui fit rire Olivia et Scott. Une chanson connue débuta à la radio et, comme une même personne, les quatre se redressèrent. Ils se mirent à chantonner avec enthousiasme les paroles exactes de la musique, bougeant dans tous les sens, faisant se retourner les autres conducteurs vers ma voiture qui nous regardaient soit en riant, soit en nous prenant pour des fous. Même si j'en avais envie, j'étais trop nerveux pour chanter avec eux. L'invitation de Liz pour son mariage était son premier signe de vie après de longs mois de silence, et je voulais que tout soit parfait. Je m'étais bien habillé, coiffé, rasé, je portais même un nœud papillon pour l'occasion. Nous étions en réalités tous sur notre trente-et-un, même Harry avait eu droit à son petit costume à sa taille. La chanson se termina, et Grace tourna la tête vers moi.

- Comment tu te sens ? Me demanda-t-elle avec un petit sourire au coin des lèvres.
- Je vais bien. Un peu nerveux, mais ça devrait aller. J'espère juste que je ne vais pas terminer en une immense flaque de sueur, ces costumes devraient être interdits en été.

Elle rit de ma bêtise et reporta son attention sur la route. J'étais en réalité bien plus nerveux que ce que je laissais paraître, sans même savoir réellement pourquoi. Ce n'était que Liz, et je l'avais vue tous les jours pendant plusieurs mois. Ce n'était pas comme si je me rendais au mariage d'une inconnue, même si je n'étais pas certain de si j'allais reconnaître la Liz qui avait partagé mon appartement.

J'avais pris soin de ne débarquer qu'une fois la fête commencée. Je n'avais pas envie d'assister à la messe, où à tous ces détails formels qui m'auraient certainement plus mis mal à l'aise qu'autre chose. Le mariage se déroulait à l'extérieur, dans le jardin d'une grande salle qui avait été aménagé spécialement pour l'occasion. Il y avait d'interminables buffets à volonté, plusieurs tables dispersées un peu partout, et quelques serveurs qui se baladaient entre les invités en tenant du bout des doigts des plateaux en argent chargés de verres remplis. Entourés de tous ces inconnus, mes amis et moi avions l'impression d'être de trop. Tous semblaient se connaître, ils riaient ensemble et trinquaient en cognant leurs coupes de champagne.

- Vous êtes enfin là !

Tous en même temps, nous nous retournâmes vers cette voix qui m'était bien trop familière. Liz venait d'arriver, vêtue d'une grande robe blanche. Ses cheveux étaient maintenant longs, et attachés en un chignon parfait recouvert de deux ou trois fleurs. Elle rayonnait. Elle nous prit



un à un dans ses bras et termina par moi. Elle semblait hésiter.

– Salut Max.

– Viens là, dis-je en lui tendant mes bras pour qu'elle puisse faire comme avec les autres.

Un immense sourire étira ses lèvres et elle m'offrit une rapide étreinte avant de se reculer. Son attention fut ensuite attirée par Harry qui tenait à peine debout, sa petite main dans celle d'Olivia. Liz lui sourit, mais elle sembla se retenir de ne pas le prendre dans ses bras.

– Je suis contente de tous vous voir, dit-elle en relevant les yeux vers nous.

– Tu aurais quand même pu choisir un endroit plus proche, tu n'imagines pas le calvaire que c'est de passer deux heures dans le four de Max.

Je donnai un coup de coude dans les côtes de Scott qui leva les mains en l'air comme pour dire qu'il était innocent. Je voulus lui parler à mon tour, mais Liz tourna la tête vers ses invités. Elle poussa un soupir discret, et je compris qu'elle n'allait pas pouvoir rester avec nous bien longtemps.

– Je dois aller m'occuper de mes invités, amusez-vous bien !

Sans se retourner, elle s'éloigna vers un autre groupe de personnes. Scott, Darren, Grace, Olivia et moi nous regardâmes sans rien dire. Après tout, c'était prévisible. Maintenant que Liz avait retrouvé son univers, elle n'avait plus de temps pour nous. J'attrapai un verre sur le plateau d'un serveur qui passait et le tendis devant moi.

– Arrêtons de faire cette tête, on a un mariage à fêter !

Les heures passaient, et nous avions fini par tous sympathiser avec plusieurs personnes aussi perdues que nous. Dehors, le soleil se couchait et l'air se rafraîchissait. Les invités étaient tous rentrés dans la salle pour assister au fameux discours des mariés, ainsi que ceux de leurs témoins. J'étais seul à ma table, et je ne savais pas vraiment où étaient partis mes amis. Darren et Olivia devaient s'occuper de leur fils, qui s'était certainement endormi sur un des canapés, là où le bruit de la foule ne se faisait plus entendre. Mais pour Grace et Scott, je n'en avais aucune idée. Je n'écoutais que d'une oreille les remerciements de Frank et de Liz à l'intention de leurs invités. En la regardant elle, j'avais l'impression de ne plus la reconnaître. Elle parlait de manière solennelle, semblait presque lire un texte préparé par quelqu'un d'autre. Elle n'avait plus cette étincelle dans son regard, et semblait bien trop serrée dans cette robe pour réussir à respirer. Ce n'était plus Liz, c'était Elizabeth. Son regard balayait la salle. Elle semblait chercher quelque chose qui la ramènerait au temps où elle était encore insouciante, où elle n'avait pas à se préoccuper d'un époux et d'une cinquantaine d'invités plus coincés les uns que les autres.

– Puisque le témoin de Liz n'a pas pu venir, je pense qu'on va s'arrêter là pour les discours, dit Frank en se rasseyant.

– Moi j'ai quelque chose à dire.

Je m'étais levé sans m'en rendre compte. Tous les regards étaient rivés sur moi, dont celui de Liz. Elle semblait ne pas savoir où se mettre, partagée entre le malaise et la satisfaction qu'enfin, il se passait quelque chose à ce mariage. Je n'avais rien préparé, je ne savais même pas ce que je faisais debout. Je me raclai la gorge et essayai de ne pas faire attention à tous ces yeux braqués sur ma petite personne.

– Je crois qu'ici, personne ne me connaît. Vous devez probablement me prendre pour un fou, ou bien vous dire « Waw, ce mec a des tripes pour oser parler devant tout le monde, c'est un héros ».

Mes premières paroles ridicules firent sourire Liz.

– Mais je connais Liz. Peut-être pas comme la Elizabeth que vous fréquentez, mais comme la Liz qui a partagé mon appartement, ainsi qu'une partie de ma vie. Je connais la Liz qui fait du bruit quand elle dort, qui parle parfois un peu trop, celle qui a presque fait exploser ma cuisine en voulant cuire du pop-corn.

Cette fois, elle leva les yeux au ciel. Je ne pouvais repartir sans le lui rappeler encore une fois.

- Et surtout, je connais la Liz comme la fille extraordinaire, drôle, et inoubliable qu'elle est. Elle mérite d'être heureuse, et je suis ravi de la voir aux côtés de quelqu'un qui l'aime pour qui elle est, pour chaque trait de sa personnalité, même les plus agaçants.

Cette fois, tous les invités se mirent à rire. Ce n'était plus du mépris qui illuminait leurs pupilles, mais de l'attendrissement. Ils appréciaient mon discours, ma sincérité. Cet attendrissement brillait dans leurs yeux comme les larmes dans ceux de Liz.

- Peut-être que tu avais raison, Liz. Peut-être que c'est le destin qui a voulu que tu débarques dans ma vie. Et je lui en suis reconnaissant. Je crois pouvoir certifier que tu as changé le cours de mon existence, et que tu m'as ouvert les yeux sur beaucoup de choses. Et peut-être que c'est ainsi que cela devait finir, toi ici, et moi à Londres, séparés de plusieurs kilomètres. Peut-être que c'est mieux comme ça, peut-être qu'on aurait fini par s'entre-tuer si tu étais restée. Mais quoi qu'il arrive, sache que tu garderas toujours une place spéciale dans mon cœur.

Il n'y eut plus de bruit pendant de longues secondes. Tout le monde se taisait, comme si ils attendaient la réaction de Liz, ou même celle de son époux. Je finis par me rasseoir, et Frank leva son verre pour porter un toast. Mon discours venait d'être balayé par un simple coup de couteau contre un verre. Alors que je croyais que Liz avait vite fait d'effacer ces paroles pitoyables de son esprit, je la vis essuyer une larme du revers de la main, et articuler silencieusement, son regard plongé dans le mien, un simple « merci ».

La salle ne se trouvait pas très loin de la plage de Brighton. Pendant le trajet de Londres jusqu'ici, j'étais réticent à l'idée de revenir dans les environs. J'avais eu peur de me retrouver face à Liz, de ne plus la reconnaître. Face à la plage de galets, je ne pus m'empêcher de repenser à la fois où je l'avais enlevée de l'hôpital pour l'emmener ici, le seul endroit dont elle se souvenait à l'époque. J'avais agi impulsivement ce jour là, ce qui n'était en général vraiment pas mon genre. Je ne savais pas ce qui m'avait poussé à faire ça, tout comme je ne savais pas pourquoi j'avais fait ce stupide discours qui n'avait eu comme effet que de me ridiculiser. Peut-être une envie de me bouger, de faire quelque chose d'osé pour une fois, quelque chose qui changerait ma vie, et peut-être la sienne. Pourtant, revenir ne m'avait rien amené de positif. Je ne me sentais cependant pas triste, ni en colère, j'étais même content d'être là. Je marchai jusqu'à la jetée, suspendue sur des planches en bois au-dessus de l'eau. La nuit tombait, et même si les lumières du complexe étaient encore allumées, il n'y avait pas autant de monde qu'il y avait du en avoir au début de l'après-midi. En hauteur, *Brighton Piers* était écrit en grosses lettres lumineuses. J'avançai sur le pont en bois sans aller trop loin, n'ayant pas envie de me retrouver dans l'ambiance des attractions bruyantes même si, d'ici, je pouvais tout de même entendre la musique de la fête. Je m'appuyai sur une des barrières blanches qui entouraient toute la jetée et regardai le mouvement des vagues. L'air était frais à cause de l'océan et du vent du soir, mais je n'avais pas froid. Ce n'était que la deuxième fois que je me retrouvais à Brighton, pourtant je commençais à vraiment apprécier cet endroit. Le bruit de l'eau était apaisant, ce qui contrastait avec l'agitation de la jetée un peu plus loin sur le pont. Enfin seul, je me permis de penser à Liz. Pas seulement à son prénom, ou au fait qu'elle était venue ici avec moi. Vraiment à elle. Je repensais à tout ce qu'elle avait apporté dans ma vie, à Noël, à ses conseils, ses caprices, ses mimiques, au rougissement de ses joues lorsqu'elle buvait un verre d'alcool. Je me rendis compte que pendant un an, j'avais essayé de faire comme si elle n'avait jamais été là, même si je savais très bien que c'était impossible. Liz n'était pas une personne discrète, qui venait et partait sans laisser de marque. Liz était spéciale, un peu folle peut-être, mais unique. Je ne saurais pas compter le nombre de fois où j'avais eu envie de la mettre à la porte, et pourtant j'aurais bien aimé qu'elle soit ici, à mes côtés, et non avec son époux. L'entendre critiquer ses invités, la voir sourire devant le reflet de

la lune sur la mer, et dévorer avec moi le reste des petits fours qui devaient sûrement être de la haute gastronomie. Sauf qu'elle n'était pas là, du moins pas avec moi. Elle avait maintenant sa vie, comme j'avais la mienne. J'aurais du être capable de tourner la page, de faire comme avant, quand elle n'était pas encore présente. Mais j'avais l'impression que quelque chose m'en empêchait. Soudain, la musique des attractions que j'entendais faiblement de là où j'étais se coupa, ainsi que les lumières. Curieux, je marchai jusque là et me rendis compte qu'il n'y avait personne. Je ne savais pas à qu'elle heure fermait le complexe, mais je ne m'attendais pas à ce que tout soit si brusquement plongé dans le noir. Une vive lumière s'alluma, braquée sur moi tel un projecteur. Avant que je ne puisse essayer de comprendre ce qu'il se passait, un bruit de talons contre le sol en bois se fit entendre dans mon dos. Je me retournai, et découvris Liz, vêtue d'une autre robe que celle de son mariage. Elle me souriait, d'un demi-sourire en coin amusé que je lui connaissais trop bien.

– On dirait que c'est à mon tour d'être incapable de te laisser partir, dit-elle en haussant les épaules.

Je m'approchai de Liz et ouvris la bouche, sur le point de lui demander ce qu'il était en train de se passer. Sauf qu'elle me fit signe de me taire d'un doigt qu'elle plaça à quelques centimètres de mon visage, puis se contenta de serrer doucement ma main dans la sienne. Je ne l'avais pas vue boire de la soirée, pourtant, Liz avait les joues rouges. Sa peau était chaude, douce, et ses cheveux autrefois si bien coiffés formaient un amas de boucle autour de son visage de poupée. Ni elle ni moi ne prononçâmes un mot de plus, et j'avais soudainement l'étrange impression que le monde venait de s'arrêter autour de nous. En fond, *Hey Jude* démarra comme la chanson d'un générique de fin, notre générique de fin.